This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER.

TOME QUATRIÈME.

~~NS 36 k 4~~

Vet. Ger. III B. 521

~~NS. 36 L 4~~

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER.

TOME QUATRIÈME.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE F. SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SCHILLER.

TOME IV.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

WALLENSTEIN,

POËME DRAMATIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CAMP

DE WALLENSTEIN.

LE CAMP
DE WALLENSTEIN.

Tom. III. 1

PERSONNAGES.

UN SERGENT MAJOR } d'un régiment de carabiniers de
UN TROMPETTE } Tersky.
UN CANONNIER.
DES CHASSEURS tyroliens.
DEUX CHASSEURS à cheval du régiment de Holk.
UN DRAGON du régiment de Buttler.
DES ARQUEBUSIERS du régiment de Tiefenbach.
UN CUIRASSIER d'un régiment wallon.
UN CUIRASSIER d'un régiment lombard.
DES CROATES.
DES HOULANS.
UN RECRUE.
UN BOURGEOIS.
UN PAYSAN.
SON FILS.
UN MAITRE d'école de régiment.
UN CAPUCIN.
UNE CANTINIÈRE.
SA SERVANTE.
DES ENFANS DE SOLDATS.
DES MUSICIENS.

La scène est devant Pilsen, en Bohéme.

LE CAMP
DE WALLENSTEIN.

SCÈNE PREMIÈRE.

(On voit sur le théâtre des tentes de vivandiers. — Sur le devant une échoppe de fripier et de mercerie. — Des soldats de toute couleur et de tout uniforme sont rassemblés en foule. — Toutes les tables sont dressées. — Des Croates et des houlans font la cuisine devant un brasier. — Une Cantinière verse du vin. — Des enfans de soldats jouent aux dés sur un tambour.)

Un PAYSAN et son FILS.

LE FILS.

Il ne fait pas bon s'arrêter près de cette troupe de soldats. Ces camarades-là sont brutaux, et nous serons bien heureux de sauver notre peau.

LE PAYSAN.

Ah bah! Ils ne nous mangeront pas, quand bien même ils se fâcheraient un peu. Vois-tu, il y a là des gens nouvellement arrivés; ils viennent du Mein et de la Saale, tout chargés de butin et de choses précieuses. Tout cela est à nous, si nous nous y prenons bien. Un capitaine, à qui un de ses camarades avait donné un coup d'épée, m'a laissé une bonne paire de dés; je veux essayer s'ils n'ont pas perdu leur ancien bonheur. Prends seulement un air

nous voulons qu'elles se trouvent contentes et qu'elles s'attachent à nous.

LE TROMPETTE.

Ah oui, il y a encore quelque chose sur le tapis.

LE SERGENT MAJOR.

Messieurs les généraux et les commandans....

LE TROMPETTE.

Tout ça n'a pas trop bonne façon, je m'en doute.

LE SERGENT-MAJOR.

Et toutes ces troupes qui sont entassées ici?

LE TROMPETTE.

On ne leur laissera pas le temps de s'ennuyer.

LE SERGENT MAJOR.

Oui, tous les pourparlers, toutes les allées et venues.

LE TROMPETTE.

Oui, oui.

LE SERCENT-MAJOR.

Et cette vieille perruque, qui est venue de Vienne, et qu'on voit rôder avec sa chaîne d'or et sa plaque, ça signifie quelque chose, je parie.

LE TROMPETTE.

C'est encore un de ces limiers qui épient les traces du duc; prenez-y seulement garde.

LE SERGENT MAJOR.

Avez-vous remarqué? ils ne se confient pas à nous; ils craignent les desseins secrets de Friedland; ils trouvent qu'il s'est élevé trop haut: ils souhaiteraient qu'il lui arrivât malheur.

LE TROMPETTE.

Mais nous le soutiendrons, nous autres. Plût à Dieu que tout le monde pensât comme vous et moi!

LE SERGENT-MAJOR.

Notre régiment, et les quatre autres que commande Tersky, le beau-frère du duc, nous sommes les gens les plus déterminés de l'armée, et nous sommes tout à lui. C'est lui qui nous a enrôlés; c'est lui qui a nommé les officiers, et ils sont dévoués à lui, corps et âme.

SCÈNE III.

Les précédens, UN CROATE avec un collier; UN TYROLIEN le suit.

LE TYROLIEN.

Croate, où diable as-tu volé ce collier? vends-le-moi, il ne te sert à rien; je te donnerai une paire de pistolets.

LE CROATE.

Non, non; tu veux m'attraper, chasseur.

LE TYROLIEN.

Non, je te donnerai encore ce bonnet bleu; je viens de le gagner à une loterie : vois-tu, c'est qu'il est magnifique.

LE CROATE, faisant briller son collier au soleil.

C'est des perles et des grenats fins; regarde comme ça brille au soleil.

LE TYROLIEN prend le collier.

Tiens, je te donne encore ma bouteille de campagne (*il regarde le collier*); je veux l'avoir parce qu'il est beau.

LE TROMPETTE.

Voyez donc comme le Croate est mis dedans : partageons, chasseur, je ne dirai rien.

LE CROATE essaie le bonnet.

Ce bonnet-là me va bien.

LE TYROLIEN fait signe au trompette.

Eh bien, nous changeons; voilà les camarades qui sont témoins.

SCÈNE IV.

Les précédens, UN CANONNIER.

LE CANONNIER.

Hé bien, camarade carabinier, comment ça va-t-il ? Resterons-nous encore long-temps au coin du feu, pendant que les ennemis rôdent dans la campagne.

LE SERGENT MAJOR.

Oh, vous êtes bien pressé, monsieur le canonnier; les chemins ne sont pas encore praticables.

LE CANONNIER.

Ce n'est pas moi; je me trouve fort bien ici : mais il est arrivé un courrier qui a annoncé que Ratisbonne était pris.

LE TROMPETTE.

Il faudra donc bientôt monter à cheval.

LE SERGENT MAJOR.

Pour aller défendre les Bavarois qui sont ennemis du prince ? Nous ne nous échaufferons pas tant pour ça.

LE CANONNIER.

Vous croyez? Ah ! vous savez toujours tout, vous.

SCÈNE V.

Les précédens, deux CHASSEURS ; puis successivement la CANTINIÈRE, un ENFANT, le MAITRE D'ÉCOLE, une SERVANTE.

PREMIER CHASSEUR.

Ha, ha ! nous voilà en joyeuse compagnie.

LE TROMPETTE.

Qu'est-ce que c'est que ces habits verts? Ils sont fringans et de bonne mine.

LE SERGENT MAJOR.

Ce sont des chasseurs de Holk. Je vous réponds que ce n'est pas à la foire de Leipzick qu'ils ont pris ces tresses d'argent.

LA CANTINIÈRE vient et apporte du vin.

Soyez les bien arrivés, messieurs.

PREMIER CHASSEUR.

Eh, par Dieu, c'est Justine de Blasewitz !

LA CANTINIÈRE.

Oui, tout juste. Et ce beau monsieur-là, c'est le grand Pierre de Itzeho, qui, une belle nuit à Glück-

stadt, vint avec le régiment expédier tout le magot de son père.

PREMIER CHASSEUR.

Et ensuite, troqua sa plume de commis contre une carabine.

LA CANTINIÈRE.

Oh ! nous sommes de vieilles connaissances.

PREMIER CHASSEUR.

Et voilà que nous nous retrouvons en Bohême.

LA CANTINIÈRE.

Aujourd'hui là et demain ailleurs, mon cousin. La guerre vous pousse rudement et vous balaie d'un endroit à l'autre. J'ai bien vu du pays.

PREMIER CHASSEUR.

Ah ! je crois bien. C'est tout naturel.

LA CANTINIÈRE.

Je m'en suis allée là-bas à Temeswar avec les chariots de bagage, quand nous donnions la chasse à Mansfeld ; puis j'ai campé devant Stralsund avec Friedland, et c'est là que je perdis tout mon bagage. De là je suivis la troupe qui allait au secours de Mantoue ; je rentrai avec Feria. Après, je fis un crochet jusqu'à Gand, avec un régiment espagnol ; et maintenant je viens en Bohême essayer si je pourrai me faire payer de vieilles dettes, et si le prince voudra m'aider à ravoir mon argent. Ma boutique est là à côté.

PREMIER CHASSEUR.

Elle a trouvé moyen de tout rassembler ici. Et pourtant, qu'as-tu fait de cet Écossais qui te traînait avec lui dans ce temps-là ?

LA CANTINIÈRE.

Ah ! le bourreau, il m'a joliment trompée : il est parti ; il a emporté avec lui tout ce que j'avais épargné à la sueur de mon corps, et il ne m'a rien laissé que ce petit drôle.

L'ENFANT vient en sautant.

Maman, est-ce que tu parles de mon papa ?

PREMIER CHASSEUR.

Hé bien, hé bien, l'empereur le nourrira. Faut-il pas que l'armée multiplie ?

LE MAITRE D'ÉCOLE arrive.

Allons, à la leçon ; marche, polisson.

PREMIER CHASSEUR.

Ça craint déjà d'être enfermé et de travailler.

LA SERVANTE, arrivant.

Cousine, ils veulent s'en aller.

LA CANTINIÈRE.

Tout de suite, tout de suite, j'y vais.

PREMIER CHASSEUR.

Eh ! qu'est-ce que c'est que cette jolie mine-là ?

LA CANTINIÈRE.

C'est la fille de ma sœur, de celle qui est mariée dans l'empire.

PREMIER CHASSEUR.

Ma foi, c'est une gentille nièce.

(La cantinière s'en va.)

SECOND CHASSEUR, il retient la servante.

Demeurez donc avec nous ; le bel enfant !

LA SERVANTE, se dégageant et s'en allant.

Il faut que j'aille servir ces messieurs là-bas.

PREMIER CHASSEUR.

Ce n'est pas un vilain morceau que cette petite fille. Et la tante, ah! qu'il y en a dans le régiment qui se sont tapés pour ce masque-là! Voilà pourtant comme va le monde. Combien on connaît de gens! et si je vis j'en verrai bien d'autres. (*Au sergent major et au trompette.*) A votre santé, messieurs; faites-moi donc une petite place à côté de vous.

SCÈNE VI.

LES CHASSEURS, LE SERGENT MAJOR, LE TROMPETTE.

LE SERGENT MAJOR.

En vous remerciant; nous allons vous faire place de bon cœur : soyez les bienvenus en Bohême.

PREMIER CHASSEUR.

Vous êtes ici les pieds chauds, et nous autres nous étions pendant ce temps-là mal à notre aise sur pays ennemi.

LE TROMPETTE.

On ne le dirait pas, car vous avez bonne mine.

LE SERGENT MAJOR.

Oui, oui; et sur la Saale et dans la Misnie on ne chante pas trop vos louanges.

SECOND CHASSEUR.

Ah, laissez donc; qu'est-ce que vous dites là?

Les Croates n'y avaient rien laissé ; il n'y avait pas de quoi glaner après eux.

LE TROMPETTE.

Vous avez pourtant une belle dentelle à votre jabot, et de belles chausses toutes neuves, du linge fin, des plumes à votre chapeau : tout ça fait un bel effet ; faut-il qu'il n'arrive de bonnes aventures qu'à des gaillards comme vous, et jamais à nous?

LE SERGENT MAJOR.

En revanche, nous autres, nous sommes du régiment de Friedland, et l'on doit nous honorer et nous respecter.

PREMIER CHASSEUR.

Ça n'est pas un compliment que vous nous faites-là. Nous portons son nom, nous aussi.

LE SERGENT MAJOR.

Oui, vous êtes de son armée.

PREMIER CHASSEUR.

Et vous êtes donc d'une autre espèce? toute la différence est dans l'habit, et moi je me trouve bien dans le mien.

LE SERGENT MAJOR.

Tenez, chasseur, j'en suis fâché pour vous, mais vous êtes toujours à vivre chez le paysan ; et les belles façons et le bon ton, ça ne s'apprend que quand on ne quitte pas la personne du général.

PREMIER CHASSEUR.

Hé bien, cette école-là ne vous a pas trop bien réussi. Vous savez peut-être bien comment il se mouche et comment il tousse ; mais son génie, son esprit, ce n'est pas à la parade qu'on apprend ça.

SECOND CHASSEUR.

Tonnerre de dieu ! demandez où nous avons passé, si on ne nous appelle pas les terribles chasseurs de Friedland ; ah ! nous ne faisons pas honte à son nom. Nous passons hardiment partout chez les ennemis, chez les amis, à travers champs, dans les semailles et les moissons. L'on connaît bien la trompette des chasseurs de Holk. Nous sommes partout à la fois, tantôt près, tantôt loin ; nous arrivons comme le déluge : au milieu de la nuit nous entrons dans les maisons comme le feu, quand personne ne veille ; il n'y a pas à se défendre, ni à fuir. Il ne s'agit pas là de police, ni de discipline ; la guerre est sans pitié ; la jeune fille a beau se débattre dans nos bras vigoureux. Je ne dis pas ça pour nous vanter. Demandez plutôt à Bareuth, en Westphalie ; partout où nous avons passé, les enfans et les petits enfans parleront encore dans plus de cent ans de Holk et de sa troupe.

LE SERGENT MAJOR.

Mais c'est-il le tapage qui fait le soldat ? Non, c'est le temps, la réflexion, l'adresse, l'idée, l'intelligence, le coup d'œil, qui font un bon soldat.

PREMIER CHASSEUR.

Non, ma foi ; c'est la liberté ! Avec toutes vos phrases, je ne devrais seulement pas vous répondre. Est-ce que j'aurais laissé là l'école et la classe pour retrouver dans un camp la corvée, la galère, le bureau, et me remettre à la chaîne ? Je veux vivre libre et ne rien faire, voir tous les jours du nouveau, me confier au moment, et ne jamais re-

garder ni devant ni derrière. C'est pour cela que j'ai vendu ma peau à l'empereur, afin de n'avoir plus à m'inquiéter de rien. Faites-moi passer à travers le feu, ou dans l'endroit le plus profond et le plus rapide du Rhin, là où il ne doit en revenir qu'un sur trois, vous verrez si j'y ferai des façons, si je me ferai prier; mais aussi qu'on ne me demande pas autre chose, je ne veux pas qu'on me gêne.

LE SERGENT MAJOR.

Hé bien, hé bien, si vous ne désirez rien de plus, ça peut se trouver sous notre casaque de soldat.

PREMIER CHASSEUR.

Eh! chez Gustave le roi de Suède, chez ce diable d'homme, c'était une vexation éternelle; il avait fait de son camp une église. Aussitôt la retraite, c'était la prière du soir; aussitôt le réveil, c'était la prière du matin; et quand nous étions un peu en train, il nous prêchait lui-même du haut de son cheval.

LE SERGENT MAJOR.

Oui, c'était un homme craignant Dieu.

PREMIER CHASSEUR.

Les filles, il n'en voulait pas souffrir une; il les faisait tout de suite conduire à l'église. Je n'ai pu supporter tout ça, et je l'ai quitté.

LE SERGENT-MAJOR.

Maintenant, cela va bien autrement chez les Suédois.

PREMIER CHASSEUR.

Je m'en allai au galop me rejoindre aux troupes des confédérés : c'était justement lorsqu'elles étaient

prêtes à assiéger Magdebourg. Ah ! c'était bien une autre chose : le vin, le jeu, les femmes tant qu'on en voulait ; tout allait joyeusement et à l'abandon ; c'était vraiment un train fort plaisant, car Tilly s'entendait à commander. Il était dur à lui-même, et il passait tout au soldat, tant qu'il n'en coûtait rien à sa cassette. Son mot était : « Faire et laisser faire. » Mais le bonheur ne lui demeura pas longtemps ; depuis cette malheureuse affaire de Leipzick, la chance tourna contre nous, et ça n'allait plus bien du tout. Quand nous paraissions et que nous frappions aux portes, on ne nous saluait plus, on n'ouvrait pas. Nous revenions partout où nous avions passé, et on avait perdu le vieux respect qu'on avait pour nous. Alors, je m'engageai chez les Saxons ; je croyais faire là une bonne affaire.

LE SERGENT MAJOR.

Et vous arrivâtes à temps pour piller la Bohême?

PREMIER CHASSEUR.

Ça alla mal pour moi. Il fallait observer une discipline sévère. Nous n'osions pas nous conduire ouvertement en ennemis ; nous mettions des sauvegardes aux châteaux de l'empereur : c'était toujours un tas d'histoires et de complimens, et nous faisions la guerre comme par plaisanterie. Nous ne faisions les choses qu'à demi ; nous ne voulions nous brouiller avec personne. Il n'y avait pas là grand honneur à gagner ; et ça m'ennuya bientôt tant, que j'allais retourner à mon bureau, quand j'appris que Friedland faisait recruter de tous côtés.

LE SERGENT MAJOR.

Et combien de temps comptez-vous passer ici?

PREMIER CHASSEUR.

Vous badinez. Par ma foi, tant qu'il nous commandera, je ne songerai pas à décamper. Et où diable le soldat pourrait-il être mieux? Tout va dans un bon genre militaire. Nous taillons en plein drap, et le dernier cavalier est animé du même esprit qui gouverne toute cette grande armée. Moi, je marche fièrement et d'un pas assuré, et je passe hardiment sur le bourgeois, comme mon général sur les princes. C'est ici comme dans les anciens temps, où le sabre décidait de tout. Contredire les ordres et faire le raisonneur, il n'y a que ça qui soit une faute, et qui mérite punition. Tout ce qui n'est pas défendu est permis. On ne demande à personne quelle est sa religion. Il n'y a que deux choses par-dessus tout : ce qui regarde le service et ce qui ne le regarde pas; et je n'ai de devoirs qu'envers le drapeau.

LE SERGENT MAJOR.

Maintenant, chasseur, vous me plaisez. Vous parlez comme un brave cavalier de Friedland.

PREMIER CHASSEUR.

Ah! celui-là ne commande pas comme un envoyé de l'empereur, et on ne dirait pas qu'il tient de lui son pouvoir. Il se bat pour lui-même, et non pas pour le service de l'empereur. Et qu'a-t-il fait pour l'empereur? A-t-il employé ses forces à protéger et à défendre le pays? Non, il a voulu fonder un

empire pour les soldats, embraser et bouleverser le monde, soumettre et subjuguer tout.

LE TROMPETTE.

Taisez-vous donc : est-ce qu'on doit parler ainsi?

PREMIER CHASSEUR.

Ce que je pense, moi, je le dis; la parole est libre, comme dit le général.

LE SERGENT MAJOR.

Il l'a dit. Je l'ai entendu une fois de sa bouche; j'y étais. « La parole est libre, l'action muette, » l'obéissance aveugle; » voilà ses propres mots.

PREMIER CHASSEUR.

S'il l'a dit justement comme ça, c'est ce que je ne sais pas; mais la chose est comme vous la contez.

SECOND CHASSEUR.

Le bonheur ne l'a jamais abandonné à la guerre; il ne le quitte pas comme il a coutume de quitter tous les autres généraux. Tilly survit à sa gloire; mais sous les drapeaux de Friedland, je suis toujours sûr de marcher à la victoire: il a ensorcelé la fortune, elle lui restera; et quand on combat sous sa bannière, on est sous une protection particulière. Car, tout le monde le sait bien, Friedland a un diable de l'enfer à son service.

LE SERGENT MAJOR.

Oui, il a un charme; il n'y a pas à douter de cela, car à la sanglante affaire de Lutzen, il vous passait et repassait sous le feu des batteries avec un sang-froid! Son chapeau a été percé par les balles, sa

botte et son buffle ont été traversés; on a bien vu les trous, mais rien n'a pu entamer sa peau. Il s'était frotté d'un onguent diabolique.

PREMIER CHASSEUR.

Voulez-vous pas faire de ça un miracle? il porte un buffle de peau d'élan que les balles ne peuvent pas percer.

LE SERGENT MAJOR.

Non pas, c'est un onguent fait d'herbes de sorcier cuites et bouillies avec des paroles magiques.

LE TROMPETTE.

Ah! sûrement que tout ça n'est pas naturel.

LE SERGENT MAJOR.

Ils disent qu'il sait lire dans les étoiles les choses à venir, les plus éloignées comme les plus proches. Mais moi, je sais bien ce qui en est: il y a un petit homme gris qui vient souvent le trouver au milieu de la nuit en passant à travers les portes fermées. La sentinelle, lui a souvent crié: « Qui vive? » Et toujours il est arrivé quelque grande chose, quand l'homme gris avait paru.

SECOND CHASSEUR.

Oui, oui, il s'est donné au diable, et c'est pour ça que nous menons si joyeuse vie.

SCÈNE VII.

Les précédens, UN RECRUE, UN BOURGEOIS, UN DRAGON.

LE RECRUE sort de la tente; il a un casque en tête, et tient une bouteille à la main.

Bonsoir à mon père et à toute la famille; je suis soldat, je ne reviendrai jamais.

PREMIER CHASSEUR.

Voyez, on nous amène un nouveau camarade.

LE BOURGEOIS.

Ah François, écoute la raison; tu t'en repentiras.

LE RECRUE chante.

Trompette et tambour,
Fracas de la guerre,
La nuit et le jour
Parcourir la terre,
A cheval monté,
Le sabre au côté;
Jamais de contrainte
Et jamais de crainte;
Gai comme un pinson
Qui sur le buisson
Voltige et sautille,
Gai, dispos, agile.

Oui parbleu, je suivrai les drapeaux de Friedland.

SECOND CHASSEUR.

Eh voyez donc, il a l'air d'un gaillard bien dégourdi.

(Ils le saluent.)

LE BOURGEOIS.

O laissez-le, c'est un fils de bonne famille.

PREMIER CHASSEUR.

Et nous, est-ce qu'on nous a trouvés sur le grand chemin ?

LE BOURGEOIS.

Je vous dis qu'il a du bien et de la fortune : tâtez sa souquenille, elle est de toile fine.

LE TROMPETTE.

Il n'y a pas un plus bel habit à porter que celui de l'empereur.

LE BOURGEOIS.

Il vient d'hériter d'une petite fabrique de bonnets.

SECOND CHASSEUR.

C'est la fantaisie des gens qui fait leur sort.

LE BOURGEOIS.

Sa grand'mère lui laisse un magasin et une boutique.

PREMIER CHASSEUR.

Fi donc ! Voulez-vous en faire un marchand d'allumettes ?

LE BOURGEOIS.

Son parrain doit lui donner un cabaret avec une cave où il y a vingt pièces de vin.

LE TROMPETTE.

Hé bien, il les boira avec les camarades.

SECOND CHASSEUR.

Je veux que tu sois mon camarade de chambre, entends-tu ?

LE BOURGEOIS.

Il laisse une fiancée dans les larmes et dans la douleur.

PREMIER CHASSEUR.

Ça montre qu'il a de la fermeté dans le cœur.

LE BOURGEOIS.

Sa grand'mère en mourra de chagrin.

SECOND CHASSEUR.

Tant mieux, la succession viendra plus tôt.

LE SERGENT MAJOR. Il s'avance avec gravité, et pose sa main sur le casque du recrue.

Écoutez-moi, mon ami. Vous avez pris un bon parti : vous voilà devenu un homme nouveau ; et en portant le casque et l'épée, vous êtes entré dans une classe honorable. Il faut maintenant prendre un genre distingué.

PREMIER CHASSEUR.

Et surtout ne pas épargner l'argent.

LE SERGENT MAJOR.

Vous voilà au point de naviguer sur le vaisseau de la fortune. Le monde est ouvert devant vous. Qui ne risque rien n'a rien. Si vous étiez demeuré un lourdaud et un nigaud de bourgeois, vous auriez toujours tourné dans le même cercle, comme un cheval de brasseur. Mais un soldat peut aller à tout ; et la guerre a maintenant bouleversé le monde. Voyez-moi ; grâce à cet habit, je porte le bâton de l'empereur. Et apprenez que tout le gouvernement du monde roule sur le bâton. Le sceptre qui est dans la main des rois, qu'est-ce

autre chose qu'un bâton, comme on sait? Quand on s'est une fois poussé jusqu'à être caporal, on a le pied à l'échelle pour monter au plus grand pouvoir, et l'on peut s'élever au plus haut.

PREMIER CHASSEUR.

Oui, si on sait lire et écrire.

LE SERGENT MAJOR.

Je vais vous en donner tout de suite un exemple; et la chose s'est passée, à présent, sous mes yeux. Le commandant des dragons se nomme Buttler : nous étions ensemble simples soldats, il n'y a pas trente ans, à Cologne sur le Rhin; et maintenant le voilà général major. D'où cela lui vient-il? comment s'est-il aggrandi? c'est qu'il a rempli le monde de sa réputation militaire, pendant que mon mérite n'a pas pu faire tant de bruit. Et Friedland lui-même, notre chef, notre grand général, qui est tout-puissant aujourd'hui, il n'était, voyez-vous, qu'un simple gentilhomme; mais comme il s'est confié au sort de la guerre, il est parvenu à cette puissance. Après l'empereur, il est le premier; et qui sait où il pourra atteindre et arriver (*finement*), car nous ne sommes pas à la fin.

PREMIER CHASSEUR.

Oui, il a été petit, et maintenant il est grand; car à Altdorf, quand il portait l'habit d'étudiant, il était, révérence parler, un peu libertin et sans souci; et pour un rien il aurait rossé son régent. Messieurs de Nuremberg voulurent, pour quelque misère, le mettre en prison. C'était justement un

beau cachot tout neuf; et, suivant l'usage, il devait garder le nom du premier qui y serait entré. Comment s'en tira-t-il? en homme bien avisé; il fit passer son chien le premier, et depuis ce temps le cachot porte le nom de son chien. Ce tour-là est d'un bon garçon; et parmi les belles actions du général, il m'a toujours plu particulièrement.

(Pendant ce temps-là, la servante a servi, et le second chasseur veut la retenir.)

UN DRAGON, se mettant entre eux.

Allons, camarade, laissez-la donc.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Et de quoi diable vient-il se mêler?

LE DRAGON.

Je vous dis que cette fille-là est à moi.

PREMIER CHASSEUR.

Il veut garder le trésor pour lui tout seul! Est-il donc fou, ce dragon? que dit-il?

SECOND CHASSEUR.

Il veut faire pot à part dans le camp. Est-ce qu'un beau visage de fille ne doit pas luire pour tout le monde, comme le soleil?

(Il l'embrasse.)

LE DRAGON, la tire à lui.

Encore une fois, c'est que je ne le veux pas, moi.

PREMIER CHASSEUR.

Ah! ma foi, vive la joie! Voilà les gens de Prague.

SECOND CHASSEUR, au dragon.

Ah çà, voulez-vous faire du bruit? c'est que j'en suis.

LE SERGENT MAJOR.

Allons, camarades, la paix. Est-ce qu'on ne peut pas embrasser les filles?

SCÈNE VIII.

Les précédens, UN CAPUCIN.

(Des ouvriers des mines sont arrivés avec leur musique, et jouent une walse, d'abord lentement, puis plus vite. Le premier chasseur danse avec la servante, la cantinière avec le recrue. La jeune fille s'échappe; le chasseur veut courir après, et en se retournant, il embrasse le capucin qui arrive.)

LE CAPUCIN.

Eh tra la la. Ah! ça va bien, nous sommes en train; et moi aussi je vais m'en mettre. Est-ce ici une armée de chrétiens? Sommes-nous donc Turcs? Sommes nous anabaptistes? est-ce ainsi que vous vous moquez du dimanche? Vous croyez donc que Dieu a la crampe aux doigts, et qu'il ne peut plus vous châtier? C'est-il maintenant le temps de faire bombance, de godailler, de se fêtoyer? *Quid hic statis otiosi*? Que faites-vous là les bras croisés? La guerre fait rage sur le Danube; le boulevard de la Bavière est tombé. Ratisbonne est aux griffes des ennemis, et l'armée reste ici tranquille en Bohême, sans se soucier de rien, ne songe qu'à remplir son ventre, pense plutôt à ripaille qu'à bataille, cherche les poulets et non pas les boulets, et laisse les bataillons pour courir après les cotillons. La chrétienté désolée se couvre du sac de la pénitence, et le soldat ne s'occupe que de sa pitance. C'est ici un temps de larmes et de misères; des signes funestes se montrent dans le ciel; le Seigneur a déployé sur les nuages

le manteau sanglant de la guerre, et il tient dans sa main une comète, comme un fouet menaçant. Le monde est devenu une demeure de désolation. L'arche de l'église nage dans le sang. L'empire romain, puisse Dieu le protéger! mais chaque jour il empire. Le fleuve du Rhin est devenu un fleuve de chagrin; les monastères sont jetés à terre; les couvens sont ouverts à tout vent; les sanctuaires sont changés en repaires; tous les biens du clergé sont saccagés. D'où vient cela? C'est moi qui vais vous le dire. La cause, c'est vos vices et vos péchés, c'est l'abomination, c'est l'idolâtrie où s'abandonnent soldats et officiers; car le péché est un aimant qui attire le fer de la guerre sur un pays, et le malheur suit toujours la mauvaise conduite; qui touche à l'oignon est sur de pleurer. L'un vient après l'autre comme le B après l'A. — *Ubi erit victoriæ spes si offenditur Deus:* comment pourra-t-on gagner la victoire, si on laisse là le sermon et la messe, si on passe sa vie au cabaret? La femme dans l'Évangile retrouve le denier qu'elle avait perdu, Saül retrouve les ânes de son père, Joseph retrouve ses frères; mais qui voudrait retrouver chez les soldats la crainte de Dieu, la bonne conduite, la décence, celui-là chercherait envain, même quand il allumerait cent lanternes. Et ne lisons-nous pas dans l'évangéliste que des soldats accouraient aussi à la prédication dans le désert? ils faisaient pénitence et recevaient le baptême, et ils demandaient: *Quid faciemus nos?* que ferons-nous pour rentrer dans le giron d'Abraham? *et ait illis:* et il leur dit: *Neminem concutiatis:* vous ne vexerez, vous ne tourmenterez personne. *Neque calumniam faciatis:* vous ne diffa-

merez personne, vous ne mentirez pas. *Contenti estote* : contentez-vous ; *stipendiis vestris* : de votre solde, et vous renoncerez à toutes vos méchantes habitudes. N'est-ce pas un commandement : *Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement?* Et dans quel lieu pourrait-on entendre plus de juremens que dans le camp de Friedland? Si par chaque tonnerre, et chaque éclair qui sort de votre bouche, on sonnait les cloches du pays, on ne pourrait bientôt plus trouver aucun sacristain; et si pour chaque mauvais juron que prononce votre langue impure, il tombait seulement un cheveu de votre tête, vous seriez chauve avant que la nuit fût venue, eussiez vous une plus belle crinière qu'Absalon. Josué n'était-il pas aussi un soldat, le roi David n'a-t-il pas abattu Goliath? Où pourrait-on lire qu'ils étaient d'indignes blasphémateurs? Faudrait-il donc ouvrir la bouche plus grande pour dire : Un Dieu me soit en aide, que pour proférer un sacrebleu? Mais quand le vase est trop plein, la mauvaise liqueur qui est dedans déborde de partout.

C'est encore un autre commandement : *Biens d'autrui ne convoiteras, pour les avoir injustement.* Ah! vous vous conformez bien à cette parole; vous emportez ouvertement tout ce qui vous tombe sous la pate : il n'y a rien à l'abri de vos griffes de vautour, de vos mauvaises pratiques, de vos méchantes ruses. L'argent n'est pas en sûreté dans la cassette, le veau n'est pas caché dans le ventre de sa mère, avec l'œuf vous emportez la poule. Et que disait le prédicateur? *Contenti estote* : contentez-vous de votre ration. Mais comment les serviteurs seraient-ils bien méritans,

quand la perversité vient d'en haut? Tel est le chef, tels sont les membres. Y a-t-il quelqu'un qui puisse savoir quelle est sa croyance?

PREMIER CHASSEUR.

Eh, mon père, vous pouvez bien nous réprimander, nous autres soldats; mais, par Dieu; n'insultez pas le général.

LE CAPUCIN.

Ne custodias gregem meam! C'est un Achab et un Jéroboam, qui détourne les peuples de la vraie croyance pour les précipiter vers les faux dieux.

LE TROMPETTE ET LE RECRUE.

Ne répétez pas cela une seconde fois.

LE CAPUCIN.

C'est un fier-à-bras, un brise-fer: il veut forcer les plus fortes citadelles; et il se vantait, de sa bouche impie, d'emporter Stralsund, fût-il attaché au ciel avec des chaînes.

LE TROMPETTE.

Est-ce que personne ne lui fermera sa bouche de vipère?

LE CAPUCIN.

C'est un conjureur de démons, un roi Saül, un Jéhu, un Holopherne. Comme Pierre il a renié son maître et son seigneur. Aussi ne peut-il pas supporter le chant du coq.

SECOND CHASSEUR.

Mon père, prenez garde à ce qui va vous arriver.

LE CAPUCIN.

C'est un habile fourbe, un Hérode.

LE TROMPETTE ET LE SECOND CHASSEUR, s'avançant sur lui.

Tais-toi, tu es mort.

LES CROATES se placent entre eux.

N'aie pas peur, brave père, soit tranquille; continue ton petit sermon, conte-nous ça.

LE CAPUCIN, criant plus haut.

C'est un orgueilleux Nabuchodonosor, un abîme de péché, un hérétique déclaré. Il se fait appeler Wallenstein, c'est bien plutôt Philistin qu'il faudrait dire; et tant que l'empereur gardera Friedland pour général, il n'y aura pas de paix sur la terre.

(En disant ces derniers mots, qu'il a criés à haute voix, il a fait sa retraite; les Croates le protégent contre les autres soldats.)

SCÈNE IX.

Les précédens sans le Capucin.

LE CHASSEUR, au sergent major.

Dites-moi, que veut-il dire, avec son chant du coq, dont le général ne peut pas entendre le chant? disait-il ça seulement pour le braver et l'insulter?

LE SERGENT MAJOR.

Je puis vous contenter là-dessus; ça n'est pas sans fondement. Le général est singulièrement né, il a surtout une grande délicatesse d'oreille; il ne peut pas entendre miauler le chat, et le cri du coq lui fait un effet d'horreur.

PREMIER CHASSEUR.

Il a cela de commun avec le lion.

LE SERGENT MAJOR.

Il faut que tout soit en silence autour de lui; c'est la consigne donnée à la garde, quand il est enfoncé dans ses grandes pensées.

DES VOIX dans la tente, tumulte.

Arrêtez le coquin! tombez dessus, tombez dessus!

LE PAYSAN.

Miséricorde! au secours!

D'AUTRES VOIX.

Silence! paix donc!

PREMIER CHASSEUR.

Le diable m'emporte! on se tape là-dedans!

SECOND CHASSEUR.

Il faut que j'en sois.

(Il court dans la tente.)

LA CANTINIÈRE sort.

Le coquin! le scélérat!

LE TROMPETTE.

Et qui vous met donc si fort en colère?

LA CANTINIÈRE.

Le gueux! le misérable! le voleur de grand chemin! Faut-il qu'une chose comme çà se passe dans ma tente! ça me déshonorera au vis-à-vis de messieurs les officiers.

LE SERGENT MAJOR.

Eh bien, notre cousine, qu'est-ce que c'est donc?

LA CANTINIÈRE.

Ce que c'est? ils ont saisi là-dedans un paysan qui avait de faux dés.

LE TROMPETTE.

Ils l'amènent ici avec son fils.

SCÈNE X.

Les précédens, LE PAYSAN traîné par des SOLDATS.

PREMIER CHASSEUR.

Il faut le pendre.

DES TYROLIENS ET DES DRAGONS.

Au prévôt! au prévôt!

LE SERGENT MAJOR.

On ne fait que de publier l'ordonnance.

LA CANTINIÈRE

Que dans une heure je puisse le voir pendu!

LE SERGENT MAJOR.

Un mauvais métier a toujours une mauvaise fin.

PREMIER ARQUEBUSIER, à l'autre.

Ça vient du désespoir; car, voyez-vous, on commence par les ruiner, et c'est ça qui les pousse à voler.

LE TROMPETTE.

Eh bien! eh bien! ne parlez-vous pas pour lui, pour ce chien-là? Avez-vous donc le diable au corps?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Est-ce qu'un paysan n'est pas, en quelque façon, un homme tout comme nous?

PREMIER CHASSEUR, au trompette.

Laissez-les dire. C'est du régiment de Tiefenbach; ce sont des garçons tailleurs et cordonniers, ça vient de la garnison de Brieg; ça connaît bien le genre militaire.

SCÈNE XI.

Les précédens, des CUIRASSIERS.

PREMIER CUIRASSIER.

Paix donc! Que veut-on à ce paysan?

PREMIER TYROLIEN.

C'est un fripon qui m'a triché au jeu.

PREMIER CUIRASSIER.

Il t'a gagné quelque chose?

PREMIER TYROLIEN.

Il m'a tout raflé, absolument.

PREMIER CUIRASSIER.

Comment, toi qui es soldat de Friedland, as-tu pu t'avilir et te déshonorer jusqu'à essayer ton bonheur contre un manant? Qu'il coure tant qu'il aura de jambes.

(Le paysan s'échappe, les soldats se pressent et se groupent.)

PREMIER ARQUEBUSIER.

Il va vite en besogne; c'est un homme bien dé-

cidé. C'est bien fait d'en agir comme cela avec ces gens-là. Qui est-il? il n'est pas de Bohême.

LA CANTINIÈRE.

C'est un Wallon : il faut avoir des égards pour lui. Il est des cuirassiers de Pappenheim.

PREMIER DRAGON, s'avançant.

C'est le jeune Piccolomini qui les commande à présent. Ils l'ont de leur propre gré choisi pour leur colonel le jour de Lutzen, quand Pappenheim eut été tué.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Ils se sont permis ça.

PREMIER DRAGON.

Ce régiment-là a des priviléges; il marche le premier dans toutes les affaires : il a sa justice, et Friedland a pour lui une affection particulière.

PREMIER CUIRASSIER, à l'autre.

Ça est-il sûr? d'où vient la nouvelle?

SECOND CUIRASSIER.

Je l'ai entendu de la propre bouche du colonel.

PREMIER CUIRASSIER.

Par tous les diables, nous ne sommes pas leurs chiens !

PREMIER CHASSEUR.

Qu'ont-ils donc là? ils ont l'air tout en colère.

SECOND CHASSEUR.

Camarade, c'est-il quelque chose qui puisse nous concerner?

PREMIER CUIRASSIER.

Ça ne doit réjouir personne. (*Les soldats s'avancent.*) Ils veulent nous envoyer dans les Pays-Bas, les cuirassiers, les chasseurs, la cavalerie légère; il faut que nous montions à cheval au nombre de huit mille.

LA CANTINIÈRE.

Comment, comment, il faut se remettre en route, et je ne suis arrivée qu'hier de la Flandre.

SECOND CUIRASSIER, aux dragons.

Vous autres, du régiment de Buttler, il faudra marcher aussi.

PREMIER CUIRASSIER.

Et particulièrement nous autres Wallons.

LA CANTINIÈRE.

Eh, ce sont tous les meilleurs escadrons!

PREMIER CUIRASSIER.

Nous devons y accompagner le gouverneur de Milan.

PREMIER CHASSEUR.

L'infant! Ah! celui-là est curieux!

SECOND CHASSEUR.

Ce prêtre! le diable est ma-foi déchaîné!

PREMIER CUIRASSIER.

Il nous faudrait quitter Friedland, qui traite si noblement le soldat, pour tenir la campagne avec ce ladre d'Espagnol, que nous haïssons de tout notre cœur. Non, ça ne se passera pas comme ça; nous décamperons.

LE TROMPETTE.

Et par ma foi, qu'avons-nous affaire là? Nous avons vendu notre sang à l'empereur, et non pas à ce chapeau rouge d'Espagnol.

SECOND CHASSEUR.

C'est sur la parole et la foi de Friedland seul que j'ai pris service dans la cavalerie. Si ce n'avait pas été pour l'amour de Wallenstein, Ferdinand ne nous aurait jamais eus.

PREMIER DRAGON.

C'est Friedland qui nous a rassemblés, nous suivrons sa fortune.

LE SERGENT MAJOR.

Laissez-moi vous expliquer; écoutez-moi. Tout ça ne se passera pas en parole, et je vois plus loin que vous autres. Il y a quelque mauvais piége caché là-dessous.

PREMIER CHASSEUR.

Silence! Écoutez le livre de l'ordonnance.

LE SERGENT MAJOR.

Tiens, Justine, donne-moi un verre d'eau-de-vie pour me refaire l'estomac, et puis après je vous dirai mon sentiment là-dessus.

LA CANTINIÈRE, lui versant à boire.

En vérité vous me faites trembler. Cependant il n'y a rien de malheureux dans tout cela.

LE SERGENT MAJOR.

Voyez-vous, messieurs, chacun ne songe qu'à ce qui est au bout de son nez; c'est le mieux du monde.

Mais, comme dit le général, il faut saisir l'ensemble des choses. Nous autres, nous sommes de l'armée de Friedland, n'est-il pas vrai? Nous prenons nos quartiers chez le bourgeois; il est notre serviteur, il nous fait la soupe. Le paysan traîne nos chariots de bagage avec ses chevaux et ses bœufs : il a beau se plaindre, il faut que ce soit comme ça. Qu'un caporal avec sept hommes se fasse seulement voir de loin à un village, il y est maître et seigneur; il y commande, il y gouverne selon son bon plaisir. Et parbleu, croyez-vous que ces gens-là nous aiment; ils aimeraient mieux voir la face du diable que nos casaques jaunes? Et pourquoi ne nous jettent-ils pas hors de chez eux. Corbleu! ils sont plus nombreux que nous; et si nous portons l'épée, ils portent des bâtons! Pourquoi pouvons-nous nous moquer d'eux? C'est que nous composons une armée redoutable.

PREMIER CHASSEUR.

Oui, oui, c'est l'union qui fait la force; et Friedland le savait bien, quand il y a huit ou neuf ans il assembla une grande armée pour l'empereur. Ils ne voulaient d'abord entendre parler que de douze mille hommes. Je ne pourrai pas les nourrir, dit-il, mais j'en veux enrôler soixante mille, et je vous réponds qu'alors ils ne mourront pas de faim; c'est comme ça que nous sommes devenus soldats de Wallenstein.

LE SERGENT MAJOR.

Par exemple, quelqu'un qui, sur les cinq doigts de la main droite me couperait le plus petit, pensez-vous qu'il m'aurait seulement ôté un doigt?

Non, de par tous les diables, je serais privé de toute ma main, ce ne serait plus qu'un moignon qui ne serait bon à rien ! Eh bien, ces huit mille chevaux qu'on veut envoyer en Flandres, c'est le petit doigt de l'armée ! Qu'on nous les ôte, vous consolerez-vous, en disant, ce n'est que le cinquième de l'armée? Adieu le tout; l'ensemble de la machine tombe : la crainte, le respect, la terreur, tout s'en va. Le paysan commencera à relever la tête; la chancellerie de Vienne recommencera à régler nos cantonnemens, à taxer nos repas et tout leur ancien train : et il ne se passera peut-être pas long-temps avant qu'ils nous ôtent notre général. Ils ne le voient déjà pas de trop bon œil à la cour. Alors tout se détraquera absolument. Qui aura soin de nous faire avoir notre argent? qui s'occupera qu'on nous tienne les engagemens pris avec nous? qui aura la force, le génie, la main assez ferme, et l'esprit assez habile pour gouverner et maintenir cette armée composée de toutes pièces? Par exemple, toi, dragon, réponds-moi; de quel pays es-tu?

PREMIER DRAGON.

Je suis venu de loin, ici; je suis d'Irlande.

LE SERGENT MAJOR, aux deux cuirassiers.

Vous, vous êtes Wallon, je le sais; et vous Italien, ça se connaît à votre accent.

PREMIER CUIRASSIER.

Qui je suis? Ma foi je n'ai jamais pu le savoir; je suis un enfant volé, quand j'étais tout jeune.

LE SERGENT MAJOR.

Et toi, tu n'es pas non plus du voisinage?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Je suis de Bachau, sur le lac Feder.

LE SERGENT MAJOR.

Et toi, camarade?

SECOND ARQUEBUSIER.

Je viens de la Suisse.

LE SERGENT MAJOR, au second chasseur.

Et de quel pays es-tu, toi chasseur?

SECOND CHASSEUR.

Moi, j'ai mes parens à Wismar.

LE SERGENT MAJOR, montrant le trompette.

Et toi et moi nous sommes d'Égra. Qui croirait pourtant que nous avons tous été poussés et ballottés du Nord au Midi? Est-ce que nous ne semblons pas tous faits du même bois? est-ce que nous ne sommes pas serrés l'un contre l'autre devant l'ennemi? est-ce que nous ne sommes pas tous unis et fondus ensemble? Tout s'engraine et s'ajuste à la parole et au commandement, ni plus ni moins que les dents d'une roue de moulin; et qui nous a tous façonnés de façon qu'on ne voit plus de différence entre nous? Quel autre que Wallenstein?

PREMIER CHASSEUR.

De mes jours ça ne m'était tombé dans l'esprit, et j'allais mon chemin sans prendre garde à la manière dont nous sommes arrangés.

PREMIER CUIRASSIER.

Je suis là-dessus du même sentiment que le camarade. On voudrait ronger le militaire jusqu'aux os ; on voudrait tenir la main haute aux soldats ; ces gens-là voudraient qu'il n'y en eût que pour eux à commander. C'est un complot, une conjuration.

LA CANTINIÈRE.

Une conjuration ! ah, mon Dieu, est-ce que ces messieurs ne pourraient plus me payer après ?

LE SERGENT MAJOR.

Sans doute, ce serait la banqueroute totale. Beaucoup des commandans et des généraux soldent leur régiment de leur propre bourse ; ils veulent par-là se faire remarquer, et ils veulent faire au delà de leurs moyens, parce qu'ils pensent que ça leur attirera de grandes bénédictions. Si le chef, si le duc vient à tomber, ils en seront pour leur argent.

LA CANTINIÈRE.

Ah ! mon sauveur, ce serait une malédiction ; j'ai plus de la moitié de l'armée sur mon livre de compte. Le comte Isolani, ce mauvais payeur, y est encore pour deux cents écus à lui tout seul.

PREMIER CUIRASSIER.

Qu'est-ce qu'il y a à faire à cela, camarades. Tant que nous serons unis, ils ne pourront nous faire de mal. Continuons à ne faire qu'un, et laissons-les faire tous leurs règlemens, et toutes leurs ordonnances ; restons ferme plantés en Bohême ; ne cédons pas, il ne faut pas marcher ; maintenant le soldat combat pour son honneur.

SECOND CHASSEUR.

Ne nous laissons pas mener à travers le pays. Qu'ils viennent seulement, et ils verront.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Cher camarade, réfléchissez donc à ça. C'est la volonté et l'ordre de l'empereur.

LE TROMPETTE.

Nous nous soucions bien de l'empereur.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Dieu me garde d'entendre un pareil propos.

LE TROMPETTE.

Ça est pourtant comme je l'ai dit.

PREMIER CHASSEUR.

Certainement, certainement. J'ai toujours entendu dire que c'était à Friedland seul à commander ici.

LE SERGENT MAJOR.

Oui, ça est vrai. C'est là son droit et ses conditions. Il a pouvoir absolu, comme vous devez savoir, de conduire la guerre ou de conclure la paix. Il peut confisquer argent et domaines, pardonner ou faire exécuter; il nomme les officiers et les colonels, en un mot, il a tous les priviléges souverains : il les tient de la propre main de l'empereur.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Le duc est sûrement puissant et bien habile; mais, au bout du compte, il n'est, comme nous, qu'un sujet de l'empereur.

LE SERGENT MAJOR.

Comme nous tous? oh que non; vous n'y entendez rien : il est prince libre et immédiat de l'empire, tout comme le Bavarois. Est-ce que je n'ai pas vu moi-même, quand j'étais de garde à Brandeis, comment l'empereur lui permettait de se couvrir devant lui, comme prince?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Oui, à cause du pays de Meklembourg que l'empereur lui a donné en gage.

PREMIER CHASSEUR, au sergent major.

Comment! en présence de l'empereur? Voilà qui est particulier et surprenant.

LE SERGENT MAJOR, fouillant dans sa poche.

Si vous ne voulez pas m'en croire sur ma parole, je vais vous faire toucher la chose au doigt et à l'œil. (*Il montre une pièce de monnaie.*) Qu'est-ce que cette figure et cette inscription?

LA CANTINIÈRE.

Montrez. Hé oui! c'est un wallenstein.

LE SERGENT MAJOR.

Hé bien, cela étant, que vous faut-il de plus? N'est-il pas aussi bien prince que qui que ce soit? Ne bat-il pas monnaie comme Ferdinand? N'a-t-il pas des sujets et un état? Ne s'appelle-t-il pas altesse? Il peut donc bien avoir des soldats!

PREMIER ARQUEBUSIER.

Je ne vous dispute pas ça. Mais, enfin, nous sommes au service de l'empereur! Qui nous paie? C'est l'empereur.

LE TROMPETTE.

Ah ! pour ça, je vous le nie en face. Qui ne nous paie pas ? C'est l'empereur. Ne nous promet-on pas notre solde depuis dix-huit mois, et toujours inutilement ?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Allez, cet argent-là est en bonnes mains.

PREMIER CUIRASSIER.

Allons donc, la paix, camarades. Voulez-vous pas finir par vous battre ? Est-ce qu'il y a à se disputer pour savoir si l'empereur est notre maître ? C'est justement pour ça que nous voulons qu'on nous honore comme ses braves cavaliers, et qu'on ne nous traite pas comme un troupeau. Nous ne voulons pas nous laisser conduire et promener par une prêtraille de moine. Dites-le vous-mêmes : ça ne tourne-t-il pas au profit du maître, quand il a des soldats qui savent se tenir ? Qu'est-ce qui fait de lui un grand potentat ? c'est son armée. Pourquoi tient-il le haut bout dans la chrétienté ? à cause de ses soldats. Ceux qui reçoivent ses grâces, et qui dînent avec lui dans ses salons dorés, c'est-il ceux-là qui ont la charge ? A nous autres, sa gloire et son éclat ne nous valent que de la misère et des coups ; mais aussi nous sommes des gens qui tenons à l'honneur !

SECOND CHASSEUR.

Tous les grands tyrans et empereurs savaient bien ça, et l'ont sagement pratiqué ; ils auraient eu beau fouler aux pieds et écorcher le reste de la terre, leurs soldats les auraient portés aux nues.

PREMIER CUIRASSIER.

Un soldat doit savoir se sentir; et celui qui ne sait pas se conduire noblement et fièrement, aurait mieux fait de ne pas embrasser le métier. Si je risque légèrement ma vie, c'est qu'apparemment il y a quelque chose que j'aime mieux : ou bien donc, il faudrait se laisser égorger, comme un Croate; je me mépriserais.

SECOND CHASSEUR.

Oui, l'honneur va avant la vie.

PREMIER CUIRASSIER.

L'épée ne se manie pas comme la bêche ou la charrue ; il n'y a qu'un fou qui puisse en vouloir faire un instrument de labour. Aucun épi ne croît, aucune moisson ne mûrit pour nous. Le soldat ne doit point avoir de patrie; il doit errer à l'aventure sur la surface de la terre, et ne jamais se réchauffer à son propre foyer. Il faut qu'il ne voie que de loin, et sans s'arrêter, la pompe des villes, la joie des villages, les vertes prairies, la vendange et la moisson. Dites-moi, si le soldat ne s'honorait pas lui-même, que possèderait-il? que vaudrait-il ? Il faut bien qu'il tienne à quelque chose; sans quoi, il ne serait qu'un assassin, un brûleur de maisons.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Ah ! Dieu le sait, c'est une misérable vie.

PREMIER CUIRASSIER.

Je ne la changerais pour aucune autre, voyez-vous. J'ai bien couru le monde, j'ai essayé de tout. J'ai servi la monarchie espagnole, la république de

Venise et le roi de Naples ; mais la fortune ne m'y fut jamais favorable. J'ai vu le marchand et le noble, le manœuvre et le moine ; et parmi tous ces habits, il n'en est aucun qui m'ait plu autant que ma cuirasse de fer.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Ah! je n'en puis pas dire autant.

PREMIER CUIRASSIER.

Celui qui veut faire son chemin dans le monde, il faut qu'il se donne du mouvement et de la peine. S'il veut parvenir aux grands honneurs et aux dignités, il faut qu'il se soumette à porter un joug doré. S'il veut jouir de la bénédiction paternelle, et vivre au milieu de ses enfans et de ses neveux, alors qu'il exerce en paix un honnête métier. Moi, je n'ai aucun goût à cette vie-là. Je veux vivre et mourir indépendant; je ne veux ni hériter de personne, ni rien dérober à qui que ce soit, et du haut de mon cheval regarder en pitié toute cette race.

PREMIER CHASSEUR.

Bravo! voilà justement comme je suis.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Vraiment! Oui, c'est assez agréable de marcher, comme cela, sur le corps de tout le monde.

PREMIER CUIRASSIER.

Camarade, les temps sont durs, et ce n'est plus la balance de la justice qui règle l'épée. Personne ne peut me blâmer de m'être mis du parti de l'épée. Je veux bien faire la guerre avec humanité, mais je ne veux pas laisser prendre ma peau pour un tambour.

PREMIER ARQUEBUSIER.

A qui la faute, si nous autres soldats nous vexons et maltraitons le bourgeois. La cruelle guerre, la misère et tous les fléaux durent déjà depuis seize ans.

PREMIER CUIRASSIER.

Camarade, le bon Dieu qui est là haut ne favorise pas tout le monde à la fois. Les uns demandent du soleil, qui fait tort aux autres. Celui là veut de la sécheresse, celui-ci veut de la pluie; quand tu parles de misère et de fléaux, moi je trouve que ce sont les plus beaux jours de ma vie. Il en coûte au bourgeois et au paysan, et j'ai ma foi pitié d'eux, mais je ne puis rien changer à ça, voyez-vous. Tout ceci ressemble justement à une charge de cavalerie. Les chevaux sont lancés à bride abattue, tombe qui voudra au milieu de la course; fût-ce mon frère ou mon enfant chéri, quand ses cris me fendraient le cœur, il faut que je lui passe sur le corps; je ne peux pas descendre pour le porter doucement à côté.

PREMIER CHASSEUR.

Eh! certainement, est-ce qu'on se soucie de quelqu'un?

PREMIER CUIRASSIER.

Et! puisque les choses sont arrangées de façon que l'occasion rit maintenant aux soldats, saisissons-la à deux mains. On ne sera pas long-temps avant de vouloir nous l'enlever. La paix arrivera un beau matin et mettra fin à tout ceci. Ce sera au soldat à débrider, au paysan à atteler; et les choses reprendront leur vieux train, avant seulement qu'on ait eu le temps d'y penser. Nous sommes à présent rassem-

blés ici, et nous tenons encore le bon bout; ne nous laissons pas disperser, parce qu'alors on nous tiendrait la dragée haute.

PREMIER CHASSEUR.

Non, il faut que cela ne soit jamais; allons, tenons-nous fermes et unis.

SECOND CHASSEUR.

Oui, il nous faut prendre un parti; écoutez donc.

PREMIER ARQUEBUSIER, tirant une bourse de cuir, et parlant à la cantinière.

Ma commère, qu'est-ce que je dois?

LA CANTINIÈRE.

Ah! Ce n'est pas la peine d'en parler.

(Ils comptent.)

LE TROMPETTE.

Vous faites bien de vous en aller, car vous n'êtes pas faits pour notre société.

(Les arquebusiers s'en vont.)

PREMIER CUIRASSIER.

C'est ma foi dommage; car du reste ce sont de braves gens.

PREMIER CHASSEUR.

Ça a une façon de penser, comme un garçon boulanger.

SECOND CHASSEUR.

A présent que nous voilà entre nous, voyons comment nous empêcherons ce complot.

LE TROMPETTE.

Comment? Nous refuserons de marcher.

PREMIER CUIRASSIER.

Rien contre la discipline, camarades; que chacun

retourne à son corps, qu'il raconte ça à ses camarades, raisonnablement, de façon qu'ils comprennent et voient bien la chose. Il ne faut rien risquer de plus que ça. Moi je vous réponds des Wallons; tous pensent comme moi.

LE SERGENT MAJOR.

Les régimens de Tersky, à pied et à cheval, sont tous bien résolus.

SECOND CUIRASSIER, au premier.

Le Lombard ne se séparera pas du Wallon.

PREMIER CHASSEUR.

La liberté est l'élément d'un chasseur.

SECOND CHASSEUR.

Pour avoir la liberté, faut avoir la force. Je veux vivre et mourir pour Wallenstein.

PREMIER TYROLIEN.

Le Lorrain suivra le fil de l'eau, et se mettra du parti des bons enfans, et des braves camarades.

LE DRAGON.

L'Irlandais se règle sur l'étoile du bonheur.

SECOND TYROLIEN.

Le Tyrolien ne connaît que son général.

PREMIER CUIRASSIER.

Il faudra donc que chaque régiment fasse écrire un beau mémoire, et déclare qu'il ne veut pas être détaché des autres; qu'on ne pourra ni par force, ni par adresse nous séparer de Wallenstein, qui est le père du soldat. On présentera respectueusement ce mémoire à Piccolomini, au fils, s'entend; il

connaît bien toutes les affaires; il a du crédit auprès de Friedland, et il est aussi dans une bonne passe à la cour, chez l'empereur.

SECOND CHASSEUR.

Allons, c'est dit, tout est bien convenu; Piccolomini sera notre orateur.

LE TROMPETTE, LE DRAGON, LE PREMIER CHASSEUR, LE SECOND CUIRASSIER, LES TYROLIENS, ensemble.

Piccolomini sera notre orateur.

(Ils veulent s'en aller.)

LE SERGENT MAJOR.

Encore un verre, camarades (*il boit*), à la santé de Piccolomini.

LA CANTINIÈRE apporte une bouteille.

Nous ne mettrons pas ça sur la coche, je vous le donne de bon cœur; allons, bon succès, messieurs.

PREMIER CUIRASSIER.

Vive le militaire!

SECOND CHASSEUR.

Crèvent les bourgeois!

DRAGONS ET TYROLIENS.

Vive l'armée!

LE TROMPETTE ET LE SERGENT MAJOR.

Et que Wallenstein la commande toujours.

SECOND CUIRASSIER, chante.

Allons, camarades, à cheval! à cheval!
Courons aux champs, à la liberté;
En campagne l'homme vaut encore quelque chose:
Là il montre s'il a du cœur;

Là aucun ne peut se faire remplacer ;
Il faut soi-même y payer de sa personne.

(Les soldats qui étaient au fond du théâtre se sont approchés pendant le couplet, et répètent en chœur les derniers vers.)

LE DRAGON.

La liberté a disparu du monde ;
On ne voit plus que des maîtres et des esclaves :
La fausseté et la fourberie règnent
Parmi la lâche race humaine.
Celui qui sait regarder la mort en face,
Le soldat seul, est un homme libre.

PREMIER CHASSEUR.

Il a rejeté loin de lui les embarras de la vie ;
Il n'a plus de crainte ni de soucis à avoir :
Il galope hardiment à l'encontre de son destin.
S'il l'évite aujourd'hui, il l'atteindra demain ;
Et puisqu'il succombera demain, qu'aujourd'hui
Il boive jusqu'à la lie le précieux calice de la vie.

(On remplit de nouveau les verres, l'on trinque et l'on boit.)

LE SERGENT MAJOR.

C'est le ciel qui s'occupe à régler son sort joyeux ;
Il n'a besoin de se donner ni soin, ni peine.
Le manœuvre cherche dans le sein de la terre,
Et croit y trouver un trésor :
Il bêche, il pioche toute sa vie,
Il bêche jusqu'à ce qu'il ait creusé sa fosse.

PREMIER CHASSEUR.

Le cavalier et son cheval rapide
Sont des hôtes redoutés.
Les flambeaux de l'hymen illuminent le château ;
Il arrive sans être invité,
Il ne demande pas long-temps, il n'offre point d'argent,
Au milieu de la tempête, il ravit le prix de l'amour.

SECOND CUIRASSIER.

Pourquoi pleure la jeune fille? pourquoi sèche-t-elle de chagrin?
Laisse-le courir, laisse-le courir,
Il n'a aucun domicile sur la terre ;
Il ne peut conserver un amour fidèle.
Le destin rapide le pousse toujours,
Et ne lui laisse de repos en aucun lieu.

PREMIER CHASSEUR.

(Il prend ses deux voisins par la main ; les autres l'imitent. Tout ceux qui ont parlé forment un large demi-cercle.)

Allons, camarades, bridons les chevaux.
La poitrine respire à l'aise dans le combat :
La jeunesse fermente, la vie pétille ;
Allons, avant que l'esprit s'évapore ;
Et qui ne risque pas la vie,
Ne sait pas jouir de la vie.

(La toile tombe pendant que le cœur répète le refrain.)

FIN.

LES PICCOLOMINI,

EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

WALLENSTEIN, duc de Friedland, généralissime des armées de l'empereur dans la guerre de trente ans.
OCTAVIO PICCOLOMINI, lieutenant général.
MAX PICCOLOMINI, son fils, colonel d'un régiment de cuirassiers.
LE COMTE TEKZKY, beau-frère de Wallenstein, commandant de plusieurs régimens.
ILLO, feld-maréchal, confident de Wallenstein.
ISOLANI, général des Croates.
BUTTLER, chef d'un régiment de dragons.
TIEFENBACH, DON MARADAS, GÖTZ, COLALTO, } Généraux sous Wallenstein.
LE CAPITAINE NEUMANN, adjudant de Terzky.
LE CONSEILLER DE GUERRE QUESTENBERG, envoyé de l'empereur.
BAPTISTE SENI, astrologue.
LA DUCHESSE DE FRIEDLAND, femme de Wallenstein.
THECLA, princesse de Friedland, sa fille.
LA COMTESSE TERZKY, sœur de la duchesse.
UN CORNETTE.
LE SOMMELIER DU COMTE TERZKY.
PAGES ET SERVITEURS DE FRIEDLAND.
SERVITEURS ET MUSICIENS DE TERZKY.
PLUSIEURS GÉNÉRAUX ET COLONELS.

LES PICCOLOMINI.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique de l'hôtel de ville de Pilsen; elle est décorée par des drapeaux et des instrumens de guerre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILLO, BUTTLER et ISOLANI.

ILLO.

Vous arrivez tard; mais cependant vous arrivez, et la grande distance excuse votre retard, comte Isolani.

ISOLANI.

Oui, nous arrivons; mais non pas les mains vides. Nous avons appris à Donawerth qu'un transport suédois était en route, et portait des vivres dans six cents chariots a peu près. Mes Croates l'ont enlevé, et nous l'amenons.

ILLO.

Il vient fort à propos pour nourrir tout ce grand rassemblement.

BUTTLER.

Il y a beaucoup de mouvement ici, à ce que je vois?

ISOLANI.

Oui, oui; les églises mêmes sont remplies de soldats (*il regarde alentour.*) Je vois que vous vous êtes déjà fort bien établis dans l'hôtel de ville. Maintenant, que le soldat s'arrange et se place comme il pourra.

ILLO.

Les colonels de trente régimens se trouvent déjà rassemblés. Vous trouverez ici Terzki, Tiefenbach, Colalto, Götz, Maradas, Hinnersam, et puis Piccolomini le père et le fils; vous allez retrouver beaucoup d'anciens amis. Il ne nous manque plus que Gallas et Altringer.

BUTTLER.

N'attendez pas Gallas.

ILLO surpris.

Comment sauriez vous...

ISOLANI l'interrompt.

Max Piccolomini est ici? Ah! menez-moi vers lui, je le vois encore; il y a maintenant dix ans, nous combattions contre Manfeld, à Dessau: il lança son cheval par-dessus le pont pour aller secourir son père qui était en danger dans le courant rapide de l'Elbe. Un léger duvet couvrait à peine son menton. Aujourd'hui il doit être un guerrier achevé.

ILLO.

Vous le verrez aujourd'hui. Il ramène de Carinthie la duchesse et la princesse sa fille; ils arriveront au milieu de la journée.

BUTTLER.

Le prince fait venir aussi sa femme et sa fille. Il réunit beaucoup de monde ici.

ISOLANI.

Tant mieux. Je ne comptais entendre parler que de marches, de batailles et d'attaques, et voilà que le duc a soin de nous réjouir la vue par d'agréables objets.

ILLO, qui a paru pensif, à Buttler qu'il a tiré un peu à part.

Comment savez-vous que le comte Gallas ne viendra pas ?

BUTTLER d'un air significatif.

Parce qu'il a cherché à me retenir aussi.

ILLO, avec chaleur.

Et vous êtes resté ferme ? (*Il lui prend la main.*) Brave Buttler !

BUTTLER.

Après les dernières obligations que j'ai encore au prince !....

ILLO.

Ah ! oui, général major ! je vous félicite.

ISOLANI.

C'est le régiment que le prince lui a donné qu'il faut féliciter. C'est le même, m'a-t-on dit, où vous avez toujours servi, à commencer par être cavalier ; cela n'est-il pas vrai ? C'est un encouragement et un exemple donné à tout le corps, de montrer qu'une fois, un digne militaire a pu faire son chemin.

BUTTLER.

Je suis embarrassé de recevoir vos complimens. L'assentiment de l'empereur manque encore.

ISOLANI.

Allez, recevez-les; la main qui vous a porté là est bien assez forte pour vous y maintenir, en dépit de l'empereur et de ses ministres.

ILLO.

Si nous avions tous les mêmes scrupules! l'empereur ne nous accorde rien : tout ce que nous avons, tout ce que nous espérons, tout, nous vient du duc.

ISOLANI, à Illo.

Vous ai-je raconté, mon cher ami, que le prince se chargeait de satisfaire mes créanciers? Il veut à l'avenir être mon caissier, et faire de moi un homme rangé; et c'est pour la troisième fois, songez-y, qu'avec une générosité royale, il me sauve de ma ruine et fait honneur à mes affaires.

ILLO.

S'il pouvait seulement faire tout à son gré, il donnerait à ses soldats des domaines et des vassaux; mais à Vienne ils lui enchaînent sans cesse les mains, et lui rognent les ailes; et maintenant voyez toutes les nouvelles, toutes les belles prétentions qu'apporte ici ce Questenberg.

BUTTLER.

Je me suis laissé raconter ces prétentions de la cour; mais j'espère que le duc ne fléchira sur aucun point.

ILLO.

Sur les droits de sa place, assurément non; mais sa place?

BUTTLER étonné.

Savez-vous quelque chose? Vous m'effrayez.

ISOLANI, sur-le-champ.

Nous serions tous ruinés.

ILLO.

Brisons là-dessus. Je vois notre homme qui vient avec le lieutenant général Piccolomini.

BUTTLER, secouant la tête d'un air inquiet.

Je crains que nous ne partions d'ici comme nous en sommes venus.

SCÈNE II.

Les précédens, OCTAVIO, PICCOLOMINI, QUESTENBERG.

OCTAVIO, encore dans l'éloignement.

Eh quoi! encore de nouveaux arrivés! Avouez, ami, qu'il fallait cette déplorable guerre pour voir rassemblés à la fois autant de héros couronnés de gloire, qu'en renferme l'enceinte de ce camp.

QUESTENBERG.

Celui qui veut juger sévèrement la guerre, ne doit pas venir visiter le camp de Friedland. En voyant le génie de l'ordre sur lequel se fonde le pouvoir de ce dévastateur du monde; en voyant les grandes choses qui en résultent, j'ai presque oublié que la guerre était un fléau.

OCTAVIO.

Les deux braves que vous voyez ici complètent dignement cette assemblée de héros. C'est le comte

Isolani et le colonel Buttler. Maintenant tout l'appareil militaire a passé sous vos yeux. (*Il présente Isolani et Buttler.*) Voici la promptitude, ami; et voilà la fermeté.

QUESTENBERG, à Octavio.

Et entre elles la sagesse expérimentée.

OCTAVIO, montrant Questenberg à chacun des autres.

Nous honorons dans cet hôte illustre le chambellan et conseiller Questenberg, porteur des ordres de l'empereur, patron et protecteur des soldats.

(Tout le monde se tait.)

ILLO s'approche de Questenberg.

Ce n'est pas la première fois, seigneur ministre, que vous honorez le camp de votre visite.

QUESTENBERG.

Déjà une fois, je me suis trouvé devant ces drapeaux.

ILLO.

Et vous souvenez-vous en quel lieu? C'était à Znaïm en Moravie, où vous vîntes, envoyé par l'empereur, pour supplier le duc de reprendre le commandement.

QUESTENBERG.

Pour supplier, seigneur général? Ma mission ni mon zèle n'allèrent pas si loin, si je m'en souviens bien.

ILLO.

Et bien pour le forcer, si vous l'aimez mieux. Je m'en souviens fort bien. Le comte de Tilly venait d'être battu sur le Lech; la Bavière était ouverte aux ennemis; rien ne pouvait les empêcher de pénétrer jusqu'au cœur de l'Autriche; alors, Werdenberg et

vous vîntes trouver le général, l'assaillir de supplications, le menacer de la disgrâce de l'empereur s'il n'avait pas pitié du triste état des choses.

ISOLANI s'avançant.

Oui, oui, seigneur ministre, on conçoit comment dans votre mission d'aujourd'hui, vous pouvez oublier votre mission d'alors.

QUESTENBERG.

Et pourquoi l'oublier? elles ont entre elles plus d'un rapport. Alors il s'agissait d'arracher la Bohême des mains des ennemis; aujourd'hui il s'agit de l'affranchir de ses gardiens et de ses défenseurs.

ILLO.

Bel emploi! Après qu'au prix de notre sang nous avons chassé les Saxons de la Bohême, on veut, en reconnaissance, nous renvoyer du pays.

QUESTENBERG.

Cette malheureuse contrée aurait-elle seulement échangé un malheur pour un autre? Il faut qu'elle soit affranchie également et des fléaux qu'elle doit à ses amis, et de ceux qu'elle doit à ses ennemis.

ILLO.

Et quoi? L'année a été bonne. Le paysan peut bien contribuer un peu.

QUESTENBERG.

Oui, monsieur le maréchal, elle a été bonne pour le pacage des troupeaux sur les terres en friche.

ISOLANI.

La guerre sert à entretenir la guerre. Si l'empe-

reur perd des paysans, il y gagne d'autant plus de soldats.

QUESTENBERG.

Et le nombre de ses sujets diminue d'autant.

ISOLANI.

Et ne sommes-nous pas tous ses sujets?

QUESTENBERG.

Avec cette différence, monsieur le comte, que les uns par leur active industrie remplissent les coffres, et que les autres ne s'entendent qu'à les vider. L'épée a appauvri l'empereur, et c'est la charrue qui lui rend sa force et sa puissance.

BUTTLER.

L'empereur ne serait pas pauvre, si tant de sangsues ne suçaient pas la substance de ses provinces.

ISOLANI.

Les choses ne vont pas encore si mal. (*Il s'avance et montre l'habit de Questenberg.*) Je vois que tout l'or n'est pas encore monnoyé.

QUESTENBERG.

Grâce à Dieu, il en est encore quelque peu qui a échappé aux mains des Croates.

ILLO.

Eh bien! qu'un Slawata, un Martinitz, sur lesquels l'empereur, au grand déplaisir de toute la Bohême, accumule ses bienfaits; qui s'enrichissent de la dépouille des citoyens exilés; qui s'accroissent au milieu du désordre général; qui moissonnent seuls parmi les malheurs publics; qui, par un luxe royal, insultent à la misère des provinces; que ceux-

là et leurs pareils paient les frais de la guerre terrible, que seuls ils ont allumée.

BUTTLER.

Eux, et ces parasites qui se nourrissent complaisamment à la table de l'empereur; qui sont à l'affut de toutes les grâces, et qui veulent régler la dépense et retrancher sur le pain du soldat qui vit en face de l'ennemi.

ISOLANI.

Non, de ma vie je n'oublierai le voyage que je fis à Vienne il y a sept ans. J'y allais pour hâter la remonte de notre régiment. Comme il me promenèrent d'antichambre en antichambre, me laissant des heures entières au milieu de la valetaille, comme si j'étais venu pour mendier la charité. Enfin ils m'envoyèrent un capucin; je crus qu'il me venait parler de mes péchés; c'était l'homme avec lequel je devais traiter de mes chevaux. Je m'en allai donc sans avoir pu régler mon affaire, et ensuite le prince m'arrangea en trois jours ce qu'en trente, je n'avais pu terminer à Vienne.

QUESTENBERG.

Oui, oui, l'article s'est retrouvé dans les comptes, et nous avons encore à le solder; je m'en souviens.

ILLO.

La guerre est un métier de rudesse et de violence. On ne peut la conduire avec des moyens de douceur, et il est impossible de tout épargner. S'il fallait attendre, pour se décider, que l'on eût à Vienne, entre trente malheurs, choisi le moindre, on attendrait long-temps. Trancher les difficultés, voilà le

meilleur parti, et sauve qui peut. Les hommes en général s'entendent fort bien à rajuster et réparer toutes choses, et ils s'arrangent beaucoup mieux de supporter une dure nécessité, que d'avoir à faire un triste choix entre plusieurs maux.

QUESTENBERG.

Il est vrai que le prince nous épargne l'embarras du choix.

ILLO.

Le prince a un soin paternel des soldats, et nous voyons les sentimens de l'empereur pour eux.

QUESTENBERG.

L'empereur porte un amour égal à chaque condition, et ne pense pas immoler l'une à l'autre.

ISOLANI.

C'est pour cela qu'il veut nous renvoyer au désert avec les bêtes féroces, afin de mieux conserver ses chers troupeaux.

QUESTENBERG, avec raillerie.

Monsieur le comte, cette comparaison est de vous, non pas de moi.

ILLO.

Si cependant nous étions tels que la cour s'imagine, il serait dangereux de nous donner la liberté.

QUESTENBERG, avec gravité.

Cette liberté est usurpée et non pas donnée. Aussi ce qui est nécessaire, c'est de lui mettre un frein.

ILLO.

Le cheval est farouche, on doit le savoir.

QUESTENBERG.

Un meilleur cavalier saura le dompter.

ILLO.

Il ne porte que celui-là seul qui l'a apprivoisé.

QUESTENBERG.

Quand il est dompté, il obéirait à un enfant.

ILLO.

Pour l'enfant, je sais qu'on l'a déjà choisi.

QUESTENBERG.

Inquiétez-vous de votre devoir et non pas du nom de votre chef.

BUTTLER, qui jusqu'alors s'est tenu à l'écart avec Piccolomini, en prenant toutefois un intérêt visible à la conversation, s'approche.

Monsieur le président, l'empereur tient en Allemagne une armée considérable. Trente mille hommes sont cantonnés dans ce royaume; la Silésie en contient seize mille; dix régimens sont sur le Wéser, le Rhin et le Mein; en Souabe six mille hommes, en Bavière douze mille tiennent tête aux Suédois. Je ne compte pas les garnisons qui défendent les places fortes des frontières. Tout ce peuple de soldats obéit aux généraux de Friedland. Ces commandans sont tous nourris à la même école, ont sucé le même lait, sont animés d'un même cœur; ils vivent étrangers sur la surface du sol, ne connaissent d'autre foyer domestique, d'autre toit paternel que l'armée. Ce n'est pas l'amour de la patrie qui les excite, car plus de mille sont, comme moi, de naissance étrangère. Ce n'est pas non plus leur attachement pour l'empereur, car la moitié de nous est arrivée en désertant du ser-

vice étranger, et il leur est indifférent de combattre sous l'aigle impériale, sous les léopards ou les lis. Cependant un seul homme les tient tous dans sa main puissante, les gouverne par l'amour et par la crainte, et en forme un même peuple; et de même que l'étincelle de la foudre parcourt rapidement l'aiguille qui la conduit, de même et plus vite encore, le commandement du général gouverne depuis les avant-postes éloignés qui, dans les dunes, entendent mugir les flots de la Baltique, ou qui voient les fertiles vallées de l'Adige, jusqu'à la sentinelle dont la guérite est placée à la porte du palais de l'empereur.

QUESTENBERG.

Et quel est le sens abrégé de ce long discours?

BUTTLER.

Que le respect, l'amour, la confiance qui nous soumettent à Friedland, ne se transporteront pas au premier venu qu'il plaira à la cour de nous envoyer. Nous conservons encore un souvenir fidèle de la manière dont le commandement est venu aux mains de Friedland. L'empereur lui donna-t-il une armée toute formée? S'agissait-il seulement de choisir un général à des soldats déjà rassemblés? Non, il n'y avait aucune armée, il fallut d'abord que Friedland la créât; il ne la reçut point l'empereur, il la lui donna. Ce n'est pas de l'empereur que nous tenons Wallenstein pour général; non, non, ce n'est pas de lui : mais c'est Wallenstein qui a fait l'empereur notre souverain. C'est lui, lui seul qui nous retient sous ces drapeaux.

OCTAVIO s'avance entre eux.

Songez, monsieur le conseiller, que vous êtes au milieu d'un camp, parmi des guerriers. La liberté, l'audace, sont le caractère du soldat. Pourrait-il combattre avec témérité, s'il n'osait parler avec imprudence ? L'un excuse l'autre. (*Montrant Buttler.*) L'audace de ce digne officier se méprend aujourd'hui dans son objet, mais elle a sauvé à l'empereur sa capitale de Prague, au milieu d'une sédition terrible de la garnison, dans un moment où l'audace était le seul moyen de salut.

(On entend une musique guerrière dans l'éloignement.)

ILLO.

Ce sont elles, la garde les salue. — Ce signal nous apprend que la princesse est arrivée.

OCTAVIO, à Questenberg.

Mon fils est aussi de retour. C'est lui qui est allé les chercher en Carinthie pour les conduire ici.

ISOLANI, à Illo.

Allons-nous ensemble les saluer ?

ILLO.

Oui, sortons. Venez, colonel Buttler. (*A Octavio.*) Souvenez-vous que nous devons encore nous retrouver à midi chez le prince avec monsieur le conseiller.

SCÈNE III.

OCTAVIO et QUESTENBERG qui sont demeurés.

QUESTENBERG, avec étonnement.

Que m'a-t-il fallu entendre, général? Quelle audace effrénée! Que dois-je penser? si c'est là l'esprit général...

OCTAVIO.

Vous pouvez juger par-là des trois quarts de l'armée.

QUESTENBERG.

Malheur à nous! Où trouver une seconde armée pour contenir celle-ci? Je crains cet Illo; ses pensées sont plus mauvaises encore que ses paroles. Ce Buttler, aussi, ne peut cacher ses coupables opinions!

OCTAVIO.

Emportement, orgueil irrité, rien de plus! Je ne désespère pas encore de ce Buttler : je sais comment conjurer ce mauvais esprit.

QUESTENBERG plein d'inquiétude, et se promenant çà et là.

Non; cela est pire, bien pire, ami, que nous ne l'avions imaginé à Vienne. Nous avions tout vu avec des yeux de courtisans, qu'éblouit l'éclat du trône. Nous n'avions pas encore contemplé ce grand capitaine, ce puissant dominateur au milieu de son camp. Là tout se montre sous un autre jour; là il n'y a plus d'empereur. C'est votre prince qui est l'empereur. La promenade que je viens de faire à vos côtés à travers ce camp renverse toutes mes espérances.

OCTAVIO.

Vous voyez maintenant vous-même combien est périlleuse la commission dont vous me chargez au nom de la cour, combien le rôle que je joue ici est difficile. Le plus léger soupçon du général pourrait me coûter la liberté et la vie, et ne servirait qu'à précipiter l'exécution de ses desseins téméraires.

QUESTENBERG.

Ah! quelle fut notre imprudence, quand nous confiâmes l'épée à cet audacieux, et que nous remîmes un tel pouvoir en de telles mains. L'épreuve était trop forte pour ce cœur qui cachait de coupables pensées. Elle eût été dangereuse même pour l'homme le plus vertueux. Il refusera, vous dis-je, d'obéir aux ordres de l'empereur. Il le peut, et il le fera; son arrogance impunie manifestera notre impuissance.

OCTAVIO.

Et croyez-vous que sa femme, sa fille, soient arrivées sans motif ici, dans le camp, précisément lorsque la guerre va commencer? Il vient d'enlever de la puissance de l'empereur les derniers gages de sa fidélité; on voit par-là que nous touchons à l'explosion de la révolte.

QUESTENBERG.

Malheur à nous! Ah! quel orage menaçant nous environne de toutes parts! L'ennemi aux frontières, déjà maître du Danube, et faisant sans cesse de nouveaux progrès; dans les provinces le tocsin de la sédition, le paysan en armes, l'esprit de mécontentement dans toutes les classes, et l'armée dont

nous attendions notre secours, égarée, intraitable, rejetant toute discipline, rompant ses liens avec l'état, avec l'empereur, conduite de vertige en vertige, redoutable instrument qui obéit aveuglément au plus audacieux des hommes.

OCTAVIO.

Ami, il ne faut pas se décourager trop tôt : il y a toujours plus de témérité dans les discours que dans les actions. Tel qui, maintenant, dans son zèle aveugle, paraît déterminé à toutes les extrémités, quand il faudra en venir à une trahison déclarée, sentira tout à coup son cœur ébranlé; en outre, nous ne sommes pas complétement sans défenseurs. Le comte Altringer, vous le savez, et Gallas maintiennent encore dans le devoir leur petite armée, et chaque jour elle s'augmente. Wallenstein ne peut nous surprendre; vous n'ignorez pas que je l'ai entouré de mes espions. J'ai connaissance de ses moindres démarches, il me les découvre de sa propre bouche.

QUESTENBERG.

Il est inconcevable qu'il ne s'aperçoive point qu'un ennemi est à ses côtés.

OCTAVIO.

Ne pensez pas que, par un art mensonger, par une perfide complaisance, j'extorque sa faveur; ni que, par des discours hypocrites, je m'insinue dans sa confiance. La prudence et mes devoirs envers l'empire, envers l'empereur, me commandent de lui cacher le fond de mon cœur, mais jamais je n'ai employé de fausseté pour le tromper.

QUESTENBERG.

C'est une visible marque de la faveur du ciel.

OCTAVIO.

J'ignore ce qui peut l'attirer et l'attacher si puissamment à mon fils et à moi. Nous avons toujours été amis, frères d'armes; l'habitude des dangers courus en commun nous avaient unis dès long-temps. Cependant je pourrais dire le jour où tout à coup son cœur s'ouvrit à moi, où sa confiance commença à s'accroître : c'était le matin de la bataille de Lutzen. Ému par un triste rêve, j'allai le chercher, pour lui offrir un cheval pour le combat; je le trouvai endormi sous un arbre à l'écart, et loin de nos tentes. Je l'éveillai, et lui dis ce qui avait traversé ma pensée. Il me regarda long-temps avec surprise, puis il se précipita dans mes bras, et montra une émotion dont un service aussi léger n'était pas digne. De ce jour, sa confiance s'attacha de plus en plus à moi, à mesure que je lui retirais la mienne.

QUESTENBERG.

Ne mettrez-vous pas votre fils dans le secret?

OCTAVIO.

Non.

QUESTENBERG.

Quoi! vous ne lui apprendrez point en quelles mauvaises mains il a mis sa confiance.

OCTAVIO.

Je dois le laisser livré à la pureté de ses sentimens. La dissimulation est étrangère à son âme confiante. L'ignorance seule peut le maintenir dans cette

liberté d'esprit qui confirmera le duc dans sa sécurité.

QUESTENBERG, soucieux.

Mon digne ami, j'ai meilleure opinion du colonel Piccolomini. Cependant... voyez... songez-y.

OCTAVIO.

Oui, cela doit être pesé. Il vient ici. Silence.

SCÈNE IV.

MAX PICCOLOMINI, OCTAVIO PICCOLOMINI, QUESTENBERG.

MAX.

Ah ! il est ici. Je suis heureux de vous revoir, mon père. (*Il l'embrasse, puis se retourne, remarque Questenberg et se retire froidement.*) Vous êtes occupé à ce que je vois, je crains de vous troubler.

OCTAVIO.

Et quoi ! Max, approchez de notre hôte. Un ancien ami mérite vos égards. Rendez honneur à l'envoyé de l'empereur.

MAX, sèchement.

Monsieur de Questenberg, si quelque motif heureux vous amène au quartier général, soyez le bienvenu.

QUESTENBERG lui prend la main.

Ne retirez pas votre main, comte Piccolomini. Ce n'est pas les sentimens de moi seul que je veux exprimer, et ce ne sont point de vulgaires complimens que je veux vous faire. (*Il prend la main du père et*

du fils). Octavio.—Max Piccolomini, noms glorieux et d'heureux augure, jamais le destin de l'Autriche ne cessera d'être heureux tant que ces deux astres bienfaisans protégeront l'armée, et brilleront devant elle.

MAX.

Vous sortez de votre rôle, seigneur ministre; vous n'êtes pas venu ici pour distribuer des louanges, je le sais. Vous avez été envoyé pour blâmer, pour faire des reproches. Je ne veux avoir aucun privilége au-dessus des autres.

OCTAVIO, à Max.

Il vient de la cour où le duc ne jouit pas d'autant de faveur qu'ici.

MAX.

Et qu'a-t-on de nouveau à lui reprocher? Il règle à lui seul les choses que lui seul connaît. En cela il fait bien, et il faut que cela soit ainsi; il n'est pas fait pour se soumettre et obéir docilement à un autre : cela serait contre l'ordre de la nature et il ne le pourrait pas. Il a reçu du ciel une âme souveraine, et il occupe une place de souverain. C'est un bien pour nous qu'il en soit ainsi. Il est si peu d'hommes qui sachent seulement se gouverner, qui sachent user avec sagesse de leurs facultés; c'est un bonheur pour tous qu'il se rencontre un seul homme qui puisse être le centre, le point d'appui de plusieurs milliers d'hommes. Il est placé comme une colonne inébranlable à laquelle on s'attache avec joie et avec confiance : tel est Wallenstein. Un autre peut convenir mieux à la cour, mais pour le bien de l'armée, il faut que ce soit celui-là.

QUESTENBERG.

De l'armée! oui, sans doute.

MAX.

Quel plaisir de le voir répandre autour de lui le mouvement, la vigueur, la vie! près de lui chaque faculté se manifeste, chaque force se révèle; il fait paraître au jour la puissance intérieure de chacun, il sait encore l'agrandir. Il sait faire valoir à chacun tout ce qu'il peut valoir, en veillant seulement à ce que tous soient mis à leur vraie place. Il destine tout homme à la place qui lui convient.

QUESTENBERG.

Et qui lui refuse l'art de connaître les hommes et de les employer? Mais dans sa puissance, il a entièrement oublié qu'il n'est qu'un sujet, et il semblerait que son rang lui est donné par la nature.

MAX.

Cela n'est-il donc pas ainsi? La nature lui a donné sa force; et de plus, elle l'a rendu capable d'accomplir exactement sa destination, et de se placer au commandement puisqu'il sait commander.

QUESTENBERG.

Ainsi, tout ce qui nous reste de pouvoir, est dû à sa générosité!

MAX.

On doit accorder une confiance extraordinaire aux hommes extraordinaires; laissez-lui la carrière ouverte, lui-même en posera le terme.

QUESTENBERG.

L'expérience l'indique assez.

MAX.

Comment? vous vous effrayez de tout ce qui a de la profondeur, rien ne vous paraît bien que ce qui suit un cours vulgaire.

OCTAVIO, à Questenberg.

Ami, montrez-vous indulgent. — Vous ne deviez pas vous attendre à ce langage.

MAX.

Est-on dans la détresse, on appelle le génie à son secours, et dès qu'il se montre, on s'effraie de lui. On veut que ce qui est distingué, ce qui est sublime, se conforme aux règles ordinaires. Dans la guerre, les circonstances sont pressantes; il faut voir par ses propres yeux, agir de sa personne. Le général a besoin d'avoir le monde ouvert devant lui; on doit le laisser vivre à son gré dans sa haute sphère. Il consulte l'oracle vivant de son génie, et non point la science morte des livres, des vieilles ordonnances et des parchemins poudreux.

OCTAVIO.

Mon fils, permettez à nous autres vieillards de ne pas estimer si peu ces ordonnances sévères. Elles sont d'une importance inestimable; elles soumettent à leur joug la volonté désordonnée de l'homme. Rien n'est plus redoutable que l'arbitraire : l'ordre suit, il est vrai, une ligne tortueuse, mais il ne s'écarte point de la route. La foudre, le boulet dans leur redoutable cours, ne se détournent point, et par la voie la plus prompte et la plus droite, ils atteignent le but; pour le mettre en poudre, ils renversent tout sur leur passage. Mon fils, le chemin qui convient

à l'homme, le chemin qui le conduit au bonheur, suit le cours du fleuve et les libres détours de la vallée; il passe le long des prairies, des coteaux et des vignobles; il respecte les bornes des héritages; il conduit plus tard, mais plus sûrement au but.

QUESTENBERG.

O écoutez votre père, écoutez-le. Il est à la fois et un héros et un homme.

OCTAVIO.

Tu parles comme un enfant des camps, mon fils. Ta jeunesse a été formée au milieu d'une guerre de quinze années : jamais tu n'as vu la paix. La guerre n'est pas ce qu'il y a de plus noble au monde; elle n'est qu'un moyen pour arriver à un autre but. Les effets grands et rapides de la force, les étonnantes merveilles de l'occasion n'engendrent point le bonheur, et ne produisent rien qui soit durable, paisible et solide. Le soldat construit avec hâte et promptitude des villes formées d'une toile légère; le bruit et le mouvement y règnent, des marchés y sont ouverts, les routes et les fleuves y apportent des marchandises, le commerce s'y empresse; mais tout à coup on voit un matin disparaître les tentes, la horde pousse plus loin sa marche, et les champs demeurent dévastés et incultes comme un cimetière; les moissons gisent écrasées, et la récolte de l'année est perdue.

MAX.

Ah ! que l'empereur nous donne la paix, mon père, et je quitte avec joie le laurier sanglant pour la première fleur que nous apporte le printemps,

pour les parfums qu'exhale les premiers beaux jours de l'année.

OCTAVIO.

Que se passe-t-il en toi ? quelles impressions t'ont saisi tout à coup ?

MAX.

Je n'ai jamais vu la paix ? Si, mon père, j'ai joui de ce spectacle, et je viens de le contempler maintenant; ma route m'a conduit dans des contrées où la guerre n'a pas encore pénétré — O mon père, la vie a des charmes que nous n'avions jamais connus. Semblable à des pirates errans entassés et renfermés dans un étroit navire, vivant barbares sur les déserts de l'Océan, ne connaissant de la terre que le fond de quelques baies où ils ont pris terre pour se livrer au brigandage, nous ne voyons que les rives les plus arides de l'existence humaine. Les trésors que recèlent les tranquilles vallons nous sont cachés, et dans nos courses sauvages nous n'avions pu les entrevoir.

OCTAVIO, avec un œil d'observation.

Et le voyage t'a donné ce spectacle ?

MAX.

C'était le premier loisir de ma vie. Dites-moi quel sera le but et le prix du pénible labeur où se perd ma jeunesse, qui laisse mon cœur solitaire, qui éteint mon esprit privé de culture et d'ornement ? Le tumulte bruyant de ce camp, le hennissement des chevaux, le son de la trompette, le retour uniforme des heures du service, les exercices guerriers, les paroles de commandement, il n'y a rien là qui

puisse satisfaire un cœur avide de jouissance. L'âme n'est pour rien dans ces arides occupations. Ah ! il existe un autre bonheur, d'autres plaisirs.

OCTAVIO.

Combien tu as appris dans cette courte absence, mon fils !

MAX.

Ah ! quel beau jour, lorsque le soldat reviendra enfin à l'humanité, à la vie ! lorsque les étendards se déploieront pour guider une marche joyeuse, pour embellir le retour d'un cortége pacifique ! Tous les casques, toutes les armures, seront ornés de verdure, dernier larcin fait aux champs. Les portes des villes s'ouvriront d'elles-mêmes ; il ne sera plus besoin des efforts de l'artillerie pour les enfoncer ; l'enceinte des murailles sera couverte d'une foule d'habitans, et leurs cris de joie s'élèveront dans les airs. Les cloches de toutes les églises feront retentir leurs sons argentins, et annonceront que le jour du sang va finir. Une foule joyeuse se précipitera hors des villes et des villages, et leur amour empressé et tumultueux retardera la marche de l'armée. Le vieillard, heureux de survivre encore, prendra les mains de son fils qui revient : celui-ci, tel qu'un étranger, se retrouve sur son héritage abandonné depuis long-temps ; l'arbre qu'il pliait autrefois comme un arc flexible, le couvre aujourd'hui de ses vastes rameaux; la jeune fille qui vient à lui en rougissant, il l'avait laissée, en partant, sur le sein de sa nourrice. Heureux celui qui peut alors être reçu et pressé doucement dans de tendres bras qui s'ouvrent pour le recevoir !

QUESTENBERG ému.

Ah ! c'est de ce moment, hélas si éloigné, que j'aime à vous entendre parler, et non pas du temps présent, de ce que l'on voit aujourd'hui.

MAX, se retournant vers lui avec vivacité.

Et qui en est coupable, si ce n'est vous à Vienne? Je vous l'avouerai avec franchise, Questenberg, dès que je vous ai vu ici, je me suis senti oppressé de chagrin. C'est vous qui empêchez la paix; oui, vous. C'est le guerrier qui doit la conquérir. Vous rendez amère la vie du prince; vous semez tous ses pas d'obstacles; vous le calomniez. Pourquoi? parce que le bonheur de l'Europe le touche plus que la possession de deux ou trois arpens de terre que l'Autriche aura de plus ou de moins. Vous le traitez de rebelle; et Dieu sait si cela est vrai ! Vous lui reprochez d'épargner les Saxons; c'est qu'il tâche de rendre quelque confiance aux ennemis : c'est le seul moyen d'avoir la paix; car, si la guerre n'a point de relâche, comment pourra venir la paix ? Allez, allez, c'est parce que j'aime le bien, que je vous hais; et je proteste ici que je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour lui, pour ce Wallenstein, et avant que vous puissiez vous réjouir de sa chute.

(Il sort.)

SCÈNE V.

QUESTENBERG, OCTAVIO PICCOLOMINI.

QUESTENBERG.

Ah, malheur à nous ! En demeurerons-nous là ? (*Avec empressement et impatience.*) Ami, le laissons-nous sortir dans son erreur ? Ne le rappelons-nous pas sur-le-champ pour lui dessiller les yeux ?

OCTAVIO sortant d'une profonde rêverie.

Il a ouvert les miens ; et plus je regarde, plus je m'afflige.

QUESTENBERG.

Qu'est-ce donc, ami ?

OCTAVIO.

Maudit soit ce voyage !

QUESTENBERG.

Comment ? Qu'est-ce donc ?

OCTAVIO.

Venez, il faut que je suive ses pas, et que je voie de mes yeux.... Venez....

(Il veut l'emmener.)

QUESTENBERG.

Où ? Mais enfin....

OCTAVIO se hâtant.

Vers lui.

QUESTENBERG.

Vers....

OCTAVIO.

Vers le duc.... Allons.... je crains tout.... il est

pris dans les filets, et il revient autre qu'il n'était quand il est parti.

QUESTENBERG.

Éclaircissez-moi.

OCTAVIO.

Et ne devais-je pas le prévoir? ne devais-je pas empêcher ce voyage? pourquoi me taire avec lui? Vous avez raison, je devais l'avertir; maintenant il est trop tard.

QUESTENBERG.

Comment, trop tard? Expliquez-moi cette énigme, ami.

OCTAVIO, d'un ton plus assuré.

Allons chez le duc. Venez, voici l'heure qu'il a fixée pour son audience; venez. Maudit soit, trois fois maudit soit ce voyage!

(Il emmène Questenberg. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle chez le duc de Friedland.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Des domestiques placent des siéges et étendent des tapis de pied; puis vient Seni l'astrologue vêtu de noir comme un docteur italien; son costume a cependant quelque chose de bizarre. Il s'avance au milieu de la salle; il tient une baguette blanche à la main, et il la dirige vers le ciel.)

UN DOMESTIQUE, il tient une cassolette d'encens.

PRENEZ ceci! Allons, et finissons. La sentinelle vient de crier aux armes; ils vont bientôt paraître.

SECOND DOMESTIQUE.

Et pourquoi donc a-t-on quitté l'appartement rouge qui donne sur le balcon, qui est superbe?

PREMIER DOMESTIQUE.

Demandez cela au mathématicien; il dit que c'est un appartement malheureux.

SECOND DOMESTIQUE.

Quelle folie! c'est ce moquer du monde; une chambre est une chambre. Que signifie un endroit plutôt qu'un autre?

SENI, avec gravité.

Mon enfant, tout dans le monde signifie quelque

chose. Ce qu'il y a de plus important, de plus essentiel dans les choses terrestres, c'est le lieu et l'heure.

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Ne lui réplique pas, Nathanael. Notre maître lui-même se conforme à ce qu'il ordonne.

SENI compte les siéges.

Onze! mauvais nombre; mettez douze siéges. Le zodiaque a douze signes; et douze se compose de cinq et de sept, qui sont des nombres sacrés.

SECOND DOMESTIQUE.

Qu'avez-vous donc contre onze? apprenez-le moi.

SENI.

Onze, c'est le péché. Onze outre-passe les dix commandemens de Dieu.

SECOND DOMESTIQUE.

Bon; et pourquoi dites-vous que cinq est un nombre sacré?

SENI.

Cinq, c'est l'âme de l'homme. De même que l'homme est composé de bien et de mal, cinq est formé des deux premiers nombres pair et impair.

SECOND DOMESTIQUE.

Le fou!

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Laisse-le donc; pour moi je l'écoute volontiers, car bien des gens se fient à ses paroles.

SECOND DOMESTIQUE.

Sortons, ils viennent; sortons par la porte de côté.

(Ils s'en vont. Seni les suit lentement.)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, LA DUCHESSE.

WALLENSTEIN.

Eh bien, duchesse, vous avez traversé Vienne? Vous êtes-vous présentée à la reine de Hongrie?

LA DUCHESSE.

Et à l'impératrice aussi. Leurs majestés nous ont admises à l'honneur de leur baiser la main.

WALLENSTEIN.

Que dit-on de me voir appeler au camp, pendant l'hiver, ma femme et ma fille?

LA DUCHESSE.

D'après vos instructions, j'ai laissé entrevoir que vous alliez établir notre fille, et que vous souhaitiez faire connaître la fiancée à son futur époux avant l'ouverture de la campagne.

WALLENSTEIN.

Soupçonne-t-on l'époux que j'ai choisi?

LA DUCHESSE.

On souhaite beaucoup qu'elle ne tombe pas en partage à un étranger ou à un luthérien.

WALLENSTEIN.

Et vous, Élisabeth, que souhaitez-vous?

LA DUCHESSE.

Votre volonté, vous le savez, a toujours été la mienne.

WALLENSTEIN, après un moment de silence.

Bien. — Et comment vous a-t-on accueillie à la cour ? (*La duchesse baisse les yeux sans répondre.*) ne me cachez rien, qu'avez-vous vu là ?

LA DUCHESSE.

O mon cher époux, ce n'est plus comme de coutume : il est arrivé quelque changement.

WALLENSTEIN.

Quoi! ne témoigne-t-on plus l'ancienne considération ?

LA DUCHESSE.

Oui, la considération ; j'ai été reçue avec égards et cérémonie, mais au lieu de la bienveillance, de l'abandon, de la confiance, j'ai vu une politesse solennelle. Hélas ! et l'affection qu'on m'a témoignée ressemblait plus à de la pitié qu'à de la faveur. Non, la femme du duc Albert, la noble fille du comte Harrach, n'aurait pas dû être ainsi reçue.

WALLENSTEIN.

On s'est plaint sans doute de ma conduite actuelle.

LA DUCHESSE.

Plût à dieu qu'on l'eût fait ! je suis depuis longtemps accoutumée à vous justifier, à apaiser, à conjurer les esprits irrités. Non, personne ne vous a accusé ; on s'est renfermé dans un silence cérémonieux et oppressant. Hélas ! ce n'est plus comme de coutume un malentendu, une irritation exagérée; il s'est passé quelque chose de fatal, d'irréparable. — Autrefois la reine de Hongrie avait habitude de me nommer sa chère cousine, de m'embrasser en me quittant.

WALLENSTEIN.

Et maintenant ce n'est plus ainsi ?

LA DUCHESSE, après un instant de silence, essuyant ses larmes.

Quand j'ai pris congé d'elle, elle m'a embrassée une première fois; puis, comme j'allais vers la porte, elle a couru à moi, comme par réflexion, et elle m'a pressée sur son sein avec une émotion plus triste que tendre.

WALLENSTEIN lui prend la main.

Rassurez-vous. — Et comment ont été Eggenberg, Lichtenstein et nos autres amis ?

LA DUCHESSE, secouant la tête.

Je n'en ai vu aucun.

WALLENSTEIN.

Et Conde l'ambassadeur d'Espagne, qui avait coutume de parler pour moi avec tant de chaleur ?

LA DUCHESSE.

Il n'ouvre plus la bouche en votre faveur.

WALLENSTEIN.

Hé bien, puisque le soleil nous refuse sa lumière, il faut briller de notre propre éclat.

LA DUCHESSE.

Serait-il vrai, mon cher duc, que ce qui se répète sourdement à la cour, soit ici hautement prononcé. Quelques mots du Père Lamormain....

WALLENSTEIN, avec vivacité.

Lamormain ! que dit-il ?

LA DUCHESSE.

On vous reproche un abus audacieux du pouvoir

qui vous est confié, un mépris coupable des ordres souverains de l'empereur. Les Espagnols, l'orgueilleux duc de Bavière, éclatent en plaintes contre vous; une tempête se rassemble au-dessus de votre tête, plus terrible encore que celle qui éclata sur vous à Ratisbonne; on parle, dit-il.... hélas! je ne puis le répéter.

WALLENSTEIN, avec curiosité.

Hé bien?

LA DUCHESSE.

D'une seconde....?

(Elle s'arrête.)

WALLENSTEIN.

D'une seconde...?

LA DUCHESSE.

Et injurieuse disgrâce.

WALLENSTEIN.

Dit-on cela? (*Il se promène avec agitation dans la salle.*) Oh! ils veulent m'y forcer; ils m'y poussent de tout leur pouvoir contre mon gré.

LA DUCHESSE le suppliant humblement.

O mon cher époux, s'il en est temps encore, si vous pouviez, par votre soumission, par votre obéissance, détourner le coup! Montrez-vous docile, surmontez votre cœur orgueilleux : c'est à votre maître, à votre empereur que vous cédez; ne laissez pas plus longtemps l'odieuse perversité noircir vos nobles projets par des interprétations perfides et empoisonnées; opposez la force victorieuse de la vérité au mensonge et à la calomnie. Nous avons si peu de vrais amis; vous le savez. Notre rapide prospérité nous a mis en butte à la haine universelle. Que serait-ce, nous, si nous perdions la faveur de l'empereur!

SCÈNE III.

Les précédens, LA COMTESSE TERZKY conduisant par la main LA PRINCESSE THÉCLA.

LA COMTESSE.

Quoi, ma sœur, vous l'entretenez déjà d'affaires, de tristes affaires même, autant que je puis voir, avant de l'avoir réjoui par la vue de son enfant! Les premiers momens doivent être donnés au bonheur. Friedland, voici votre fille.

(Théela s'approche timidement et veut lui baiser la main. Il la reçoit dans ses bras, et demeure un moment à la contempler.)

WALLENSTEIN.

Oui, l'espérance renaît dans mon cœur; je la reçois comme un gage de mon bonheur.

LA DUCHESSE.

Elle était encore tendre enfant lorsque vous partîtes pour commander la grande armée de l'empereur. Depuis, quand vous revîntes de la campagne de Poméranie, elle était au couvent où elle est restée jusqu'à ce moment.

WALLENSTEIN.

Pendant qu'au sein de la guerre je travaillais à sa grandeur; pendant que je conquérais pour elle les honneurs de la terre, la bienfaisante nature, dans les tranquilles murs d'un cloître, prodiguait à mon aimable enfant ses divines et libres faveurs, l'ornait et l'embellissait pour le brillant avenir que lui destinent mes espérances.

LA DUCHESSE à la princesse.

As-tu bien reconnu ton père, mon enfant? A peine comptais-tu huit ans quand pour la dernière fois tu as joui de sa vue.

TH ÉCLA.

Cependant, ma mère, je l'ai reconnu au premier coup d'œil. Mon père n'a point vieilli; et l'image que mon cœur gardait de lui était en tout semblable à celle que m'offre sa noble présence.

WALLENSTEIN à la duchesse.

Aimable enfant, combien elle montre de grâce, de raison! Oui, je reprochais au destin de m'avoir refusé un fils qui eût été l'héritier de mon nom et de ma fortune, et qui eût transmis à une noble suite de princes mon existence bientôt terminée : j'étais injuste envers le sort; je veux placer sur la tête charmante de ma fille la couronne due à mes exploits guerriers, et je n'aurai aucun regret si je puis relever la beauté de son front par cet ornement royal.

(Il la tient dans ses bras; Piccolomini arrive.)

SCÈNE IV.

Les précédens, MAX PICCOLOMINI. Un instant après, LE COMTE TERZKY.

LA COMTESSE.

Voici le chevalier qui nous a protégées.

WALLENSTEIN.

Soit le bienvenu, Max. Toujours ta présence a été pour moi l'augure de quelque bonheur; et de

même que l'étoile favorable du matin, tu as annoncé l'éclat qui m'a environné.

MAX.

Mon général....

WALLENSTEIN.

Jusqu'ici c'est l'empereur qui par mes mains a récompensé tes services. Mais aujourd'hui, c'est comme père que je t'ai de douces obligations et Friedland doit acquitter sa propre dette.

MAX.

Mon prince! vous vous hâtez trop de vous acquitter Je viens avec honte et avec chagrin. Comment, je suis à peine arrivé ici, j'ai à peine remis entre vos bras votre fille et sa mère, que l'on tire de vos écuries un magnifique équipage de chasse, et qu'on le conduit chez moi pour me payer de ma peine. Oui, oui, pour me payer. Était-ce donc simplement une peine, une fatigue? N'était-ce pas plutôt une faveur acceptée avec empressement, et dont je venais vous remercier, le cœur plein de reconnaissance? Ne vouliez-vous donc pas que cette commission fût elle-même une récompense!

(Terzky entre, et remet une lettre au duc : il l'ouvre sur-le-champ.)

LA COMTESSE à Max.

Il ne veut pas payer votre peine; non, il veut vous témoigner quel plaisir il vous doit : vous auriez dû songer qu'il convient à mon frère de montrer toujours une royale magnificence.

THECLA.

Je devrais donc aussi douter de son amour, car ses

mains bienfaisantes m'ont parée, long-temps avant que son cœur m'ait parlé de sa tendresse.

MAX.

Oui, il faut toujours qu'il répande autour de lui et le bonheur et les largesses. (*Il prend la main de la duchesse avec une vivacité animée.*) Non, je ne puis lui dire toute ma reconnaissance; je ne puis lui exprimer tout ce que j'éprouve pour ce nom chéri de Friedland. Tant que durera ma vie je serai esclave de ce nom; toutes mes plus belles espérances, tout mon bonheur y est attaché; et mon sort, comme par une force magique, est renfermé dans ce nom.

LA COMTESSE remarque que le duc est devenu soucieux, et que cette lettre semble l'occuper.

Mon frère veut être seul, laissons-le.

WALLENSTEIN se retourne, se montre plus tranquille, et dit à la duchesse d'une voix assurée.

Je vous le répète, princesse, soyez la bienvenue dans notre camp; vous êtes ici chez vous. Toi, Max, continue encore aujourd'hui la charge que je t'ai confiée, pendant que je vais m'occuper des affaires du commandement.

(Max Piccolomini offre son bras à la duchesse. La comtesse emmène Thécla.)

TERZKY rappelant Max.

Ne tardez pas à vous rendre à l'assemblée.

SCÈNE V.

WALLENSTEIN, TERZKY.

WALLENSTEIN dans une rêverie profonde, et se parlant à lui-même.

Elle a bien tout observé; et cela s'accorde parfaitement avec ce que j'ai su d'ailleurs. Ils ont pris tout-à-fait leur parti à Vienne. On me donne déjà un successeur. Le roi de Hongrie, le jeune Ferdinand, fils de l'empereur, est maintenant celui dont ils attendent leur salut. C'est l'astre de ce jour. On se croit en mesure avec nous; et l'on hérite déjà de nous comme d'un mourant. Il n'y a pas encore de temps de perdu. (*Il détourne la vue, aperçoit Terzky, et lui remet une lettre.*) Le comte Altringer s'est fait excuser, et Galas aussi; cela ne me plaît point.

TERZKY.

Et si vous tardez plus long-temps, ils vous échapperont tous ainsi l'un après l'autre.

WALLENSTEIN.

Altringer tient les défilés du Tyrol. Il faut que je lui envoie quelqu'un pour qu'il ne laisse pas sortir les Espagnols du Milanais. Eh bien, Sésin, notre ancien négociateur s'est montré de nouveau! Que vient-il nous dire de la part du comte de Thourn?

TERZKY.

Le comte nous mande qu'il est allé trouver le chancelier de Suède à Halberstadt, où est maintenant le congrès. Le chancelier dit qu'il est las de

traiter avec vous, et qu'il ne veut plus à l'avenir entrer dans aucune négociation.

WALLENSTEIN.

Comment?

TERZKY.

Que l'on ne peut jamais compter sur vos paroles; que vous voulez duper les Suédois, et vous réunir aux Saxons, pour finir par les renvoyer avec un misérable subside.

WALLENSTEIN.

Eh bien! imagine-t-il donc que je lui donnerai comme proie quelque belle contrée d'Allemagne, et que nous renoncerons à régner sur notre sol, sur notre patrie? Non, il faut que les Suédois partent; qu'ils partent, nous ne voulons pas avoir de tels voisins.

TERZKY.

Et pourquoi lui refuser un chétif morceau de terre? Est-ce à nous qu'on le ravit? Et que vous importe, quand vous gagnez au jeu, quel est celui qui perd?

WALLENSTEIN.

Qu'ils partent! qu'ils partent! Vous ne me comprenez pas. Je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai morcelé l'Allemagne, que je l'ai livrée aux étrangers pour en dérober une portion. Je veux que l'empire honore en moi son sauveur; et c'est en montrant une âme royale, que je veux m'asseoir dignement parmi les princes de l'empire. Aucune puissance étrangère ne doit prendre racine dans la patrie : et moins que tout autre ces Goths faméliques qui regardent avec envie et rapacité les

bénédictions répandues sur notre terre allemande. Il faut qu'ils contribuent au succès de mes desseins, et que cependant ils n'en retirent aucun profit.

TERZKY.

Mais vos négociations avec les Saxons sont-elles plus sincères ? Vos détours lassent leur patience. Qu'est-ce que tous ces déguisemens ? Parlez, vous jetez vos amis dans le doute et dans le trouble. Oxenstiern, Arnheim, tous ne savent que penser de vos retardemens; et enfin je passe pour un imposteur, je réponds de tout : je n'ai pas un écrit de vous.

WALLENSTEIN.

Vous savez que je ne donne jamais un écrit de moi.

TERZKY.

Et par où peut-on reconnaître votre sincérité, si les actions ne suivent pas les paroles ? dites-le vous-même. Depuis que vous traitez avec les ennemis, tout ne s'est-il pas passé comme si vous n'aviez pas un autre but que de les jouer ?

WALLENSTEIN, après un moment de silence, et le regardant fixement.

Et d'où savez-vous que mon but n'est pas de les jouer, de vous jouer tous ? Me connaissez-vous donc si bien ? Je ne vous ai pas, que je sache, ouvert le fond de mon âme. L'empereur, il est vrai, a des torts envers moi : si je le voulais, je pourrais lui faire beaucoup de mal; je me réjouis de connaître que j'en ai le pouvoir : si je voudrai en user, c'est ce dont je ne vous crois pas plus instruit qu'un autre.

TERZKY.

Ainsi vous vous êtes toujours joué de nous ?

SCÈNE VI.

Les précédens, ILLO.

WALLENSTEIN.

Hé bien, où en est-on là-bas? sont-ils prêts?

ILLO.

Vous les trouverez dans la disposition que vous souhaitez. Ils savent ce qu'exige l'empereur, ils en sont furieux.

WALLENSTEIN.

Comment s'est expliqué Isolani?

ILLO.

Depuis que vous avez de nouveau réparé ses finances, il est à vous de corps et d'âme.

WALLENSTEIN.

Quel parti prend Colalto? Vous êtes-vous assuré de Deodati et de Tiefenbach?

ILLO.

Ce que fera Piccolomini, ils le feront aussi.

WALLENSTEIN.

Ainsi vous croyez que je puis compter sur eux?

ILLO.

Si vous êtes assuré des Piccolomini.

WALLENSTEIN.

Comme de moi-même. Ils ne se sépareront jamais de moi.

TERZKY.

Cependant je voudrais que vous n'eussiez pas trop confiance pour ce renard d'Octavio.

WALLENSTEIN.

Apprends à mieux juger des hommes ; seize fois le père a marché au combat à mes côtés. En outre j'ai tiré son horoscope ; nous sommes nés sous le même astre, en un mot. (*Mystérieusement.*) Cela n'a nul besoin d'éclaircissement, et si vous pouviez m'assurer des autres aussi-bien que de lui....

ILLO.

Ils n'ont tous qu'une voix : vous ne devez pas abandonner le commandement ; ils veulent vous envoyer une députation, à ce que j'ai su.

WALLENSTEIN.

Si je m'engageais envers eux, il faudrait aussi qu'ils s'engageassent envers moi.

ILLO.

Sans doute.

WALLENSTEIN.

Qu'ils me promissent, par serment écrit, de se consacrer à mon service sans réserve.

ILLO.

Pourquoi non ?

TERZKY.

Sans réserve ? Ils excepteraient toujours leurs devoirs envers l'Autriche, envers l'empereur.

WALLENSTEIN secouant la tête.

Sans réserve, il me faut cette condition, aucune exception.

ILLO.

Il me vient une idée. Comte Terzky, ne nous donnez-vous pas un repas ce soir?

TERZKY,

Oui, et tous les généraux sont invités.

ILLO, à Wallenstein.

Dites, voulez-vous me donner plein pouvoir? je vous donne ma parole de général que la chose sera comme vous la souhaitez.

WALLENSTEIN.

Apportez-moi cet engagement signé : de quelle manière vous l'obtiendrez, c'est votre affaire.

ILLO.

Et si, de façon ou d'autre, je vous donne la preuve que tous les généraux ici rassemblés vous sont aveuglément livrés, alors agirez-vous enfin sérieusement, et tenterez-vous la fortune avec audace?

WALLENSTEIN.

Apportez-moi cet engagement.

ILLO,

Pensez à ce que vous faites. Si vous ne voulez pas voir la puissance échapper pour toujours de vos mains, alors il ne faut pas satisfaire aux volontés de l'empereur, il ne faut pas laisser affaiblir l'armée, il ne faut pas que les régimens aillent se joindre aux Espagnols. Si vous ne voulez pas rompre formellement avec la cour, alors il vous devient impossible de mépriser les commandemens et les ordres de l'empereur; vous ne pouvez plus chercher des

subterfuges et temporiser. Choisissez, ou d'agir avec résolution et de prévenir les desseins de la cour, ou bien d'attendre, en différant encore, qu'on en vienne aux dernières extrémités.

WALLENSTEIN.

Il ne convient pas d'attendre qu'on en soit venu aux dernières extrémités.

ILLO.

Ah ! saisissez l'instant favorable avant qu'il s'échappe. Il se présente rarement dans la vie des momens décisifs et importans. Lorsqu'il est temps de prendre une résolution, on voit toutes les circonstances se réunir et se presser vers le succès; et puis les occasions et les ressorts qui font mouvoir la fortune, après s'être rassemblés, en un seul point de la vie, pour faire naître un germe difficile à saisir, se dispersent et se dissipent un à un. Voyez combien la position où vous êtes maintenant est décisive, combien tout votre sort en dépend : les principaux, les meilleurs généraux de l'armée, sont rassemblés autour de vous leur royal chef, et ils n'attendent que votre signal. Ah ! ne les laissez pas repartir l'un après l'autre ; vous ne pourriez pas, dans tout le cours de la guerre, les rassembler ainsi une seconde fois. La marée est haute, et pousse le navire au rivage. L'audace de chacun devient plus grande quand il se trouve parmi la foule. Maintenant ils sont tous à toi, maintenant encore ; bientôt la guerre les séparera, les dispersera çà et là. Les intérêts particuliers, les soins vulgaires font évanouir l'intérêt général : tel qui aujourd'hui se laisse entraîner sans

réflexion par le torrent, revenu de son ivresse lorsqu'il sera seul, ne sentira que sa faiblesse, et promptement reviendra dans la vieille et facile route du vulgaire devoir, pour y trouver sûreté et sauvegarde.

WALLENSTEIN.

Le temps n'est pas encore venu.

TERZKY.

Vous le dites toujours ainsi. Mais, quand sera-t-il venu, le temps?

WALLENSTEIN.

Quand je le dirai.

ILLO.

Ah! vous attendez que les astres du ciel vous favorisent! et cependant la terre vous échappe. Croyez-moi, l'étoile qui gouverne votre sort est en vous-même. Confiez-vous à vous-même; votre propre résolution, c'est là votre planète. La seule influence funeste, la seule qui vous menace, c'est l'hésitation.

WALLENSTEIN.

Vous parlez suivant vos idées. Combien de fois cependant ne me suis-je point expliqué à vous! A l'heure de votre naissance, Jupiter, le dieu de la clarté, était à son déclin, et il ne vous est pas donné de pénétrer dans les choses mystérieuses. Vous ne pouvez atteindre au delà du sol terrestre. Vos regards aveugles ne connaissent qu'une lumière terne, pâle et souterraine. Vous ne pouvez distinguer que ce qui est terrestre et vulgaire, et votre prudence se borne à lier entre eux les rapports qui se touchent de près. Aussi, dans cette sphère d'idées, j'ai

confiance en vous ; je vous crois : mais les choses dont le sens est mystérieux, qui s'ourdissent et se forment dans les profondeurs de la nature ; mais cette échelle symbolique qui s'élève par mille degrés de ce monde de poussière jusqu'aux étoiles, et que les puissances célestes montent et descendent sans cesse ; mais ces cercles qui enferment d'autres cercles toujours de plus en plus rapprochés du soleil leur centre, on ne les aperçoit qu'avec des yeux dessillés : il faut être né sous une influence lumineuse ; il faut être l'enfant de Jupiter resplendissant. (*Pendant ce discours il se promène dans la salle, s'arrêtant et marchant alternativement.*) Le front des étoiles servirait-il à marquer uniquement la nuit et le jour, le printemps et l'été, à indiquer au laboureur le temps de la semence ou de la moisson ? Les aventures des hommes ont aussi une semence fatale, répandue sur le champ obscur de l'avenir, confiée avec espérance aux puissances du destin. Il est donc nécessaire de découvrir le temps où il faut semer ; il faut donc lire dans les astres l'heure favorable, interroger et examiner les demeures célestes, pour savoir si l'ennemi des heureux succès ne se cache point dans quelque obscure retraite pour exercer sa nuisible influence. Ainsi, laissez-moi du temps. Cependant, faites votre devoir. Je ne puis vous dire maintenant ce que je ferai. Mais je ne céderai point, non je ne céderai point ; ils ne me dépouilleront pas : réglez-vous là-dessus.

UN DOMESTIQUE entre.

Messieurs les généraux.

WALLENSTEIN.

Qu'ils entrent.

TERZKY.

Voulez-vous que tous les chefs soient admis?

WALLENSTEIN.

Il n'est pas nécessaire. Les deux Piccolomini, Maradas, Buttler, Forgatsch, Deodat, Caraffa et Isolani, peuvent entrer.

(Terzky sort avec le domestique.)

WALLENSTEIN à Illo.

Avez-vous veillé sur Questenberg? N'a-t-il entretenu personne en particulier?

ILLO.

J'y ai veillé avec soin. Il n'a vu d'autre personne qu'Octavio.

SCÈNE VII.

Les précédens, QUESTENBERG, les deux PICCOLOMINI, BUTTLER, ISOLANI, MARADAS et trois autres généraux entrent. Sur un signe du général, Questenberg se place immédiatement auprès de lui, et les autres se placent après, suivant leur rang. Il se fait un moment de silence.

WALLENSTEIN.

Je connais déjà l'objet de votre mission, Questenberg. J'y ai mûrement réfléchi; ma résolution est prise; rien ne peut plus la changer. Cependant il convient que les généraux entendent de votre propre bouche la volonté de l'empereur. Vous plaît-il

d'expliquer devant ces nobles capitaines ce dont vous avez été chargé?

QUESTENBERG,

Je suis prêt. Cependant je vous prie de songer que je vais parler au nom du pouvoir et de la dignité de l'empereur, et que ce n'est point ma propre pensée que j'ai l'audace de vous exposer.

WALLENSTEIN.

Épargnez les préambules.

QUESTENBERG.

Lorsque sa majesté l'Empereur donna à ses braves armées un chef couronné de gloire, expérimenté dans la guerre, le duc de Friedland, ce fut dans l'heureux espoir de voir bientôt la fortune de la guerre changer et devenir plus favorable. Le premier, le plus cher de ses vœux, était aussi que la Bohême fût délivrée des Saxons et défendue des incursions victorieuses des Suédois. Et en effet, cette contrée commença à respirer, lorsque le duc de Friedland eut forcé toutes les armées ennemies, répandues en torrent sur toute l'Allemagne, de se réunir; lorsqu'il eut contraint à se rendre au même lieu et le Rheingrave, et Bernard, et Bannier, et Oxenstiern, et ce roi même jusqu'alors invaincu. Il les obligea de venir tous ici devant Nuremberg terminer la querelle par un sanglant combat.

WALLENSTEIN.

Au fait, je vous prie.

QUESTENBERG.

Un nouvel esprit annonça bientôt que l'armée

avait un nouveau chef. Ce ne fut plus une rage aveugle combattant une rage plus aveugle encore. On vit alors, dans des batailles régulières et bien ordonnées, la fermeté résister à l'audace, et une sagesse habile lasser la témérité. En vain essayait-on de l'entraîner à combattre; il se fortifiait de plus en plus dans son camp, et il semblait qu'il voulût pour toujours y établir sa demeure. Le roi, désespéré, veut enfin conduire une attaque vive et sanglante. Ses soldats, que la faim et la contagion dépeuplaient chaque jour, remplissent tout son camp de funérailles. Jusqu'alors irrésistible dans ses attaques, il veut s'ouvrir de vive force un chemin à travers ces retranchemens, du haut desquels mille bronzes lancent la mort. C'est là que l'on voit une ardeur et une résistance telles que jamais on n'avait pu les observer. Enfin le roi ramène son armée taillée en pièces; et ce terrible sacrifice de ses soldats ne lui a pas fait gagner un pied de terrain.

WALLENSTEIN.

Épargnez-vous le soin de nous rapporter, en style de gazette, ce que nous avons vu de nos yeux dans toute son horreur.

QUESTENBERG.

Mon devoir et ma mission seraient de blâmer; mon cœur se laisse entraîner à l'admiration. Le roi de Suède laisse sa gloire devant le camp de Nuremberg. Peu après il laissa la vie aux plaines de Lutzen. Qui ne fut pas surpris alors de voir le duc de Friedland, après cette grande journée, se répandre dans la Bohême, disparaître des champs de

bataille, pendant que Weimar, jeune héros, parcourt sans obstacle la Franconie, s'ouvre un chemin jusqu'au Danube, se montre tout à coup devant Ratisbonne, et jette dans l'effroi tous les fidèles catholiques? Le Bavarois, notre royal allié, demande à grands cris un prompt secours dans sa détresse. L'empereur envoie successivement six messagers au duc de Friedland; il l'invite, il le supplie, quand il pourrait lui commander en maître. Vainement. Le duc, en ce moment, ne veut écouter que sa vieille haine, que son ressentiment; il sacrifie le bien public au plaisir de se venger d'un ancien ennemi, et Ratisbonne succombe.

WALLENSTEIN.

De quel moment veut-on parler, Max? je n'en ai plus aucun souvenir.

MAX.

Il parle du temps où nous étions en Silésie.

WALLENSTEIN.

Ah! oui, oui. Et qu'y allions-nous faire alors?

MAX.

Nous allions en chasser les Suédois et les Saxons.

WALLENSTEIN.

Bien. A ce récit je ne reconnaissais plus aucun des événemens de la guerre. (*A Questenberg.*) Continuez maintenant.

QUESTENBERG.

On pouvait peut-être regagner sur l'Oder ce qu'on venait de perdre honteusement sur le Danube; et chacun espérait que des prodiges allaient arriver

sur ce nouveau théâtre de la guerre, où Friedland en personne, où le rival de Gustave se trouvait en face d'un Thourn et d'un Arnheim. En effet, ils ont été en présence, et se sont approchés, mais comme amis; ils se sont rendus mutuellement les devoirs de l'hospitalité. Toute l'Allemagne gémissait sous le poids de la guerre; mais la paix régnait dans le camp de Friedland.

WALLENSTEIN.

Un jeune capitaine livre sans but plus d'un combat sanglant, et recherche la victoire avec empressement. L'avantage d'un général dont la renommée est faite, c'est qu'il n'est jamais obligé de combattre inutilement pour témoigner au monde qu'il connaît l'art de vaincre. Que m'eût servi d'exercer l'ascendant de mon sort sur un Arnheim? Ma modération ne pouvait-elle pas être bien utile à l'empire? N'eût-il pas été bien plus heureux que je parvinsse à dissoudre l'alliance funeste des Saxons et des Suédois?

QUESTENBERG.

Cependant l'on n'y parvint pas; et ainsi recommença de nouveau cette sanglante guerre. Le prince signala enfin ici son antique gloire. Une armée suédoise se vit contrainte de poser les armes sans pouvoir combattre aux champs de Steinau. Puis la justice céleste livra aux mains de la vengeance l'ancien et premier auteur de cette guerre, celui qui en avait allumé les funestes brandons, Mathias de Thourn : mais il tomba dans des mains bien généreuses; au lieu d'être puni il fut récompensé; et le

prince renvoya le mortel ennemi de son empereur, après l'avoir comblé de ses dons.

WALLENSTEIN souriant.

Je sais, je sais qu'à Vienne on avait déjà loué des balcons et des fenêtres pour le voir passer dans la fatale charrette. Je pourrais perdre honteusement une bataille; mais les gens de Vienne ne me pardonnent pas de leur avoir avoir ravi ce spectacle.

QUESTENBERG.

La Silésie était délivrée, et tout appelait le duc dans la Bavière cruellement désolée. Il s'établit dans la marche; il traverse la Bohême sans se hâter, par la route la plus longue. Tout à coup il revient, prend ses quartiers d'hiver, et avec l'armée de l'empereur opprime les états de l'empereur.

WALLENSTEIN.

L'armée était dans la misère. Elle endurait tous les besoins, toutes les privations. L'hiver arriva. Que croit donc sa majesté de ses troupes? Ne sommes-nous pas des hommes? Sommes-nous donc insensibles au froid, à la pluie, à toutes les souffrances? Misérable sort du soldat! partout où il se présente on fuit devant lui; dès qu'il se retire on le maudit: on ne lui donne rien; il faut qu'il se procure tout par la force, et, contraint de dépouiller autrui, il est aux yeux de tous un objet d'exécration. Ici sont tous mes généraux. Caraffa, comte Deodat, Buttler, dites-lui depuis combien de temps la solde n'a pas été payée.

BUTTLER.

Elle est due depuis une année.

WALLENSTEIN.

Il faut pourtant que le soldat reçoive sa solde, ou il ne faut plus lui donner ce nom.

QUESTENBERG.

Lorsque le prince de Friedland se fit écouter il y a huit ou neuf ans, il tenait un tout autre langage.

WALLENSTEIN.

Oui, c'est ma faute, je le sais bien; j'ai gâté l'empereur. Il y a neuf ans, lors de la guerre de Danemark, je lui procurai une armée de quarante ou cinquante mille hommes, sans qu'il lui en coûtat un denier de ses coffres. Je déchaînai la furie de la guerre sur les cercles de Saxe; je portai la terreur de son nom jusque sur les rochers des Belts. Quel heureux temps alors! Dans tous les états de l'empereur, aucun nom n'était honoré à l'égal du mien: Albert de Wallenstein était le plus bel ornement de la couronne. Mais quand vint la diète des princes à Ratisbonne, tout cela se dissipa. Là on vit avec toute évidence de quoi j'avais ménagé les trésors: quelle fut ma récompense pour avoir en fidèle serviteur attiré sur moi la haine des peuples, pour avoir fait supporter aux princes les frais d'une guerre qui l'avait lui seul aggrandi? Eh bien, je fus sacrifié à leurs plaintes, je fus disgracié.

QUESTENBERG.

Votre excellence, sait combien dans cette malheureuse diète l'empereur eut peu de liberté!

WALLENSTEIN.

Mort et damnation, j'avais, moi, de quoi lui pro-

curer de la liberté. Non, seigneur, depuis que mon malheur est venu d'avoir servi le trône aux dépens de l'empire, j'ai appris à avoir une autre opinion sur les intérets de l'empire. Ce bâton de commandement, je le tiens, il est vrai, de l'empereur; mais j'en use en général de l'empire, pour l'avantage commun, pour le salut de tous, et non plus pour l'agrandissement d'un seul. Au fait, cependant, que demande-t-on de moi?

QUESTENBERG.

Sa majesté veut d'abord que l'armée quitte sans délai la Bohême?

WALLENSTEIN.

Dans cette saison? Et où veut-on que nous tournions nos pas?

QUESTENBERG.

Au lieu où est l'ennemi. Car sa majesté veut que Ratisbonne soit purgée d'ennemis avant les fêtes de Pâques, que le prêche luthérien ne s'entende plus sous les voûtes des églises, que les abominations de l'hérésie ne souillent plus la pureté des solennités saintes.

WALLENSTEIN.

Dites, généraux, cela est-il possible?

ILLO.

Cela est impraticable.

BUTTLER.

Cela est impossible.

QUESTENBERG.

L'empereur a déjà envoyé au colonel Suys l'ordre de se diriger en Bavière.

WALLENSTEIN.

Qu'a fait Suys ?

QUESTENBERG.

Ce qu'il devait faire ; il y a marché.

WALLENSTEIN.

Il y a marché ! et moi, son chef, je lui avais donné l'ordre exprès de ne pas quitter son poste. N'est-il pas sous mon commandement ? Est-ce là l'obéissance qui m'est due, et sans laquelle il ne faut plus songer à faire la guerre ? Généraux, soyez ses juges ; que mérite l'officier qui a violé ses ordres et son serment ?

ILLO.

La mort.

WALLENSTEIN voyant les autres garder le silence et réfléchir, élève la voix.

Comte Piccolomini, que mérite-t-il ?

MAX, après un long silence.

D'après la lettre de la loi, la mort.

ISOLANI.

La mort.

BUTTLER.

La mort, suivant les règles militaires.

(Questenberg se lève, Wallenstein aussi, puis tous les autres.)

WALLENSTEIN.

C'est la loi qui le condamne, et non pas moi ; et si je lui fais grâce, c'est à cause de ma déférence et de mes devoirs envers l'empereur.

QUESTENBERG.

Puisqu'il en va ainsi, je n'ai plus rien à dire en ce lieu.

WALLENSTEIN.

Je n'ai accepté ce commandement que sous conditions, et la première fut qu'aucun homme, l'empereur lui-même, ne pourrait à mon préjudice donner un ordre dans l'armée; quand je réponds des suites sur mon honneur et sur ma tête, je dois au moins être le maître ici. Et pourquoi ce Gustave était-il invincible? Pourquoi triomphait-il toujours sur la terre? C'est qu'il était roi de son armée; et un roi, qui sait l'être d'effet comme de nom, n'a jamais pu être vaincu que par un général qui l'est de même. Mais retournons au fait; nous avons à en entendre encore plus.

QUESTENBERG.

Le cardinal infant doit quitter Milan au printemps, et conduire dans les Pays-Bas une armée espagnole en traversant l'Allemagne. Pour assurer encore mieux sa route, l'empereur veut que huit régimens de cavalerie se détachent de l'armée pour l'accompagner.

WALLENSTEIN.

Je conçois, je conçois. Huit régimens. Bien, bien inventé, père Lamormain. Si ce projet ne cachait pas une infernale ruse, on serait tenté de le trouver bien inepte. Huit mille chevaux? Oui, oui; cela est juste, je vous vois venir.

QUESTENBERG.

Il n'y a pas là de mystère à démêler; la prudence, le conseil, la nécessité l'exige.

WALLENSTEIN.

Eh quoi, monsieur l'ambassadeur, ne dois-je pas

bien remarquer que l'on est las de voir la puissance et le glaive entre mes mains; que l'on saisit avidement ce prétexte; que l'on se sert du nom espagnol pour affaiblir mon armée, pour amener dans l'empire une nouvelle force qui ne me soit pas soumise? Je vous semble encore trop puissant pour me mettre tout à coup de côté; mes conditions portent que toutes les armées impériales seront sous mes ordres dans toute l'étendue du territoire allemand; mais il n'y est point question des troupes espagnoles ni de l'infant qui traversent l'empire comme étrangers. C'est ainsi qu'on ruine en silence l'engagement pris avec moi, pour m'affaiblir d'abord, puis me rendre inutile, jusqu'au moment où l'on pourra agir plus librement avec moi. Où tendent ces voies détournées, seigneur ministre? Parlez franchement. L'engagement que l'empereur a pris avec moi lui pèse. Il souhaiterait que je me retirasse. Je veux lui faire ce plaisir; j'en avais pris la résolution, seigneur, même avant que vous fussiez venu. (*Il s'élève parmi les généraux un mouvement qui va toujours croissant.*) J'en suis fâché pour mes capitaines; car je ne vois pas comment ils obtiendront l'argent qu'ils ont avancé, et les récompenses qu'ils ont si bien méritées. Un nouveau régime amène des hommes nouveaux, et met bien vite en oubli les anciens services : beaucoup d'étrangers viendront dans l'armée. J'avais coutume de ne chercher dans les hommes que la bravoure et l'habileté; je ne m'informais pas de leur généalogie, ni de leur catéchisme : il en ira autrement à l'avenir; mais cela ne me concerne plus en rien.

(Il s'asseoit.)

MAX.

Dieu! comment cela a-t-il pu en venir à ce point? Toute l'armée furieuse va se soulever d'une manière terrible. L'empereur a été trompé. Cela est impossible.

ISOLANI.

Cela est impossible, tout s'écroulerait à la fois.

WALLENSTEIN.

Cela est ainsi, fidèle Isolani. Oui, tout va s'écrouler, tout ce que nous avions élevé avec soin. Que l'on batte le tambour, et qu'un autre général, qu'une autre armée, se rassemblent pour servir l'empereur.

MAX, agité et désolé, court de l'un à l'autre pour les apaiser.

Écoutez-moi, mon général; écoutez-moi, capitaines. Laisse-toi fléchir, prince; ne résous rien avant que nous ayons délibéré, avant que nous t'ayons fait nos représentations. Venez, mes amis; je l'espère, il est encore temps de tout rétablir.

TERZKY.

Venez, venez; nous retrouverons les autres généraux ici près.

(Ils sortent.)

BUTTLER, à Questenberg.

Si vous voulez suivre un bon conseil, évitez de vous montrer dans ces premiers momens: vous auriez de la peine à préserver votre clef d'or, de quelque affront.

(On entend du bruit en dehors.)

WALLENSTEIN.

Le conseil est sage. Octavio, je te charge de veiller

à la sûreté de notre hôte. Je vous salue, monsieur de Questenberg. (*Il l'interrompt comme il allait parler.*) Non, rien sur cet odieux sujet. Vous faites votre devoir; je sais distinguer l'homme de sa commission.

(Questenberg et Octavio veulent se retirer. Götz, Tiefenbach, Colalto, entrent suivis de plusieurs autres généraux.)

GOTZ.

Où est-il celui qui ose à notre général...

TIEFENBACH, en même temps.

Nous ferons tout ce que tu ordonneras de nous.

COLALTO.

Nous voulons vivre et mourir avec toi.

WALLENSTEIN, montrant Illo avec un air de considération.

Le feld maréchal connaît ma volonté.

(Il sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILLO, TERZKY.

TERZKY.

Dites-moi quel est votre dessein. A quoi bon ce festin où vous réunissez ce soir les commandans?

ILLO.

Prêtez-moi attention. Nous avons dressé un acte par lequel nous nous engageons tous conjointement envers le duc, à la vie et à la mort, jusqu'à verser la dernière goutte de notre sang, sauf cependant les devoirs que notre serment de fidélité nous impose envers l'empereur : cette réserve sera expressément énoncée, pour rassurer les consciences. Maintenant, écoutez : cet écrit, ainsi conçu, leur sera présenté avant le repas; aucun n'y verra une objection. Écoutez la suite : après le festin, pendant que le vin animera les esprits, quand les cœurs seront ouverts et les yeux fermés, on substituera un contrat où la clause de réserve sera omise, et ils signeront.

TERZKY.

Comment ! pensez-vous qu'ils pourront se croire engagés par un serment que nous leur aurons surpris par supercherie ?

ILLO.

Nous ne les aurons pas moins liés. Ils pourront crier contre la tromperie ; mais à la cour on croira plus à cette signature qu'à leurs sermens les plus sacrés ; et s'ils passent pour traîtres, il faudra qu'ils le soient en effet. Ils se feront honneur de la nécessité.

TERZKY.

Allons, tout ceci me plaît ; et si cela réussit, au moins pourrons-nous enfin aller en avant.

ILLO.

Et puis, ce qui importe le plus n'est pas de réussir auprès des généraux ; c'est de persuader le maître. Ils sont à lui. Qu'il agisse vivement et avec décision, comme s'ils lui étaient dévoués ; ils le seront, et il les entraînera avec lui.

TERZKY.

Souvent je ne puis rien démêler en lui. Il prête l'oreille aux ennemis ; il me laisse écrire à de Thourn, à Arnheim ; il se met en avant par d'audacieux discours devant Sesina ; il s'entretient avec moi durant des heures entières de ses projets : je crois alors le tenir ; tout à coup il se dérobe à moi, et il semble qu'il n'ait plus le dessein de rien faire que de demeurer dans la même position.

ILLO.

Lui, renoncer à ses anciens projets ! Croyez-moi,

pendant la veille, pendant le sommeil, il n'est pas occupé d'une autre idée ; chaque jour il interroge les planètes sur ses desseins.

TERZKY.

Et savez-vous que, dans la nuit qui va venir, il doit s'enfermer avec le docteur dans sa tour astrologique pour y faire des observations? car je lui ai entendu dire que c'était une nuit décisive, et qu'il devait se passer au ciel quelque chose de grand, d'attendu depuis long-temps.

ILLO.

Pourvu qu'il en soit de même ici-bas ! Les généraux sont maintenant pleins d'ardeur, et se laisseront entraîner à tout pour conserver leur chef. Voyez, nous avons l'occasion sous la main. Nous allons former une ligue contre la cour : le prétexte en est innocent, à la vérité; on veut seulement le maintenir dans le commandement. Mais vous savez que, dans la chaleur de l'exécution, on perd bientôt de vue son propre but. Je pense que, si le prince les trouve bien disposés, disposés à des partis audacieux, les affaires commenceront, la circonstance l'entraînera; il aura déjà fait un grand pas, et qu'à Vienne on ne lui pardonnera pas : ainsi, il sera, par la force des choses, conduit de plus en plus loin. C'est la décision seulement qui lui est difficile. Que la nécessité le presse, et alors il reprendra toutes ses forces, toute son habileté.

TERZKY.

C'est là aussi ce qu'attendent les ennemis pour nous amener une armée.

ILLO.

Venez. Il nous faut, pendant les jours prochains, avancer les choses plus qu'elles ne l'ont été durant des années. Et que tout succède heureusement ici-bas, croyez-moi, nous aurons alors des étoiles favorables. Venez retrouver les commandans. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

TERZKY.

Allez-y, Illo. Moi, j'attends ici la comtesse Terzky. Croyez que nous aussi ne serons pas oisifs. Quand une corde se casse, il importe d'en avoir une autre toute prête.

ILLO.

Oui, j'ai vu votre femme sourire d'un air d'intelligence. Qu'y a-t-il?

TERZKY.

C'est un secret. Allez. Elle vient.

SCÈNE II.

Le comte et la comtesse TERZKY. Elle est sortie d'un cabinet.

TERZKY.

Vient-elle? Je n'ai pu le retenir plus long-temps.

LA COMTESSE.

Elle sera bientôt ici. Envoyez-le seulement.

TERZKY.

Je ne sais pas, il est vrai, si le prince sera reconnaissant de ce que nous faisons. Il n'a jamais rien

laissé paraître de sa pensée sur ce point, vous le savez. Je me suis laissé persuader par vous, et vous devez savoir jusqu'où vous pouvez aller.

LA COMTESSE.

Je prends tout sur moi. (*A elle-même.*) Je n'ai pas besoin qu'il m'ait donné ses pouvoirs. Oui, mon frère, sans nous parler nous avons su nous entendre. N'ai-je pas deviné pourquoi vous avez fait venir votre fille, pourquoi il a été justement choisi pour l'accompagner? Ces prétendus engagemens avec un futur époux que personne ne connaît, peuvent éblouir d'autres que moi; je vous pénètre. Il ne vous convient pas de prêter la main à de telles choses. Tout est abandonné à ma pénétration; bien! vous verrez que vous ne vous êtes pas mépris dans l'idée que vous avez eue de votre sœur.

UN DOMESTIQUE entre.

Les généraux.

(Il sort.)

TERZKY, à la comtesse.

Songez à exalter sa tête, à lui donner à penser que.... Quand il viendra au festin, qu'il n'hésite pas à signer.

LA COMTESSE.

Ne vous occupez pas de vos convives. Envoyez-le-moi.

TERZKY.

Car tout dépend de sa signature.

LA COMTESSE.

Allez rejoindre vos convives.

ILLO revient.

Qui vous arrête, Terzky? La salle est remplie; on vous attend.

TERZKY.

Tout de suite, tout de suite. (*A la comtesse.*) Et qu'il ne tarde pas trop long-temps; cela pourrait donner des soupçons à son père.

LA COMTESSE.

Inquiétudes superflues.

(Terzky et Illo sortent.)

SCÈNE III.

La comtesse TERZKY, MAX PICCOLOMINI.

MAX, regardant avec timidité.

Madame, oserai-je? (*Il s'avance jusqu'au milieu de la salle, et la parcourt d'un œil inquiet.*) Elle n'est pas ici. Où est-elle?

LA COMTESSE.

Cherchez bien. Voyez derrière ce paravent; peut-être s'y est-elle cachée.

MAX.

Ah! voici ses gants. (*Il veut les prendre, la comtesse l'en empêche.*) Vous n'avez point de bonté, madame; vous me refusez. Vous prenez plaisir à me tourmenter.

LA COMTESSE.

Quel remercîment de mes soins!

MAX.

Ah ! concevez quelle doit être ma peine ! Depuis que nous sommes ici n'avoir pas osé hasarder une parole, un regard ! Je n'étais pas habitué à cette rigueur.

LA COMTESSE.

Il faudra bien, mon beau chevalier, vous habituer à d'autres privations. Il faut que je sois assurée de votre docilité ; c'est seulement à cette condition que je puis me mêler de tout ceci.

MAX.

Mais où est-elle ? Pourquoi ne vient-elle pas ici ?

LA COMTESSE.

Il faut que vous remettiez tous vos intérêts entre mes mains. Et qui mieux que moi pourrait vous entendre ? Aucun homme, pas même votre père, n'en doit rien savoir, rien absolument.

MAX.

Il n'est pas nécessaire de me le recommander. Il n'est pas une physionomie ici dont l'expression s'accorde en rien avec tout ce qui émeut mon âme ravie. Ah ! madame, sont-ils tous insensés, ou moi seul le suis-je ? Je me vois comme au milieu d'un peuple étranger ; je ne retrouve plus en moi aucune trace de mes anciens ennuis, de mes anciens plaisirs. Que sont-ils devenus ? Autrefois, cependant, je vivais content au milieu de ce monde ! Combien aujourd'hui tout m'y paraît insipide et vulgaire ! Mes compagnons me sont devenus insupportables ; mon père lui-même, je ne trouve plus

rien à lui dire. Le service, les armes, me semblent d'inutiles minuties. C'est ce qu'éprouverait une âme bienheureuse, qui du séjour des joies éternelles reviendrait à ses jeux puériles, à ses occupations, à ses penchans, à ses liaisons et à toute sa misérable humanité.

LA COMTESSE.

Je vous prie cependant de jeter encore un regard sur tout ce monde vulgaire, où se passent maintenant d'importantes choses.

MAX.

Il se passe ici quelque chose autour de moi; je m'en aperçois à ce mouvement, à ce tumulte inaccoutumés. Quand tout sera prêt et décidé, je le saurai. Où croyez-vous que j'étais, madame? Ne me raillez point. Ce bruit du camp, cette foule importune d'hommes que je connais, cette insipide gaieté, ces inutiles discours m'oppressaient, je me sentais à l'étroit; j'ai cherché le silence nécessaire à ce cœur trop plein, j'ai cherché à mon bonheur un asile pur. Ne riez point, comtesse, j'étais à l'église. Près d'ici est un cloître, je suis allé à la porte du sanctuaire. Là j'étais seul. Au-dessus de l'autel est suspendue l'image de la mère de Dieu, un mauvais tableau. C'est le seul ami qu'en ce moment j'aie voulu chercher. Combien de fois j'avais vu la Divinité dans son éclat et l'ardeur des fidèles. Ce spectacle ne m'avait point ému, et maintenant tout à coup j'ai compris la dévotion aussi-bien que l'amour.

LA COMTESSE.

Jouissez de votre bonheur; oubliez le monde qui est autour de vous. L'amitié doit, pendant ce temps, agir pour vous avec soin et vigilance. Soyez seulement obéissant, lorsqu'on vous montrera le chemin qui peut vous conduire au bonheur.

MAX.

Mais qui peut l'arrêter? Ah! temps heureux du voyage où l'aurore nous réunissait, où la nuit seule nous séparait! Le sable des horloges ne s'écoulait point, les heures ne sonnaient point. Le temps était pour nous comme pour les bienheureux, il avait suspendu sa course éternelle. Ah! celui-là est déjà déchu du ciel, qui est contraint de s'apercevoir de la succession du temps. La cloche ne sonne point les heures pour les cœurs heureux.

LA COMTESSE.

Depuis combien de temps avez-vous ouvert votre cœur?

MAX.

C'est ce matin que j'ai osé dire la première parole.

LA COMTESSE.

Quoi! aujourd'hui, pour la première fois, durant ces vingt jours?

MAX.

C'était dans ce pavillon de chasse où vous nous avez rencontrés, entre ici et Népomuce, à la dernière station de notre route. Nous étions dans l'embrasure d'une fenêtre; nos regards étaient fixés en silence sur l'étendue de la campagne; les dragons

que le duc envoyait pour nous escorter arrivaient vers nous. Les angoisses de cette prochaine séparation me déchiraient. Enfin, en tremblant, je hasardai ces paroles : « Tout ceci me rappelle, » madame, qu'il faut aujourd'hui me séparer de » mon bonheur : dans peu de momens vous allez » retrouver un père ; vous serez entourée de nou- » veaux amis, et moi je ne serai plus pour vous » qu'un étranger perdu dans la foule. » — « Parlez » à madame de Terzky, » me répliqua-t-elle rapidement. Sa voix tremblait ; je vis un rouge brûlant colorer son visage charmant ; et ses yeux fixés sur la terre se relevant lentement, rencontrèrent les miens. Je ne fus plus maître de moi. (*La princesse paraît à une porte et s'arrête. La comtesse la voit, mais non pas Piccolomini.*) Je la pressai audacieusement dans mes bras, et ma bouche rencontra la sienne. Nous entendîmes du bruit dans la salle voisine ; c'était vous. Vous savez maintenant tout ce qui est arrivé.

LA COMTESSE, après un instant de silence, et jetant un regard d'intelligence sur Thécla.

Et êtes-vous donc si timide, ou si peu curieux, que vous ne me demandiez pas, à moi aussi, mon secret ?

MAX.

Votre secret !

LA COMTESSE.

Mais oui ; je suis entrée dans la chambre comme vous en sortiez, j'y ai trouvé ma nièce ; est-ce que dans ce premier moment, son cœur surpris.....

MAX vivement.

Hé bien !

SCÈNE IV.

Les précédens; THÉCLA, qui s'est avancée rapidement.

THÉCLA.

Épargnez-vous ce soin, ma tante; il l'entendra mieux encore de ma bouche.

MAX se recule.

C'est vous, madame! Que m'avez-vous fait dire, madame de Terzky?

THÉCLA, à la comtesse.

Est-il depuis long-temps ici?

LA COMTESSE.

Oui, et il n'a que peu de momens à y passer. Où êtes-vous restée si long-temps?

THÉCLA.

Ma mère était encore dans les larmes, je la voyais souffrir; et cependant je ne puis m'empêcher d'être heureuse.

MAX, uniquement occupé à la regarder.

Maintenant votre aspect relève mon courage; il n'en était pas ainsi ce matin : l'éclat des pierreries dont vous étiez ornée me dérobait la vue de ma bien-aimée.

THÉCLA.

Ainsi vous me regardiez des yeux, et non pas du cœur.

MAX.

Ah! ce matin, lorsque je vous ai aperçue au milieu de votre famille, dans les bras d'un père, je me sentais étranger au milieu de ce cercle. Combien j'étais oppressé de vous voir l'entourer de vos caresses, de vous entendre lui donner le nom de père! Son regard sévère vous forçait à renfermer en vous-même vos sensations vives et tendres. Tous ces diamans, cette couronne de brillantes étoiles dont vous étiez entourée, m'effrayaient. Ah! pourquoi, en vous revoyant votre père, semblait-il tracer autour de vous un cercle qu'on ne pouvait franchir? pourquoi parer comme une victime une créature toute céleste? pourquoi imposer à votre noble cœur le triste fardeau de votre rang? L'amour osait bien s'approcher de l'amour; mais un roi seul eût osé s'approcher de vous parmi cette splendeur.

THÉCLA.

Ne parlons plus de ce travestissement; vous voyez si j'ai été empressée à me délivrer de son poids. (*A la comtesse.*) Il semble inquiet: pourquoi le serait-il? Chère tante, pourquoi l'avez-vous troublé? il était tout autre pendant le voyage; il était tranquille, serein, plein d'une douce satisfaction. C'est ainsi que je veux toujours le voir, jamais autrement.

MAX.

Vous vous trouvez dans les bras d'un père, au milieu d'un monde nouveau, qui vous rend hommage, et vos yeux seront éblouis, ne fût-ce que par la nouveauté de ce spectacle.

THÉCLA.

Oui, bien des choses me charment ici, je ne veux pas le nier; je me plais à voir ce théâtre mouvant et guerrier que souvent mon imagination s'était représenté avec charme; je vois maintenant en réalité et en action, ce que je m'étais seulement figuré dans de beaux songes.

MAX.

Et moi, au contraire, je vois s'évanouir, comme un songe, un bonheur qui était réel. De cette région sublime et éthérée où j'ai vécu pendant ces derniers jours, je suis retombé sur la terre ; et ce passage qui m'a ramené à mon ancienne vie, m'a conduit hors du ciel.

THÉCLA.

La vie se montre sous un plus doux aspect quand on porte dans son cœur un trésor assuré; après avoir porté les regards hors de soi, on revient avec plus de satisfaction au bien précieux que l'on possède. (*Elle s'interrompt, puis reprend d'un ton triste.*) Que j'ai vu de choses nouvelles et extraordinaires dans peu de momens ! et cependant tout cela doit être loin encore des prodiges que renferme ce mystérieux château.

LA COMTESSE réfléchissant.

Qu'est-ce donc? Je connais cependant bien les plus obscurs détours de cette maison.

THÉCLA souriant.

Nous sommes ici en sûreté contre les esprits; j'ai vu deux vieillards qui faisaient la garde devant la porte.

LA COMTESSE en riant.

Ah! oui, la tour astrologique. Et comment ce sanctuaire, qui était autrefois si sévèrement interdit, s'est-il sitôt ouvert devant vous dès votre arrivée?

THÉCLA.

Un petit homme vieux, à la blanche chevelure, dont la physionomie était amicale, et qui m'a tout de suite accueillie avec bienveillance, m'a ouvert la porte.

MAX.

C'est l'astrologue du duc, Seni.

THÉCLA.

Il m'a demandé bien des choses : l'époque de ma naissance, le jour, l'heure; si c'était de jour ou de nuit.

LA COMTESSE.

C'est qu'il voulait tirer votre horoscope.

THÉCLA.

Il a aussi examiné ma main, et il secouait la tête d'un air significatif; il semblait que les lignes ne lui plaisaient pas.

LA COMTESSE.

Comment vous trouviez-vous donc dans cette salle? Je ne l'ai jamais aperçue qu'en passant.

THÉCLA.

J'ai d'abord été surprise et effrayée, en quittant tout à coup la lumière du jour pour y entrer. Je me suis soudain trouvée dans une nuit obscure, qu'éclairaient seulement quelques lueurs faibles et rares. En cercle autour de moi étaient rangées six ou

sept grandes figures de rois, le sceptre à la main; une étoile se voyait au-dessus de la tête de chacun d'eux; et toute la clarté répandue dans la tour semblait venir de ces seules étoiles. Ce sont les planètes, m'a dit mon guide; et comme elles règnent sur le destin, on les représente comme des rois. Le dernier, ce vieillard triste et sombre dont l'étoile est d'une jaune obscur, c'est Saturne. Celui dont la clarté est rougeâtre, et que vous voyez au-dessus de lui couvert d'une armure, c'est Mars: et tous deux ne sont pas propices aux hommes. A côté c'est une femme; elle est belle; une étoile brille d'un doux éclat au-dessus de sa tête: c'est Vénus, l'astre des plaisirs. A gauche se montre Mercure aux ailes légères; au milieu brille d'un éclat argenté une figure au front serein, un maintien royal; c'est Jupiter, le père des astres; et le soleil et la lune se tiennent à ses côtés.

MAX.

Ah! je ne veux pas réprouver cette croyance aux étoiles et à la puissance des esprits. Ce n'est pas seulement par orgueil que l'homme peuple l'espace de forces mystérieuses, d'esprits inconnus; la nature commune est aussi trop étroite pour un cœur aimant; et les fables dont on berça mon enfance cachent un sens plus profond que le train réel de la vie. Le monde éclatant des merveilles est le seul qui réponde au ravissement de mon cœur; il m'ouvre les espaces éternels, il étend de tous côtés mille branches sur lesquelles se balance mon esprit enivré. Le merveilleux est la vraie patrie de l'a-

mour; il se complaît avec les fées, avec les talismans; il croit volontiers aux divinités, parce que lui-même est divin. Les dieux de l'antique fable ne sont plus, leur race brillante a disparu; cependant ils vivent encore dans le langage du cœur. Ces noms antiques sont en usage comme jadis. Ces divinités, qui autrefois se mêlaient avec grâce à la vie humaine, placées maintenant dans le ciel avec les étoiles, se font reconnaître à leurs adorateurs: et de nos jours encore Jupiter préside à la puissance, et Vénus à la beauté.

THÉCLA.

Si tel est l'art de l'astrologie, je veux m'attacher à cette douce croyance. C'est une pensée heureuse et chère, que de se figurer que dans les hauteurs de l'infini, parmi les étoiles étincelantes, les liens d'amour qui devaient nous unir étaient déjà tissus quand nous avons commencé d'exister.

LA COMTESSE.

Ces nœuds, formés d'avance dans le ciel, ne sont pas toujours tissus de fleurs; on y trouve aussi des épines: heureux si vous en êtes préservés. Ce que Vénus, l'astre du bonheur, a produit, peut être soudainement renversé par Mars et son influence funeste.

MAX.

Son triste règne va bientôt finir. Que le pieux zèle du prince soit béni! Il entrelacera l'olivier et le laurier, il donnera la paix à l'heureux univers. Son grand cœur n'a plus rien à souhaiter, il en a fait assez pour la gloire; maintenant il peut vivre pour

lui et pour les siens ; il retournera au milieu de ses possessions. Gitschin est un beau séjour; Reichenberg et le château de Friedland sont magnifiques aussi. Ses parcs et ses forêts s'étendent jusqu'au pied des monts Sudètes. Là il peut mener librement une vie fastueuse et dignement occupée, encourager royalement tous les arts, et protéger tout ce qui mérite les soins d'un noble seigneur. Il peut construire, planter, observer les astres. Et s'il ne savait pas calmer une indomptable activité, ne peut-il pas combattre avec les élémens, détourner les fleuves, renverser les rochers, et ouvrir au commerce des routes faciles? Dans les longues soirées d'hiver, nous ferons les récits de nos aventures guerrières.

LA COMTESSE.

Je dois cependant vous conseiller de ne pas tant vous hâter de déposer l'épée. Une épouse comme Thécla est bien digne d'être conquise à la pointe du glaive.

MAX.

Et quoi, serait-ce par les armes que je dois l'obtenir?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc? N'entendez-vous rien? Il me semble que j'entends du tumulte et de violens débats dans la salle du festin.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

THÉCLA et MAX PICCOLOMINI.

THÉCLA, dès que la comtesse s'est éloignée, dit promptement et à voix basse à Piccolomini.

Ne vous fiez pas à eux, ils ne sont pas sincères.

MAX.

Il se pourrait!

THÉCLA.

Ne vous fiez à personne qu'à moi. Ils ont un but, je m'en suis aperçu sur-le-champ.

MAX.

Un but! et lequel? Et c'est pour cela qu'ils auraient encouragé nos espérances?

THÉCLA.

Je ne sais; mais, croyez-moi. Ce n'est pas de nous rendre heureux, de nous unir qu'ils s'occupent.

MAX.

Aussi pourquoi cette madame de Terzky? N'avons-nous pas ta mère? Elle est bonne, elle mérite que nous ayons pour elle une confiance filiale.

THÉCLA.

Oui, elle t'aime, elle t'estime au-dessus de tous; mais elle n'aurait jamais le courage de cacher ce mystère à mon père; pour son repos il faut le lui cacher.

MAX.

Mais, pourquoi du mystère? Sais-tu ce que je vais faire? Je vais me jeter aux pieds de ton père;

il décidera de mon bonheur; il est sincère, sans dissimulation, il abhore les voies détournées; il est si noble et si bon!

THÉCLA.

C'est toi qui es noble et bon.

MAX.

Tu le connais depuis aujourd'hui seulement; moi, j'ai déjà vécu dix ans sous ses yeux. Serait-ce donc la première fois qu'il eût fait une chose surprenante, inespérée? Il est dans son caractère de se manifester tout d'un coup comme un dieu; toujours il fait naître un étonnement, un ravissement subits. Qui sait si dans ce moment même il n'attend pas mon aveu et le tien pour nous unir. Tu te tais? Tu me regardes avec l'air du doute? Qu'as-tu contre ton père?

THÉCLA.

Moi, rien; seulement je trouve qu'il est trop occupé pour avoir le temps et le loisir de songer à notre bonheur. (*Elle lui tend la main avec tendresse.*) Imite-moi; n'ayons pas trop de confiance aux hommes. Montrons-nous reconnaissans envers Terzky et la comtesse, pour chaque obligation que nous leur aurons; mais ne nous fions à eux qu'autant qu'ils en sont dignes : pour le reste, abandonnons-nous à notre cœur.

MAX.

Ne serons-nous donc jamais heureux?

THÉCLA.

Et ne le sommes-nous pas? N'es-tu pas à moi? ne suis-je pas à toi? Ton âme est remplie d'un

noble courage, et l'amour me l'inspire aussi. Je devrais avoir moins de franchise, mon cœur devrait se cacher à toi davantage, la coutume l'ordonne ainsi. Mais où trouverais-tu la vérité ici, si tu ne l'entendais pas de ma bouche? Nous nous sommes rencontrés, tenons-nous maintenant enlacés, fermement et pour toujours. Crois-moi, c'est beaucoup plus qu'ils n'en veulent faire pour nous. Cachons donc notre bonheur au fond de notre cœur comme un larcin sacré. Ce don du ciel est tombé sur nous; remercions le ciel de son bienfait, et peut-être pour nous il fera un miracle.

SCÈNE VI.

Les précédens, la comtesse TERZKY.

LA COMTESSE précipitamment.

Mon mari m'envoie ici. Voici le moment important. Il faut qu'il se rende au festin. (*Ils n'ont point fait attention à ce qu'elle a dit, elle s'avance entre eux.*) Séparez-vous.

THÉCLA.

Non, pas encore; il y a à peine un instant qu'il est ici.

LA COMTESSE.

Le temps s'écoule rapidement pour vous, ma nièce.

MAX.

Il n'y a rien de pressé, madame.

LA COMTESSE.

Partez, partez, on s'aperçoit de votre absence; votre père vous a déjà demandé deux fois.

THÉCLA.

Eh bien, son père!

LA COMTESSE.

Vous l'entendez, ma nièce.

THÉCLA.

Doit-il donc être sans cesse avec ses compagnons? ce n'est pas là sa place. Ce sont des hommes graves et expérimentés; il est trop jeune pour être au milieu d'eux; cela ne convient pas.

LA COMTESSE.

Comment, voudriez-vous le retenir ici?

THÉCLA vivement.

Comme vous le dites, c'est là ma pensée. Oui, qu'il reste ici, qu'il laisse les généraux discourir.

LA COMTESSE.

Êtes-vous donc insensée, ma nièce? Comte, vous savez les conséquences.

MAX.

Il faut obéir, madame, adieu. (*Thécla se détourne de lui.*) Que dites-vous?

THÉCLA, sans le regarder.

Rien; vous le voyez.

MAX.

Puis-je, si vous êtes irritée...

(Il s'approche d'elle. Leurs yeux se rencontrent. Elle se tait un moment, puis se jette dans ses bras ; il la presse sur son cœur.)

LA COMTESSE.

Partez; si quelqu'un entrait ! J'entends du tumulte, des voix étrangères s'approchent.

(Max s'arrache des bras de Thécla et sort : la comtesse l'accompagne. Thécla le suit d'abord des yeux ; elle se promène avec agitation dans la salle, puis s'arrête perdue dans ses pensées. Une guitare est sur la table ; elle la prend, et après avoir un instant préludé tristement, elle chante.)

SCÈNE VII.

THÉCLA joue de la guitare et chante.

Dans la forêt le vent gémit,
Il entraîne au loin les nuages;
La vague avec un triste bruit
Vient se briser sur les rivages.
La nuit vient, le jour a fini :
Au gré de ses douleurs, errante,
L'œil de ses larmes tout rempli,
La jeune fille pleure et chante.

Mon cœur est mort à tout plaisir,
Me voici seule sur la terre ;
Je ne forme plus de désir,
Au monde je n'ai plus affaire.
Mon dieu, rappelle ton enfant.
J'ai pu par ta grâce infinie
Goûter le bonheur le plus grand :
Je fus aimée, adieu la vie.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE revient, THÉCLA.

LA COMTESSE.

Comment, ma nièce, est-il possible! vous vous jetez à sa tête! Vous devriez cependant, je pense, attacher plus de prix à vous-même.

THÉCLA se lève.

Que voulez-vous dire, ma tante?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne devez pas oublier qui vous êtes et qui il est. Vous ne vous en êtes nullement souvenue, ce me semble.

THÉCLA.

Comment?

LA COMTESSE.

Vous êtes la fille du prince Friedland?

THÉCLA.

Eh bien, que s'ensuit-il?

LA COMTESSE.

Ce qui s'ensuit? Quelle question!

THÉCLA.

Ce que nous avons acquis, il l'a par sa naissance. Il est d'une antique race lombarde; sa mère était une princesse.

LA COMTESSE.

Êtes-vous en délire? On devrait, à vous entendre, le supplier humblement de faire, par le don

de sa main, le bonheur de la plus riche héritière de l'Europe.

THÉCLA.

Cela ne serait pas nécessaire.

LA COMTESSE.

En effet, il ne faudrait pas s'exposer à un refus.

THÉCLA.

Son père l'aime; le comte Octavio n'y mettrait sûrement aucune opposition.

LA COMTESSE.

Son père! son père! Et le vôtre, ma nièce?

THÉCLA.

Eh bien! Il me semble que vous craignez son père, puisque vous mettez tant de mystère envers lui, envers son père.

LA COMTESSE la regarde avec pénétration.

Vous ne parlez point sincèrement, ma nièce.

THÉCLA.

Soyez sensible, ma tante; soyez bonne.

LA COMTESSE.

Vous croyez déjà vos projets accomplis, ne vous réjouissez pas sitôt.

THÉCLA.

Soyez bonne.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas encore si avancée.

THÉCLA.

Je le sais bien.

LA COMTESSE.

Pensez-vous qu'il ait passé une vie si importante au milieu des travaux de la guerre; qu'il ait renoncé au bonheur du repos; qu'il ait chassé le sommeil de sa couche; qu'il ait environné sa noble tête de soins et de soucis, seulement pour assortir un heureux couple d'amans? Croyez-vous qu'il vous ait tiré de votre couvent pour vous mener en triomphe dans les bras de l'homme qui a plu à vos yeux? Il n'eût pas fallu tant de peine pour arriver à un tel but. Il n'a pas semé, pour que vous veniez, d'une main enfantine, cueillir des fleurs, et parer votre sein d'un ornement frivole.

THÉCLA.

Bien qu'il n'ait pas semé pour moi, ne pourrais-je pas librement recueillir les nobles fruits de ses travaux? Et si le destin indulgent et favorable voulait que cette existence merveilleuse et redoutable servît à assurer le bonheur de ma vie....

LA COMTESSE.

Tu penses comme une jeune fille éprise d'amour. Regarde autour de toi, songe au lieu où tu es; tu n'es pas entrée dans le séjour du plaisir. Dis-moi, les murs sont-ils ornés pour célébrer un hymen? les convives sont-ils couronnés de fleurs? Il n'est ici d'autre éclat que celui des armes. Penses-tu que l'on ait rassemblé ces milliers d'hommes pour former le cortége de ta noce? Regarde le front pensif de ton père, les yeux de ta mère remplis de larmes; le destin de notre maison est en ce moment dans la balance. Laisse-là les sentimens

puérils d'une jeune fille, quitte tous ces humbles désirs; montre que tu es la fille du grand homme. La femme ne s'appartient pas à elle-même, elle est pour toujours attachée au destin d'autrui; et elle vaut d'autant plus, qu'elle sait mieux s'associer de choix et de cœur à cet intérêt étranger, pour le servir et le soigner avec dévouement et amour.

THÉCLA.

C'est ce que l'on me répétait dans le cloître. Je ne formais aucun désir, je ne voyais en moi que sa fille. Cette renommée du grand homme, le bruit de sa gloire me subjuguaient aussi, et ne me donnaient pas un autre sentiment que celui de lui appartenir, et de me dévouer à lui quoiqu'il m'en pût coûter.

LA COMTESSE.

C'est là ton sort; accomplis-le sans murmure; ta mère et moi te donnerons l'exemple.

THÉCLA.

Le destin me la montré, celui auquel je dois me dévouer, et je le suivrai avec joie.

LA COMTESSE.

Ton cœur te l'a montré, ma chère enfant, mais non pas le destin.

THÉCLA.

La voix du cœur est aussi la voix du destin. Je suis à lui; c'est de lui seul que je tiens cette nouvelle vie dont j'existe; il a des droits sur sa création. Qu'étais-je avant que son noble cœur m'eût donné une âme? dois-je donc m'estimer moins qu'il ne m'estime? Non, celle qui possède un trésor inap-

préciable ne saurait être sans valeur. Je sens que mon bonheur me prête de la force. La vie devient sérieuse pour les âmes sérieuses; je m'apartiens à moi-même, je le sais. J'ai appris à connaître en moi une volonté forte et indomptable, et tout en moi est attaché à cet intérêt suprême.

LA COMTESSE.

Voudrais-tu donc résister à ton père s'il avait autrement ordonné de ton sort? Penses-tu le contraindre? Sais-tu, enfant, qu'il se nomme Friedland?

THÉCLA.

N'est-ce pas aussi mon nom? et ne doit-il pas trouver en moi une fille digne de lui?

LA COMTESSE.

Quoi! un souverain, son empereur, ne le domine pas, et toi, sa fille, tu veux lutter avec lui?

THÉCLA.

Ce que personne n'ose, sa fille peut l'oser.

LA COMTESSE.

Certes, il n'est pas préparé à une telle chose. Eh quoi! il aurait vaincu tous les obstacles, et il lui faudrait soutenir un nouveau combat contre les volontés de sa fille! Enfant, enfant, tu n'as encore vu que le sourire de ton père; tu n'as pas encore aperçu la colère dans ses yeux. Ta voix tremblante osera-t-elle à cet aspect hasarder une contradiction? Tandis que tu es seule, tu peux en toi-même prendre de fortes résolutions, préparer d'éloquens discours, et armer la colombe d'un cœur de lion. Essaie ce-

pendant, quand son regard sera fixement tourné sur toi, essaie de dire : non ; tu seras devant lui telle que la tendre fleur devant le rayon ardent du soleil. Je ne veux pas t'effrayer, chère enfant; j'espère que nous n'en viendrons pas à de telles extrémités. Je ne sais pas quelle est sa volonté. Peut-être son dessein s'accorde-t-il avec tes désirs ! Cependant, son intention ne peut jamais être que sa fille, illustrée par un si heureux destin, se montre telle qu'une amante éperdue, et se précipite vers un homme qui doit, s'il est destiné à une si haute récompense, la mériter par l'amour le plus dévoué.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

THÉCLA seule.

Je te remercie de tes avis : ils changent en certitude mes tristes soupçons. Est-il donc vrai que nous n'ayons aucun ami ? que nous ne puissions rencontrer ici un cœur sincère ? Nous n'avons rien que nous-mêmes ; nous sommes menacés de rudes combats. Toi, Amour, divin Amour, donne-nous des forces. Ah ! elle dit bien vrai; les astres ne se montrent pas favorables à l'union de nos cœurs ; l'espérance n'habite point en ce lieu ; le triste bruit de la guerre y retentit seul, et l'amour lui-même, comme s'il était revêtu d'acier, semble avoir à soutenir un combat à mort. Un esprit funeste plane sur notre maison, et le destin veut rapidement nous précipiter à notre fin. Il m'a tiré de mon pai-

sible asile; il a ébloui mon âme par un doux enchantement; il m'a attirée par de célestes apparences; et plus je me suis approchée, plus je les ai vues vaciller devant moi. Il m'entraîne dans l'abîme avec une force divine, et je ne puis résister.

(On entend dans l'éloignement la musique du festin.)

Ah ! quand une maison est destinée à périr par le feu, le ciel rassemble ses nuages au-dessus d'elle, la foudre s'échappe du firmament, les flammes s'élancent hors des gouffres de la terre, et les dieux même du plaisir, dans leur aveugle transport, excitent les flammes de l'incendie.

(Elle sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une grande salle pompeusement illuminée. Au milieu, dans le fond, est dressée une table richement servie où sont assis huit généraux, parmi lesquels Octavio Piccolomini, Terzky et Maradas. A droite et à gauche, et plus en arrière, sont deux tables : six convives sont placés autour de chacune. En avant est le buffet; le devant de la scène reste libre, et l'on y voit les pages et les domestiques occupés à servir. Les musiciens du régiment de Terzky sont dispersés sur le théâtre autour des tables. Pendant qu'ils se retirent, on voit paraître Max Piccolomini; Terzky tenant un papier, Isolani, une coupe à la main, viennent à sa rencontre.)

ISOLANI.

Eh ! notre cher camarade, où étiez-vous donc caché ? Vite, prenez votre place. Terzky a donné à discrétion le plus vieux et le meilleur vin. Cela se passe aujourd'hui tout comme le jour d'Heidelberg. Vous avez déjà manqué le meilleur. Ils se sont partagés à table les principautés d'Eggenberg, de Slawata, de Lichtenstein ; on a adjugé les biens de Sternberg; les plus beaux fiefs de la Bohême sont distribués. Mais, dépêchez; il vous reviendra encore quelque chose. Allons vite, asseyez-vous.

COLALTO et GOTZ crient à la seconde table.

Comte Piccolomini !

TERZKY.

Il sera à vous tout à l'heure. Lis cette formule de serment ; vois si nous l'avons dressée d'une manière

qui te convienne. Tous l'ont lue l'un après l'autre, et chacun signera son nom au bas.

MAX lit.

« *Ingratis servire nefas.* »

ISOLANI.

Ça ressemble à du latin. Camarade, comment ça se dit-il en allemand ?

TERZKY.

« Unhonnête homme ne doit pas servir les ingrats. »

MAX.

« Notre très-puissant général, le sérénissime » prince de Friedland, nous ayant fait connaître » que des chagrins sensibles et nombreux lui fai- » saient désirer de quitter le service de l'empereur ; » mais s'étant ensuite laissé toucher par nos prières » unanimes, et ayant consenti à demeurer à l'ar- » mée, et à ne pas se séparer de nous sans notre » consentement, nous nous engageons de notre » côté tous solidairement, et chacun en particulier, » par un serment solennel, à lui être soumis et » fidèles, à ne le quitter en aucune façon, à sacri- » fier pour lui tout ce qui nous appartient jusqu'à » la dernière goutte de notre sang, dans tout ce qui » peut s'accorder avec le serment que nous avons » prêté à l'empereur (*Isolani répète ces derniers* » *mots.*) Et aussi, si l'un ou l'autre de nous, man- » quant à cette promesse, venait à se séparer de la » cause commune, nous nous engageons à le dé- » clarer traître et parjure, et à exercer contre lui » une punition en sa personne ou en ses biens, en

» foi de quoi avons signé de notre nom le présent » écrit. »

TERZKY.

Veux-tu signer ce papier ?

ISOLANI.

Et pourquoi ne signerait-il pas ? Tout officier qui a de l'honneur, peut... doit... De l'encre et une plume.

TERZKY.

C'est bien ; après le repas.

ISOLANI, entraînant Max.

Venez, venez.

(Tous deux s'en vont à la table.)

SCÈNE II.

TERZKY, NEUMANN.

TERZKY fait signe à Neumann qui est auprès du buffet, et l'entraîne sur le devant du théâtre.

Apporte-tu ce papier, Neumann ? donne. Est-il disposé de façon qu'on puisse facilement le substituer ?

NEUMANN.

Il est copié ligne pour ligne. On n'y a rien omis que la phrase sur le serment, comme votre Excellence l'a ordonné.

TERZKY.

Bien ; pose-le ici ; et celui-là, vite au feu ! Il a maintenant fait son office.

(Neumann met la copie sur la table, et retourne vers le buffet.)

SCÈNE III.

ILLO a quitté la seconde table; TERZKY.

ILLO.

Comment cela va-t-il avec Piccolomini?

TERZKY.

Bien, je pense; il n'a fait aucune objection.

ILLO.

Il est le seul auquel je ne me fie pas, lui et son père; ayez l'œil sur tous les deux.

TERZKY.

Comment cela se passe-t-il à votre table? J'espère que vous tenez vos convives un peu échauffés.

ILLO.

Ils sont tout cœur. Je pense que nous les avons. Il ne s'agit déjà plus de savoir si l'on doit par honneur rester attaché au duc : pourvu qu'on soit bien uni, dit Montécuculi, on ira faire entendre raison à l'empereur au milieu de sa ville de Vienne. Croyez-moi, si ce n'était ce Piccolomini, nous aurions pu nous épargner la supercherie.

TERZKY.

Que veut Buttler? Taisons-nous.

SCÈNE IV.

Les précédens, BUTTLER.

BUTTLER, quittant la seconde table.

Ne vous troublez pas, feld-maréchal, je vous ai bien entendu; bon succès à vos desseins : et quant à ce qui me touche (*mystérieusement*), vous pouvez compter sur moi.

ILLO, vivement.

Le pouvons-nous?

BUTTLER.

Avec ou sans la clause; que m'importe à moi, vous m'entendez. Le prince, en toute occasion, peut compter sur ma fidélité; dites-le lui. Je suis officier de l'empereur aussi long-temps qu'il sera général de l'empereur; et je suis serviteur de Friedland, dès qu'il lui plaira de n'avoir plus de maître.

TERZKY.

Vous feriez ainsi un bon échange. Ce ne serait plus un maître avare, un Ferdinand que vous serviriez.

BUTTLER, d'un ton sérieux.

Ce n'est pas une foi vénale que je vous offre, comte Terzky; il y a six mois que rien ne vous eût fait obtenir de moi ce que je promets aujourd'hui de mon propre mouvement. Je me donne au duc, moi et tout mon régiment; et l'exemple que je donne ne sera pas, je pense, sans influence.

ILLO.

Qui ne sait pas que le colonel Buttler a toujours servi d'exemple à toute l'armée?

BUTTLER.

Le croyez-vous ainsi, feld-maréchal? Eh bien, je n'ai aucun regret à une fidélité gardée durant quarante années; j'échange volontiers une bonne renommée conservée jusqu'à soixante ans, pour obtenir pleine vengeance. Ne vous offensez pas de mes discours, messieurs; pour quelque motif que je sois à vous, cela vous est indifférent; vous ne vous attendiez pas vous-même, je l'espère, que vos projets me feraient dévier de mes loyales opinions, et que l'inconstance, la subite colère, ou tout autre frivole motif, détourneraient un vieillard de la route de l'honneur qu'il a si long-temps suivie. Venez, ma résolution n'en est pas moins ferme, pour avoir été prise d'après un motif dont je me rends compte.

ILLO.

Dites-nous franchement pour qui nous devons vous tenir.

BUTTLER,

Pour un ami! donnez-moi la main. Moi, avec tout ce qui est à moi, je suis à vous. Le prince n'a pas besoin d'hommes seulement, il lui faut de l'argent. Tout ce que j'ai acquis est à son service, je le lui prête; s'il me survit il sera mon héritier; depuis long-temps cela est écrit dans mon testament. Je suis seul dans le monde; je ne connais pas ce sentiment qui attache l'homme à une épouse

chérie, à des enfans aimés; mon nom meurt avec moi. Mon existence finit là.

ILLO.

Il n'est pas besoin de votre argent; un cœur comme le vôtre vaut des millions de tonnes d'or.

BUTTLER.

Je vins autrefois d'Irlande à Prague, comme jeune valet d'armée, avec un maître que j'enterrai. Du service ignoble de l'écurie je suis monté, par le hasard de la guerre, jusqu'à cette dignité, jusqu'à cette élévation où je suis, jouet des destins fantasques. Wallenstein est aussi l'enfant de la fortune; et j'aime une route qui ressemble à celle que j'ai suivie.

ILLO.

Il y a une parenté entre toutes les âmes fortes.

BUTTLER.

Nous sommes à une grande époque, favorable aux hommes qui ont de la bravoure et de la résolution. Les villes et les châteaux circulent de main en main comme la plus chétive monnaie, et appartiennent au premier occupant. Les héritiers des antiques maisons sont dépossédés; on voit paraître de nouveaux noms, des écussons nouveaux; un peuple du Nord essaie de devenir par la force citoyen de la terre allemande. Le prince de Weimar s'apprête à former, par la conquête, une puissante principauté sur le Mein. Il n'a manqué à Mansfeld, à Halberstadt, qu'une plus longue vie, pour s'assurer par leur épée et leur audace une seigneurie indépendante. Lequel d'entre eux approche de notre

Friedland? Il n'est rien de si haut où le brave ne puisse appliquer l'échelle pour y monter.

TERZKY.

Voilà qui est parler en homme.

BUTTLER.

Assurez-vous des Espagnols et des Italiens. Moi, je vous réponds de Lessley l'Écossais. Rejoignons nos camarades, allons.

TERZKY.

Où est le sommelier? Allons, donne tout ce que tu as! les meilleurs vins! l'occasion est bonne. Nos affaires vont bien.

(Chacun s'en va à sa table.)

SCÈNE V.

LE SOMMELIER et NEUMANN viennent sur l'avant-scène; des serviteurs vont et viennent.

LE SOMMELIER.

Le meilleur vin. Ah! si mon ancienne maîtresse, sa bonne dame de mère, pouvait voir un pareil train, elle aimerait mieux rester dans son tombeau. Oui, oui, monsieur l'officier, cela va de mal en pis dans cette noble maison. Il n'y a ni borne, ni mesure, et cette glorieuse alliance avec ce duc ne nous rapporte pas grand profit.

NEUMANN.

Dieu vous bénisse. C'est maintenant que la prospérité va commencer.

LE SOMMELIER.

Croyez-vous ? Il y a bien des choses à dire là-dessus.

UN DOMESTIQUE vient.

Du vin de Bourgogne pour la quatrième table.

LE SOMMELIER.

C'est la soixante et dixième bouteille, monsieur le lieutenant.

LE DOMESTIQUE.

C'est pour ce seigneur allemand, Tiefenbach, qui est assis là-bas.

(Il s'en va.)

LE SOMMELIER.

Ils veulent prendre un vol trop haut; ils veulent égaler en magnificence les rois et les électeurs. Ce que le prince a fait le comte veut le faire, et mon cher maître ne veut pas demeurer en arrière. (*Aux domestiques.*) Eh bien, qu'êtes-vous là à écouter? Allons, de l'activité. Veillez au service de la table, aux bouteilles; tenez, le comte Palfy a son verre vide devant lui.

UN SECOND DOMESTIQUE vient.

Sommelier, on demande le grand gobelet, celui qui est d'or, aux armes de Bohême : le maître a dit que vous saviez bien lequel.

LE SOMMELIER.

Celui qui fut travaillé par maître Guillaume pour le couronnement du roi Frédéric ; la plus belle pièce du butin de Prague.

LE SECOND DOMESTIQUE.

Oui, celui là ; on veut boire dedans à la ronde.

LE SOMMELIER secouant la tête, tandis qu'il prend le gobelet et l'essuie.

Tout ceci sera rapporté à Vienne.

NEUMANN.

Montrez-le-moi; quelle magnificence dans ce vase! Il est d'or massif, et le travail en est superbe; on a artistement représenté dessus de fort belles choses. Laissez-moi voir un instant ce premier écusson. Voilà une fière amazone sur un cheval; il foule aux pieds une mitre et une crosse épiscopales. Elle porte un chapeau sur une lance, et aussi un étendard où l'on a représenté un calice. Pouvez-vous me dire ce que tout ceci signifie?

LE SOMMELIER.

Cette femme que vous voyez à cheval est l'emblème de la libre élection du royaume de Bohême; elle est caractérisée par le chapeau et le cheval indompté qu'elle monte. Le chapeau est le signe de la liberté; car tout homme qui n'a pas le droit de se couvrir devant les empereurs et les rois n'est point libre.

NEUMANN.

Mais quel est ce calice représenté sur l'étendard?

LE SOMMELIER.

Le calice signifie la liberté de l'église de Bohême, telle qu'on en jouissait du temps de nos pères. Ils avaient, pendant la guerre des hussites, conquis sur les papistes le beau privilége de jouir du calice dans la communion; rien ne paraissait plus précieux aux utraquistes que le calice : c'était le trésor que la

Bohême avait acquis en répandant, dans maint combat, le plus pur de son sang.

NEUMANN.

Que veut dire ce papier à demi déroulé ?

LE SOMMELIER.

C'est la lettre de majesté de la Bohême que nous avions obtenue par force de l'empereur Rodolphe, cette chère et inestimable charte qui assurait à la nouvelle croyance, comme à l'ancienne, le privilége de sonner les cloches et de chanter en public. Depuis que l'archiduc de Gratz nous gouverne, tout cela a fini. Après la bataille de Prague, où le palatin Frédéric perdit la couronne et l'empire, ce fut fait de notre croyance, de notre prêche, de nos autels. Nos frères ont été obligés d'abandonner la patrie, et l'empereur a lui-même déchiré avec ses ciseaux la lettre de majesté.

NEUMANN.

Comme vous savez bien tout cela. Vous êtes versé dans les chroniques de votre pays, sommelier.

LE SOMMELIER.

Mes aïeux étaient taborites, et servaient sous Ziska et sous Procope. La paix soit avec leurs cendres. Ils combattaient pour la bonne cause. Allons, emportez ce vase.

NEUMANN.

Laissez-moi voir encore le second écusson. Voyez, il semble représenter les conseillers de l'empereur, Martinitz, Slawata, précipités du haut du château de Prague. Ah ! je comprends ; et voici là le comte de Thurn qui en donne l'ordre.

(Un domestique emporte le gobelet.)

LE SOMMELIER.

Ah ! ne me parlez pas de ce jour. C'était le vingt-troisième du mois de mai, dans l'année seize cent dix-huit. Ce jour malheureux m'est aussi présent que ce que je vois aujourd'hui. C'est là qu'ont commencé les misères de notre pays. Depuis ce jour, seize années se sont écoulées, et la paix n'a pu encore revenir sur la terre.

(On crie à la seconde table.)

Au prince de Weimar !

(A la troisième et à la quatrième.)

Vive le duc Bernard !

(La musique cesse.)

PREMIER DOMESTIQUE.

Entendez-vous ce tumulte ?

SECOND DOMESTIQUE arrivant précipitamment.

Avez-vous entendu ? Ils crient *vive Weimar!*

TROISIÈME DOMESTIQUE.

L'ennemi de l'Autriche !

PREMIER DOMESTIQUE.

Un luthérien !

SECOND DOMESTIQUE.

Tout à l'heure, Déodat a porté la santé de l'empereur, et tout le monde est resté muet.

LE SOMMELIER.

C'est l'ivresse qui est cause de tout cela. Un honnête serviteur ne doit pas avoir d'oreilles pour de telles choses.

TROISIÈME DOMESTIQUE, au quatrième qui est auprès de lui.

Observe bien tout, Jean ; nous irons en rendre compte au père Quiroga, qui nous donnera des indulgences pour cela.

QUATRIÈME DOMESTIQUE.

C'est bien pour cela que je me suis tenu le plus que j'ai pu derrière le fauteuil d'Illo. Il tient d'étranges propos.

(Les domestiques retournent aux tables.)

LE SOMMELIER, à Neumann.

Quel est ce seigneur vêtu de noir, avec une croix, qui s'entretient si confidemment avec le comte Palfy?

NEUMANN.

Ils peuvent se confier entièrement à celui-là. Il se nomme Maradas ; c'est un Espagnol.

LE SOMMELIER.

Il n'y a pas à compter sur les Espagnols, croyez-moi. Tous ces Italiens ne valent rien.

NEUMANN.

Vous ne devriez pas parler ainsi, sommelier ; ce sont justement, de tous les généraux, ceux sur lesquels le duc se fie le plus.

(Terzky vient tenant un papier, tous les convives se retirent.)

LE SOMMELIER, aux domestiques.

Le lieutenant général se lève. On sort de table ; faites votre service : allez, retirez les siéges.

(Les domestiques se retirent vers le fond du théâtre, une partie des convives s'avancent.)

SCÈNE VI.

(Octavio Piccolomini arrive parlant avec Maradas ; ils se placent tous deux sur un des côtés de l'avant-scène. Du côté opposé, Max Piccolomini s'avance tout seul pensif et sans prendre part au mouvement général. Au milieu, mais quelques pas en arrière, on voit groupés deux à deux Buttler, Isolani, Götz, Tiefenbach, Colalto, et un instant après le comte Terzky.)

ISOLANI, pendant que les généraux viennent en avant.

Bonne nuit, bonne nuit, Colalto. Lieutenant général, bonne nuit; ou, pour mieux dire, bonjour.

GÖTZ, à Tiefenbach.

Camarade, eh bien, ce dîner?

TIEFENBACH.

C'était un festin royal.

GÖTZ.

Ah! la comtesse s'y entend; elle a appris cela de sa belle-mère. Dieu veuille avoir son âme! C'était une bonne maîtresse de maison.

ISOLANI voulant s'en aller.

De la lumière! éclairez-moi.

TERZKY vient à Isolani avec un papier.

Camarade, encore deux minutes; il faut encore signer ceci.

ISOLANI.

Signer, tant que vous voudrez; épargnez-moi seulement une seconde lecture.

TERZKY.

Je ne veux pas vous en donner l'ennui, c'est le serment que vous connaissez déjà; c'est un trait de

plume à donner. (*A Isolani, qui présente le papier à Octavio.*) Il ne s'agit pas de rang ici; chacun à son tour, comme ça se présentera.

(Octavio parcourt le papier avec une indifférence apparente. Terzky l'observe de loin.)

GÖTZ à Terzky.

Monsieur le comte, permettez que je vous fasse mes civilités.

TERZKY.

Ne vous pressez pas ainsi; buvons encore une fois avant d'aller dormir. Holà!

(Il appelle ses gens.)

GÖTZ.

Je vous remercie, cela ne se peut pas.

TERZKY.

Une seule goutte.

GÖTZ.

Excusez-moi.

TIEFENBACH s'asseyant.

Pardon, messieurs; mais je me fatigue à rester debout.

TERZKY.

Ne vous gênez pas, monsieur le grand-maître.

TIEFENBACH.

La tête est libre, l'estomac est bon; mais les jambes ne veulent plus me porter.

ISOLANI montrant sa corpulence.

C'est qu'aussi elles ont une trop lourde charge.

(Octavio a signé; il remet le papier à Terzky, qui le donne à Isolani : celui-ci va signer sur la table.)

TIEFENBACH.

C'est la guerre de Poméranie qui me vaut cela; il

fallait coucher sur la glace et dans la neige; de ma vie je ne m'en remettrai.

GÖTZ.

Ah! oui, les Suédois ne s'inquiètent pas de la saison.

(Terzky donne le papier à don Marades qui va signer sur la table.)

OCTAVIO s'approche de Buttler.

Vous n'aimez pas beaucoup à fêter Bacchus, monsieur le colonel; je l'ai bien remarqué : et il me semble que vous vous plairiez mieux au milieu d'une bataille que dans les festins.

BUTTLER.

Je dois avouer qu'ils ne sont pas de mon goût.

OCTAVIO s'approchant avec plus d'intimité.

Ils ne sont pas du mien non plus, je puis vous l'assurer; et je me réjouis, digne colonel Buttler, d'avoir la même manière de penser que vous. Une demi-douzaine, tout au plus, de bons amis, autour d'une petite table ronde, un verre de vin de Tokay, une conversation sensée et à cœur ouvert, c'est là ce qui me plaît.

BUTTLER.

Oui, si l'on pouvait se donner ce plaisir, il me conviendrait assez.

(Le papier vient à Buttler. Il va à la table pour le signer. L'avant-scène reste vide, de façon que les deux Piccolomini restent seuls, chacun de leur côté.)

OCTAVIO, après avoir long-temps observé son fils en silence, se rapproche un peu de lui.

Tu as tardé long-temps à venir, mon ami.

MAX se tourne vers son père, et semble embarrassé.

Moi? des affaires pressantes m'ont retenu.

OCTAVIO.

Et, à ce qu'il me semble, ta pensée n'est pas ici?

MAX.

Vous savez que le tumulte me rend toujours silencieux.

OCTAVIO s'approche de lui davantage.

Je n'ose demander ce qui t'a retenu si long-temps. (*Avec finesse.*) Et Terzky le sait cependant.

MAX.

Que sait Terzky?

OCTAVIO d'un air significatif.

Il était le seul ici qui ne fît pas attention à ton absence.

ISOLANI, qui de loin les a observés, s'avance.

Bien, père; renvoyez-le-moi aux bagages; mettez-le aux arrêts, il se conduit mal.

TERZKY revient avec le papier.

Tous ont-ils signé? n'en manque-t-il aucun?

OCTAVIO.

Ils y sont tous.

TERZKY, à haute voix.

Quelqu'un n'a-t-il pas signé?

BUTTLER à Terzky.

Comptez, il doit se trouver trente noms.

TERZKY.

Voilà une croix.

TIEFENBACH.

La croix est pour moi.

ISOLANI à Terzky.

Il ne sait pas écrire; mais sa croix est bonne, et il la fera bien respecter des juifs comme des chrétiens.

OCTAVIO pressant Max.

Partons ensemble, colonel; il se fait tard.

TERZKY.

Un seul Piccolomini a signé.

ISOLANI montrant Max.

Prenez garde, c'est celui-là qui manque; c'est ce *convive de pierre*, dont nous n'avons pu rien faire ce soir.

(Max prend le papier des mains de Terzky, et le parcourt avec distraction.)

SCÈNE VII.

Les précédens; ILLO sort de la chambre du fond; il tient en main le gobelet d'or, et il est fort animé par le vin. Götz et Buttler le suivent, et essaient de le retenir.

ILLO.

Que voulez-vous? laissez-moi.

GÖTZ et BUTTLER.

Illo, ne bois donc pas davantage.

ILLO va à Octavio, et l'embrasse tout en buvant.

Octavio, je t'apporte ce verre; que toute la ran-

cune soit noyée dans ce gobelet que nous allons vider ensemble. Tu sais bien que tu ne m'as jamais aimé. Dieu me punisse, si je n'étais pas dans les mêmes sentimens pour toi! Que le passé soit oublié; je t'aime infiniment. (*Il veut l'embrasser une autre fois.*) Je suis son meilleur ami; et afin que vous le sachiez, celui qui le traitera de traître et d'hypocrite, celui-là aura affaire à moi.

TERZKY le tirant à part.

Êtes-vous hors de sens? Illo, songez où vous êtes?

ILLO d'un air cordial.

Que voulez-vous? ne sommes-nous pas entre bons amis? (*Il parcourt le cercle d'un œil satisfait.*) Ce qui me fait plaisir, c'est qu'il n'y a pas un faux frère parmi nous.

TERZKY à Buttler avec instance.

Emmenez-le avec vous, je vous en conjure, Buttler.

(Buttler le conduit vers le buffet.)

ISOLANI à Max, qui toujours immobile et distrait regarde le papier.

Ce sera-t-il bientôt fait, camarade? l'avez-vous maintenant assez étudié?

MAX, comme s'il se réveillait d'un songe.

Qu'y a-t-il à faire?

TERZKY et ISOLANI à la fois.

Mettre son nom au bas.

(Octavio, avec une attention inquiète, fixe ses regards sur Max.)

MAX rend le papier.

Laissons cela pour aujourd'hui. C'est une affaire à

considérer, et je suis mal disposé aujourd'hui ; envoyez-le-moi demain.

TERZKY.

Songez cependant.....

ISOLANI.

Vite, signez. Eh quoi ! il est le plus jeune de l'assemblée, et il voudrait à lui tout seul avoir plus de de prudence que nous tous ensemble ? Voyez donc. Votre père aussi a signé, et nous tous.

TERZKY à Octavio.

Employez votre influence sur lui ; persuadez-le.

OCTAVIO.

Mon fils est en âge de se décider lui-même.

ILLO a posé le verre sur le buffet.

De quoi parle-t-on ?

TERZKY.

Il se refuse à signer le serment.

MAX.

Je dis que cela peut se remettre jusqu'à demain.

ILLO.

Cela ne peut pas se remettre. Nous avons tous signé ; et toi aussi, toi, il faut que tu signes.

MAX.

Illo, bonne nuit.

ILLO.

Non, tu ne t'échapperas pas ainsi. Le prince doit apprendre aujourd'hui quels sont ses amis.

(Tous les convives se rassemblent autour d'eux.)

MAX.

Le prince sait quels sont mes sentimens pour lui; personne ne les ignore, et toutes ces sottises sont inutiles.

ILLO.

Voilà la récompense qu'obtient le prince, d'avoir toujours préféré les Italiens.

TERZKY, dans le plus grand trouble, s'adresse aux généraux qui sont en tumulte.

C'est l'ivresse qui le fait parler, ne l'écoutez pas, je vous prie.

ISOLANI riant.

Le vin ne donne pas des idées, il fait seulement dire celles qu'on a.

ILLO.

Qui n'est pas pour moi est contre moi. Quelle délicatesse de conscience! parce qu'on ne lui laisse pas une porte de derrière, une clause.

TERZKY l'interrompt vivement.

Il est hors de raison; ne faites pas attention à ses paroles.

ILLO, criant plus fort.

Une clause pour s'échapper. Quelle clause? Que le diable emporte cette clause.

MAX écoute attentivement, et regarde de nouveau le papier.

Qu'y a-t-il donc là de si difficile? Vous me donnez la curiosité d'examiner de plus près.

TERZKY, à Illo, à part.

Qu'avez-vous fait, Illo? Vous nous perdez.

TIEFENBACH à Colalto.

J'ai bien remarqué qu'avant le repas on avait lu autrement.

GÖTZ.

Je m'en suis aperçu aussi.

ISOLANI.

Que m'importe? Puisque les autres noms y sont, le mien peut bien y rester.

TIEFENBACH.

Avant le repas, il y avait une certaine restriction, une clause concernant le service de l'empereur.

BUTTLER, à un des généraux.

Et quoi! vous repentez-vous, messieurs? Songez où nous en sommes. La question maintenant consiste à savoir si nous conserverons le général, ou si nous nous le laisserons ôter. On ne peut pas prendre les choses si fort à la rigueur et si scrupuleusement.

ISOLANI, à un des généraux.

Le prince s'est-il arrêté à des clauses, quand il vous a donné votre régiment?

TERZKY, à Götz.

Et quand il vous a confié cette fourniture qui vous a valu mille pistoles en un an?

ILLO.

Il n'y a qu'un scélérat qui puisse nous regarder comme parjures. Celui qui n'est pas content, qu'il le dise; je suis là pour lui répondre.

TIEFENBACH.

Eh! on cause ensemble seulement.

MAX, après avoir lu le papier, le rend.

A demain donc.

ILLO étouffant de colère, et n'étant plus maître de lui, présente d'une main le papier à Max, et de l'autre tire son épée.

Signe, Judas.

ISOLANI.

Fi ! Illo.

OCTAVIO, TERZKY, BUTTLER, à la fois.

Écartez l'épée.

MAX. Il a pris le furieux dans ses bras et l'a désarmé; puis s'adressant au comte de Terzky.

Faites-le porter sur un lit.

(Il sort. Illo, jurant et furieux, est retenu par quelques-uns des généraux. Pendant ce tumulte, la toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un appartement de la maison de Piccolomini : il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVIO PICCOLOMINI ; un domestique l'éclaire. Un instant après, MAX PICCOLOMINI.

OCTAVIO.

Dès que mon fils sera rentré, vous l'avertirez que je veux le voir. Quelle heure est-il ?

LE DOMESTIQUE.

Le jour va paraître.

OCTAVIO.

Laissez là votre lumière. Je ne me coucherai pas ; vous pouvez aller dormir.

(Le domestique sort. Octavio, pensif, se promène dans la chambre. Max Piccolomini entre. Il n'est pas d'abord aperçu par son père, et le regarde un instant en silence.)

MAX.

Seriez-vous mal disposé pour moi, Octavio ? Dieu sait si j'ai eu le moindre tort dans cette odieuse querelle. J'ai bien vu que vous aviez signé. Ce que vous aviez fait, je pouvais le faire sans crainte. Cependant, vous le savez, dans de telles choses je ne puis

suivre que mes propres lumières et non celles d'autrui.

OCTAVIO va à lui et l'embrasse.

Continue toujours à les suivre, mon digne fils; elles t'ont aujourd'hui mieux guidé que l'exemple de ton père.

MAX.

Expliquez-vous plus clairement.

OCTAVIO.

Je vais le faire. Après ce qui s'est passé cette nuit, il ne doit plus y avoir aucun secret entre nous. (*Ils s'asseyent tous les deux.*) Max, dis-moi, que penses-tu de ce serment qu'on a présenté à notre signature?

MAX.

Je le regarde comme sans danger, bien que la formule ne m'en plaise point.

OCTAVIO.

Tu aurais, sans aucun autre motif, refusé la signature qu'on te pressait de donner?

MAX.

C'était une affaire sérieuse. J'étais troublé. La chose ne me paraissait pas si pressante.

OCTAVIO.

Sois franc, Max; tu n'avais aucun soupçon?

MAX.

Sur quoi des soupçons? pas le moindre.

OCTAVIO.

Remercie ton bon ange, Piccolomini. A ton insçu, il t'a retenu au bord de l'abîme.

MAX.

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

OCTAVIO.

Je vais m'expliquer. Tu aurais associé ton nom à une perfidie; d'un trait de plume tu aurais renié tes devoirs, tes sermens.

MAX se lève.

Octavio!

OCTAVIO.

Demeure assis; j'ai encore beaucoup à te dire. Ami, tu as depuis des années vécu dans un inconcevable aveuglement. Le plus noir complot s'ourdissait sous tes yeux, et une puissance infernale dérobait à ta vue la clarté et l'évidence. Je ne puis me taire plus long-temps; il faut que j'arrache le bandeau qui couvre tes yeux.

MAX.

Avant de parler, pensez-y bien. Si vos discours ne sont que des conjectures, et je crains bien que ce ne soit rien de plus, épargnez-les; je ne suis pas disposé maintenant à les accueillir tranquillement.

OCTAVIO.

Tu as de puissans motifs pour fuir la lumière; j'en ai de pressans pour te la montrer. Je pourrais me reposer tranquillement sur l'innocence de ton cœur, sur ta propre opinion, mais je vois un piége dangereux préparé pour enlacer ce cœur... Le secret (*il fixe sur lui un regard pénétrant*) que tu me caches me force à révéler le mien.

(Max essaie de répondre. Il fixe à terre des regards troublés, après les avoir levés un instant.)

OCTAVIO, après un moment de silence.

Apprends donc que l'on te trompe, qu'on se joue impunément de toi et de nous tous. Le duc feint de vouloir abandonner l'armée; et dans ce moment même, on travaille à dérober à l'empereur son armée, à la conduire à l'ennemi.

MAX.

Je connais les mensonges que débitent les prêtres; mais je ne m'attendais pas à les entendre de votre bouche.

OCTAVIO.

C'est parce que tu les entends de ma bouche, que tu ne dois plus les prendre pour des mensonges de prêtres.

MAX.

Dans quelle démence suppose-t-on le duc? Pourrait-il penser que trente mille braves éprouvés, que d'honorables soldats, parmi lesquels on compte plus de mille gentilshommes, quitteront le chemin de l'honneur, du devoir, des sermens, et s'accorderont entre eux pour une trahison?

OCTAVIO.

Il se garde bien de solliciter une telle infamie. Ce qu'il demande de nous est revêtu de noms moins coupables. Il ne veut rien que donner la paix à l'empire; et comme cette paix est odieuse à l'empereur, il veut... il veut l'y contraindre; il veut apaiser tous les partis, et pour prix de ses peines garder pour lui la Bohême qu'il occupe déjà.

MAX.

A-t-il mérité de nous, Octavio, que nous pensions de lui de telles indignités?

OCTAVIO.

Il ne s'agit pas ici de notre pensée : la chose parle d'elle-même, les preuves sont claires. Mon fils, tu n'ignores pas combien la cour est mécontente de nous. N'as-tu donc pas aperçu les artifices, les mensonges que l'on met en usage pour semer l'esprit de révolte dans le camp? Tous les liens qui attachent l'officier à l'empereur, tous les liens qui tiennent le soldat à l'intérêt de la patrie, sont rompus. Libre de tout devoir et de toute loi, il se fortifie contre l'état qu'il devrait défendre, et menace de tourner les armes contre lui. Cela va si loin, que l'empereur en ce moment tremble devant sa propre armée; que dans sa capitale, dans son château, il redoute le glaive de parjures. Oui, il s'apprête à dérober sa tendre famille, non pas aux Suédois, aux luthériens, non, à ses propres soldats.

MAX.

Cessez, vous me déchirez, vous m'épouvantez. Je sais bien que l'on peut être agité par de vaines craintes; cependant ces fausses illusions amènent des malheurs réels.

OCTAVIO.

Il n'y a pas d'illusion. La guerre civile, la plus dénaturée de toutes, va s'allumer, si par un prompt secours nous ne la prévenons pas. Les colonels sont gagnés depuis long-temps; la fidélité des subalternes est chancelante; déjà tous les régimens, toutes

les garnisons s'ébranlent. Les forteresses sont commandées par des étrangers. On a confié au suspect Schafgotsch les levées de la Silésie, à Terzky cinq régimens de fantassins et de cavaliers; à Illo, à Kinski, à Buttler, à Isolani, les troupes les mieux équipées.

MAX.

Et à nous deux aussi.

OCTAVIO.

Parce qu'on se croit sûr de nous; parce qu'on s'imagine nous avoir séduits par de brillantes promesses. Il m'assigne la principauté de Glatz et de Sagan, et je vois bien à quel appât il compte te prendre.

MAX.

Non, non, non, vous dis-je.

OCTAVIO.

Oh! ouvre donc les yeux. Pour quel motif penses-tu qu'on nous ait rassemblés à Pilsen? Pour prendre nos conseils? Quand Friedland a-t-il eu besoin de nos conseils? Nous sommes convoqués pour être achetés; et si nous refusons, pour être gardés en otages. C'est pour cela que le comte de Galas n'est point venu. Et tu ne verrais pas ici ton père, si des devoirs plus importans ne l'y tenaient enchaîné.

MAX.

Nous avons été appelés ici pour lui; il n'en fait point de mystère. Il avoue qu'il a besoin de notre bras pour se maintenir. Il a tant fait pour nous, que ce nous est un devoir d'agir maintenant pour lui.

OCTAVIO.

Et sais-tu ce qu'il faut que nous fassions pour lui? Illo, dans le désordre de son ivresse, a trahi le secret. Rappelle-toi donc ce que tu as entendu, ce que tu as vu. Cet écrit falsifié, cette clause décisive soustraite, ne témoignent-ils pas qu'on voulait nous entraîner dans un coupable engagement?

MAX.

Ce qui s'est passé cette nuit, au sujet de cet écrit, n'a paru à mes yeux qu'une mauvaise pratique de cet Illo. Cette race d'intrigans veut toujours se mettre à la tête de tout. Ils voient que le duc n'est pas en bonne intelligence avec la cour, et ils s'imaginent le servir en agrandissant la plaie, en la rendant incurable. Le duc, croyez-moi, ne sait rien de tout cela.

OCTAVIO.

Il est douloureux pour moi de renverser cette confiance si bien établie que tu as en lui. Cependant, je ne dois pas ici épargner ton opinion. Il faut promptement régler ta conduite, diriger tes actions. Je t'avouerai donc que tout ce que je t'ai confié, ce qui te semble si incroyable, je le tiens de... de sa propre bouche, de la bouche du prince.

MAX vivement ému.

Jamais!

OCTAVIO.

Lui-même m'a confié, ce que j'avais déjà découvert par une autre voie, qu'il voulait passer du côté des Saxons, et, à la tête des armées réunies, forcer l'empereur.....

MAX.

Il est violent. La cour l'a sensiblement offensé. Peut-être que, dans un moment de chagrin, il aura pu s'oublier une fois.

OCTAVIO.

Il était de sang froid lorsqu'il me fit cet aveu; et, comme il prit mon étonnement pour de la crainte, il me montra avec confiance des lettres de Suédois et de Saxons qui lui donnaient l'espérance d'un secours assuré.

MAX.

Cela ne peut être, non cela ne peut être, cela ne peut être. Voyez-vous, cela est impossible; vous lui auriez témoigné votre horreur d'un tel dessein; vous l'en eussiez dissuadé, ou vous... vous ne seriez pas ainsi tranquillement auprès de moi.

OCTAVIO.

Je lui ai bien laissé voir ma pensée. Je l'ai pressé; j'ai tenté des efforts pour le ramener : cependant, j'ai tenu profondément cachés mon horreur et le fond de ma pensée.

MAX.

Vous auriez eu cette fausseté? Cela n'est pas conforme à vous-même, mon père. Je ne croyais pas vos discours, quand vous me disiez du mal de lui; il m'est encore plus impossible de les croire, quand c'est vous que vous calomniez.

OCTAVIO.

Je n'ai pas cherché à pénétrer son secret.

MAX.

Sa confiance méritait votre sincérité.

OCTAVIO.

Il n'était plus digne de ma franchise.

MAX.

La trahison était plus indigne encore de vous.

OCTAVIO.

Mon noble fils, il n'est pas toujours possible dans la vie de garder cette candeur d'enfant que nous dicte une voix intérieure. Dans la continuelle nécessité de se défendre contre la ruse et l'artifice, le cœur ne peut pas demeurer sincère et confiant : c'est une malédiction attachée à tout ce qui est le mal ; sans cesse il se multiplie et engendre le mal. Je n'examine point : j'ai fait mon devoir ; l'empereur m'avait prescrit ma conduite. Sans doute il serait mieux de suivre en tout le mouvement de son âme ; cependant y renoncer pour parvenir à une bonne fin est encore au-dessus. Il s'agit, mon fils, de bien servir l'empereur ; qu'importe la voix de mon cœur ?

MAX.

Je ne puis aujourd'hui saisir ni concevoir vos discours. Le prince, dites-vous, vous a franchement ouvert son âme dans un dessein pervers ; et vous, par un louable dessein, vous l'avez trahi. Cessez, je vous en conjure : vous ne sauriez me priver d'un ami ; ne me ravissez pas un père.

OCTAVIO réprimant un mouvement de sensibilité.

Tu ne sais pas tout encore, mon fils ; j'ai encore quelque chose à te révéler. (*Après un instant de silence.*) Le duc de Friedland a fait ses préparatifs. Il se confie à son étoile : il pense nous surprendre à

l'improviste. Il croit que, d'une main assurée, il va saisir la couronne ; il se trompe. Nous avons agi de notre côté, et c'est à son funeste et mystérieux destin qu'il va atteindre.

MAX.

Ne hâtez rien, mon père. Au nom de Dieu, laissez-vous fléchir ; point de précipitation.

OCTAVIO.

Il chemine en silence dans une voie perverse. Silencieuse aussi et dissimulée, la vengeance le suit pas à pas. Déjà elle se tient près de lui cachée dans l'obscurité. Encore un pas seulement, et elle va l'atteindre d'une manière terrible. Tu as vu chez moi Questenberg : tu ne connais encore que sa mission ostensible; il en a aussi une secrète, qui était pour moi uniquement.

MAX.

Puis-je la connaître?

OCTAVIO.

Max, d'un seul mot, je vais mettre en tes mains le salut de l'empire et la vie de ton père. Wallenstein est cher à ton cœur ; une forte chaîne d'amour, de vénération, t'attache à lui depuis ta tendre jeunesse ; tu nourris le désir, laisse-moi prévenir l'aveu que ta confiance a différé, tu nourris l'espoir de lui appartenir de beaucoup plus près encore.

MAX.

Mon père.

OCTAVIO.

Je me fie à ton cœur. Mais puis-je être aussi certain de ta fermeté? Pourras-tu d'un visage tran-

quille paraître devant lui, quand je t'aurai révélé tout son destin.

MAX.

Vous m'avez déjà confié son crime.

(Octavio prend un papier dans une cassette et le lui présente.)

MAX.

Qu'est-ce ? Quoi ! une lettre ouverte de l'empereur.

OCTAVIO.

Lis.

MAX, après avoir jeté les yeux dessus.

Le prince condamné et proscrit !

OCTAVIO.

Cela est ainsi.

MAX.

O ! que les choses sont avancées ! ô malheureuse erreur !

OCTAVIO.

Continue de lire ? Remets-toi.

MAX, après avoir lu, regarde son père avec étonnement.

Comment ? Quoi ? Vous ? Vous êtes...

OCTAVIO.

Pour un moment seulement, et jusqu'à ce que le roi de Hongrie puisse paraître à l'armée, le commandement m'est confié.

MAX.

Et croyez-vous le lui arracher ? Ne le pensez pas. Mon père, mon père, on vous a donné une commission malheureuse. Cet ordre, prétendez-vous l'exécuter, et désarmer le redoutable chef au milieu de son armée, entouré de ses milliers de braves ? Vous êtes perdu, vous et nous tous.

OCTAVIO.

Je sais le péril que j'ai à courir. Je suis dans la main de la providence, elle couvrira de son bouclier la pieuse maison impériale, et renversera l'œuvre des ténèbres : l'empereur a encore de fidèles serviteurs. Il y a encore dans le camp assez de braves qui combattront courageusement pour la bonne cause. Les sujets fidèles sont avertis; les autres sont surveillés; j'attends seulement le premier pas; et aussitôt.....

MAX.

Sur un simple soupçon, voulez-vous donc agir sur-le-champ, en toute hâte?

OCTAVIO.

Loin, loin de l'empereur tout acte despotique. Ce n'est pas la volonté, ce sont les actions seules qu'il veut punir. Le prince tient encore son destin dans sa main. Qu'il laisse le complot sans exécution, il pourra abandonner tranquillement le commandement; il cédera la place au fils de son empereur. Un honorable exil dans ses terres sera plutôt un bienfait qu'une punition; mais aussi, à la première démarche apparente.....

MAX.

Quelle démarche voulez-vous dire? Il n'en fera aucune qui soit criminelle; mais vous pourrez, et déjà vous l'avez fait, interpréter à mal les plus innocentes.

OCTAVIO.

Quelque coupable que fût l'intention du prince, les démarches publiques qu'il a faites peuvent encore être expliquées innocemment, et je ne penserai

point à user de cet écrit avant qu'il soit prouvé, par un acte incontestable, qu'il est coupable de haute trahison, et doit être condamné.

MAX.

Et quel en sera le juge ?

OCTAVIO.

Toi-même.

MAX.

Oh! s'il en est ainsi, cet ordre sera toujours inutile. J'ai votre parole, vous n'agirez pas avant que moi, moi-même, je sois convaincu.

OCTAVIO.

Est-il possible,... après tout ce que tu sais, que tu puisses encore le croire innocent?

MAX, vivement.

Votre jugement peut se méprendre et non pas mon cœur. (*Il continue avec un ton modéré.*) Le génie n'est pas facile à démêler comme les esprits ordinaires. De même que les astres guident son destin, de même il s'avance comme eux dans des routes étonnantes, mystérieuses, et toujours inconcevables. Croyez-moi, on lui fait injustice. Tout sera expliqué, et nous le verrons sortir pur et brillant de tous ces noirs soupçons.

OCTAVIO.

J'attendrai.

SCÈNE II.

Les précédens, UN DOMESTIQUE; un instant après, UN COURRIER.

OCTAVIO.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Un courrier attend là à la porte.

OCTAVIO.

Si matin, à la pointe du jour! Qui est-il? d'où vient-il?

LE DOMESTIQUE.

Il n'a pas voulu me le dire.

OCTAVIO.

Conduisez-le ici, et ne parlez pas de ceci. (*Le domestique s'en va. Un cornette entre.*) C'est vous, cornette; c'est le comte de Galas qui vous envoie? Remettez-moi sa lettre.

LE CORNETTE.

Je n'ai qu'une commission verbale. Le général a craint.

OCTAVIO.

Qu'est-ce?

LE CORNETTE.

Il vous fait dire.... Puis-je parler ici librement?

OCTAVIO.

Mon fils sait tout.

LE CORNETTE.

Nous le tenons.

OCTAVIO.

De qui parlez-vous ?

LE CORNETTE.

De l'entremetteur, de Sesina.

OCTAVIO, promptement.

Vous l'avez ?

LE CORNETTE.

Le capitaine Mohrbrand l'a saisi hier matin dans une forêt de la Bohême, comme il était en route pour aller à Ratisbonne, porter des dépêches aux Suédois.

OCTAVIO.

Et les dépêches.

LE CORNETTE.

Le général les a sur-le-champ expédiées pour Vienne avec le prisonnier.

OCTAVIO.

Enfin, enfin, c'est une grande nouvelle. Cet homme est pour nous une précieuse capture, qui peut amener des choses importantes. Qu'a-t-on trouvé sur lui ?

LE CORNETTE.

Six paquets sous le sceau du comte Terzky.

OCTAVIO.

Aucun de la main du prince ?

LE CORNETTE.

Pas que je sache.

OCTAVIO.

Et ce Sesina ?

LE CORNETTE.

Il s'est montré fort effrayé lorsqu'on lui a dit qu'il

irait à Vienne. Mais le comte Altringer a cherché à lui donner bonne espérance s'il voulait tout révéler.

OCTAVIO.

Altringer est-il auprès de votre général? On m'avait dit qu'il était malade à Lintz.

LE CORNETTE.

Depuis trois jours, il est à Fraüemberg chez le général. Ils ont déjà rassemblé soixante drapeaux, des gens d'élite, et ils vous font savoir qu'ils n'attendent que vos ordres.

OCTAVIO.

En peu de jours il peut se passer bien des choses. Quand devez-vous partir?

LE CORNETTE.

J'attends vos ordres.

OCTAVIO.

Demeurez jusqu'à ce soir.

LE CORNETTE.

Bien.

(Il veut sortir.)

OCTAVIO.

Personne ne vous a-t-il vu?

LE CORNETTE.

Personne; les capucins m'ont introduit par leur couvent, comme de coutume.

OCTAVIO.

Allez, reposez-vous, et tenez-vous caché; je pense que je pourrai vous expédier avant ce soir. Les choses s'approchent du dénoûment; et même avant que ce jour fatal qui brille déjà au ciel soit fini, une question décisive doit être résolue.

(Le cornette sort.)

SCÈNE III.

Les deux PICCOLOMINI.

OCTAVIO.

Eh bien, mon fils, maintenant nous allons être bientôt éclaircis; car tout, je le savais, se conduisait par Sesina.

MAX, qui pendant toute la scène précédente a semblé agité par un combat intérieur, d'un ton décidé. .

Je veux connaître la vérité par la voie la plus prompte. Adieu.

OCTAVIO.

Où vas-tu? Arrête.

MAX.

Près du prince.

OCTAVIO, effrayé.

Quoi!

MAX, revenant.

Si vous avez cru que j'étais disposé à jouer un rôle dans vos intrigues, vous vous êtes mépris sur moi; ma route ne doit pas être tortueuse; je ne puis être véridique dans les paroles et dissimulé au fond du cœur. Je ne puis voir un homme se confier à moi comme à son ami, et cependant endormir ma conscience en me disant qu'il agit à ses risques et périls, et que ma bouche ne le trompe point. Tel il me présume, tel je dois être. Je vais trouver le duc : dès aujourd'hui je vais lui demander de justifier sa gloire obscurcie aux yeux du

monde, et de rompre, par une démarche franche, vos trames artificieuses.

OCTAVIO.

Quoi ! tu veux ?

MAX.

N'en doutez pas, je le veux ainsi.

OCTAVIO.

Oui, je me suis mépris sur toi; je t'ai pris pour un fils prudent qui bénirait la main bienfaisante qui te retire de l'abîme; et je ne vois qu'un insensé, que le pouvoir de deux beaux yeux éblouit, que la passion aveugle, que la lumière du jour ne saurait éclairer : eh bien, va, interroge-le; sois assez imprudent pour lui livrer le secret de ton père et de ton empereur. Contrains-moi d'en venir, avant le temps, à quelque éclat public. Et maintenant, après que par un miracle du ciel, mon secret a été jusqu'ici conservé, que les regards clairvoyans du soupçon ont été endormis, donne-moi la douleur de voir mon propre fils anéantir dans sa rage insensée l'œuvre pénible de la politique.

MAX.

Oh ! cette politique, combien je la maudis. C'est avec votre politique que vous le pousserez à quelque démarche irréparable. Oui, puisque vous voulez qu'il soit coupable, vous pouvez le rendre coupable. Oh ! tout ceci aura une fin déplorable. Et, de quelque façon que le sort en décide, je vois avec pressentiment s'approcher un dénoûment funeste. Car si cette âme royale vient à tomber, elle entraînera tout un monde dans sa ruine; tel qu'un vais-

seau au milieu de la pleine mer, s'embrasant tout à coup, éclatant de toutes parts, est lancé entre le ciel et la mer, et disperse au loin l'équipage qui le montait, tel il entraînera dans sa chute, nous tous qui étions attachés à sa fortune.

Temporisez, cependant, comme vous en avez la volonté; pardonnez-moi, si je me conduis suivant ma pensée. Il ne sera question de rien entre lui et moi; et, avant le déclin du jour, je saurai si c'est d'un ami ou d'un père que je dois être privé.

(Pendant qu'il sort la toile tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

WALLENSTEIN,

POËME DRAMATIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA MORT

DE WALLENSTEIN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

WALLENSTEIN.
OCTAVIO PICCOLOMINI.
MAX PICCOLOMINI.
TERZKY.
ILLO.
ISOLANI.
BUTTLER.
LE CAPITAINE NEUMANN.
UN ADJUDANT.
LE COLONEL WRANGEL, envoyé des Suédois.
GORDON, commandant d'Égra.
LE MAJOR GERALDIN.
DEVEROUX, MACDONALD, } capitaines dans l'armée de Wallenstein.
UN CAPITAINE SUÉDOIS.
LE BOURGUEMESTRE D'ÉGRA.
SENI.
LA DUCHESSE DE FRIEDLAND.
LA COMTESSE TERZKY.
THÉCLA.
MADAME DE NEUBRUNN, dame } de la princesse.
ROSENBERG, écuyer }
UNE DÉPUTATION DES CUIRASSIERS.
DRAGONS.
DOMESTIQUES, PAGES, PEUPLE.

La scène est à Pilsen pendant les deux premiers actes, à Égra pendant les deux derniers.

LA MORT

DE WALLENSTEIN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement disposé pour des opérations astrologiques, il est garni de sphères, de cartes, de cadrans, et autres instrumens d'astronomie. Un rideau tiré laisse voir une salle ronde dans laquelle les figures des sept planètes sont renfermées dans des niches éclairées obscurément. Seni observe les étoiles. Wallenstein est devant une grande table noire sur laquelle est dessiné l'aspect des planètes.

SCÈNE PREMIÈRE.

WALLENSTEIN, SENI.

WALLENSTEIN.

C'est bon, Seni. Descendez. Le jour brille, et cette heure est sous l'influence de Mars. Ce n'est plus le moment d'opérer. Venez, nous en savons assez.

SENI.

Que votre excellence me laisse seulement observer encore Vénus. Elle se lève à l'instant, et se montre brillante comme un soleil dans l'orient.

WALLENSTEIN.

Oui. Elle est maintenant proche de la terre, et elle agit dans toute sa puissance. (*Regardant les figures tracées sur la table.*) Heureux aspect! ainsi s'accomplit enfin le grand triangle fatal, et les deux astres bienfaisans, Jupiter et Vénus renferment entre eux le malfaisant, le funeste Mars; ils forcent cet artisan de malheurs à me servir; car long-temps il se montra mon ennemi, et dans une direction perpendiculaire ou oblique, tantôt par l'aspect quadrat, tantôt par l'opposition, il lançait ses rayons ensanglantés sur mes astres, dont il détruisait l'influence bénigne. Maintenant, ils ont vaincu mon ancien ennemi, et là haut dans le ciel, ils le tiennent sous ma puissance.

SENI.

Et ces deux grands astres n'ont à redouter aucune force malfaisante. Saturne, sans aucun pouvoir de nuire, penche vers son déclin.

WALLENSTEIN.

Le signe de Saturne est passé. C'est lui qui a présidé à la naissance des choses cachées dans les entrailles de la terre, où dans les profondeurs de l'âme : il règne sur tout ce qui craint la lumière. Ce n'est plus le temps aujourd'hui de réfléchir et de méditer, car l'éclatant Jupiter domine, et sa puissance attire dans l'empire de la lumière les œuvres préparées dans l'obscurité. Maintenant, il faut agir promptement avant que ces signes de bonheur s'éloignent de dessus ma tête; car tout change sans cesse dans la voûte céleste. (*On frappe à la porte.*) On frappe. Voyez qui c'est.

TERZKY, de dehors.

Ouvrez.

WALLENSTEIN.

C'est Terzky. Qu'y a-t-il de si pressant? nous sommes occupés.

TERZKY, de dehors.

Je vous conjure de laisser là toute autre affaire. Ceci ne souffre aucun délai.

WALLENSTEIN.

Ouvrez, Seni.

Pendant qu'on ouvre à Terzky, Wallenstein tire le rideau devant les figures.

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, TERZKY.

TERZKY entre.

Le savez-vous déjà? Il a été pris, il a été livré à l'empereur par Galas.

WALLENSTEIN, à Terzky.

Qui a été pris? Qui a été livré?

TERZKY.

Celui qui sait tout notre secret, toutes nos négociations avec les Suédois et les Saxons, par les mains duquel tout a passé.

WALLENSTEIN, se reculant.

Ce n'est pas Sesina? Puisses-tu me dire que ce n'est pas lui.

TERZKY.

Justement. Comme il se rendait de Rastisbonne chez les Suédois, des gens envoyés par Galas, qui le guettaient depuis long-temps, l'ont saisi. Il était chargé de toutes mes dépêches à Kinsky, à Mathias de Thourn, à Oxenstiern, à Arnheim. Tout cela est entre leurs mains, ils ont connaissance de tout ce qui a été fait.

SCÈNE III.

Les précédens, ILLO.

ILLO, à Terzky.

Le sait-il?

TERZKY.

Oui, il le sait.

ILLO, à Wallenstein.

Eh bien! pensez-vous encore à faire votre paix avec l'empereur, à regagner sa confiance? Voudriez-vous maintenant renoncer à tous les projets? On sait quel a été votre dessein. Vous devez maintenant aller en avant, car vous ne pouvez plus reculer.

TERZKY.

Ils ont dans les mains des témoignages irrécusables contre nous.

WALLENSTEIN.

Cela est faux, rien de ma main.

ILLO.

Eh quoi! croyez-vous que lorsque lui, votre beau-

frère, a négocié en votre nom, on ne vous en accusera pas? Les Suédois vous ont cru sur sa parole, et vos ennemis à Vienne n'en feraient pas autant.

TERZKY.

Vous n'avez rien donné d'écrit. Mais songez-vous jusqu'où vous êtes allé dans vos conversations avec Sesina? Et se taira-t-il? Et s'il peut se sauver en révélant votre secret, le gardera-t-il?

ILLO.

Vous-même pouvez-vous en juger autrement? Et s'ils savent jusqu'où vous êtes allé, parlez, qu'attendez-vous? Pour conserver plus long-temps le commandement, il faut vous affranchir. Si vous l'abandonnez, vous êtes perdu.

WALLENSTEIN.

L'armée fait ma sûreté, l'armée ne m'abandonnera pas. Ils savent que c'est moi qui ai la force, il faut bien qu'ils prennent leur parti là-dessus; et si je leur proteste de ma fidélité, il faudra bien qu'ils se montrent satisfaits et tranquilles.

ILLO.

L'armée est à vous. Maintenant, en cet instant, elle est à vous. Cependant redoutez l'action lente et certaine du temps La faveur du soldat vous protége aujourd'hui, demain encore, contre une violence ouverte; mais si vous leur accordez des délais, ils mineront insensiblement cette opinion favorable sur laquelle vous vous fondez; ils vous raviront chaque soldat l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin la terre

tremble tout à coup, et renverse l'édifice fragile et sans appui.

WALLENSTEIN.

C'est un incident malheureux!

ILLO.

Ah! je le nommerais heureux, s'il avait sur vous l'influence de vous faire agir sans retard. Le colonel Suédois...

WALLENSTEIN.

Serait-il venu? Savez-vous de quoi il est chargé?

ILLO.

Il ne veut le confier qu'à vous seul.

WALLENSTEIN.

Malheureux, malheureux incident! Oui, certes. Sesina en sait trop et il ne se taira point.

TERZKY.

C'est un Bohémien révolté, un déserteur; sa tête est déjà condamnée. S'il peut se sauver à vos dépens, s'en fera-t-il scrupule? Si on le soumet à la torture, ne sera-t-il point faible et sans constance?

WALLENSTEIN, perdu dans ses pensées.

Il n'y a plus à compter sur la confiance, et quelque chose que je fasse, je demeurerai un traître à leurs yeux. J'essaierais en vain de rentrer honorablement dans le devoir, cela ne me servirait de rien.

ILLO.

Cela vous perdrait. Vous prouveriez par-là, non votre fidélité, mais votre impuissance.

WALLENSTEIN, vivement agité et marchant à grands pas.

Eh quoi! me faut-il maintenant accomplir sérieusement ce qui avait servi de simple amusement à mes libres pensées? Ah! jouer avec l'enfer, c'est se damner.

ILLO.

Si cela a été un simple amusement, croyez-moi, il faut l'expier par des soins sérieux et difficiles.

WALLENSTEIN.

Et faut-il pousser les choses à l'accomplissement aujourd'hui? Aujourd'hui que j'ai encore la puissance, faut-il en venir là?

ILLO.

Oui, pendant que la chose est possible, avant qu'à Vienne ils soient revenus de ce coup, et qu'ils cherchent à vous prévenir.

WALLENSTEIN, regardant les signatures.

J'ai par écrit l'engagement des généraux. Le nom de Max Piccolomini n'est pas là, pourquoi?

TERZKY.

C'est que.... il a cru....

ILLO.

Pure singularité! Il n'est pas besoin de cela entre vous et lui.

WALLENSTEIN.

Cela est inutile, il a raison. Les régimens ne veulent pas aller en Flandres. Ils m'ont fait présenter une requête, et se refusent hautement à l'ordre. Le premier pas vers la révolte est fait.

ILLO.

Croyez-moi, vous les conduiriez plus facilement à l'ennemi, que sous les ordres de l'Espagnol.

WALLENSTEIN.

Je veux cependant entendre ce que le Suédois a à me dire.

ILLO, avec empressement.

Appelez-le, Terzky; il est là, auprès.

WALLENSTEIN.

Attendez encore un peu. Tout cela me saisit. Les choses vont trop vite, je ne suis pas accoutumé à me laisser maîtriser et entraîner aveuglément par le hasard des circonstances.

ILLO.

Écoutez-le d'abord, puis vous y penserez.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN, se parlant à lui-même.

Est-il possible? ne puis-je plus faire ce que je voudrai? revenir en arrière, si tel est mon plaisir? Il faut que j'accomplisse les choses, parce que je les ai pensées, parce que je n'ai pas repoussé de moi la tentation, parce que mon cœur s'est nourri de ce songe, parce que je me suis ménagé les moyens d'exécuter un projet encore incertain, parce que j'ai voulu tenir les chemins ouverts devant moi. Par le dieu tout-puissant, ce n'était pas une idée

sérieuse, ce ne fut jamais un dessein arrêté; il était seulement venu à ma pensée. L'indépendance et le pouvoir avaient de l'attrait pour moi; était-ce donc un crime de charmer mon imagination par les espérances enchanteresses de la royauté? Ma volonté ne demeurait-elle pas libre dans mon âme? ne voyais-je pas près de moi la bonne voie qui me permettait toujours un libre retour? Où donc me trouvé-je tout à coup conduit? Il ne reste plus aucune route derrière moi, ce que j'ai fait a élevé un mur dont l'enceinte me ferme toute retraite. (*Il demeure profondément pensif.*) Je parais coupable, et je puis tenter le crime, mais non l'écarter de moi. Sous quelque jour qu'elle paraisse, ma conduite m'accuse; et même des actions pures découlant d'une source irréprochable, seraient interprétées à mal, seraient empoisonnées par le soupçon. Si j'étais, comme je le parais, un traître, n'aurais-je pas mieux ménagé les apparences; ne me serais-je pas enveloppé dans l'ombre la plus épaisse; aurais-je laissé percer mon dépit dans mes discours? Non, j'avais la conscience intérieure de l'innocence, de la droiture de mes volontés, et je donnais un libre cours à mon emportement, à mes passions. La parole était hardie, parce que l'action était incertaine: maintenant tout ce qui a été fait sans projet s'unit et se rattache comme les résultats de la prévoyance et de la résolution. Ce que la colère, ce qu'un courage audacieux me faisaient dire dans l'abondance de mon cœur, forme une trame artistement tissue; une accusation terrible s'élève contre moi, et je suis contraint à de-

meurer muet devant elle. Ainsi je me suis, pour ma perte, enveloppé dans mes propres filets, et la violence seule peut m'en dégager. (*Il se tait encore un moment.*) Et comment faire autrement? l'impulsion d'un libre courage me pousse à des actions audacieuses; la nécessité me les demande d'une rude voix; ma conservation les exige : l'aspect de la nécessité est sévère. Ce n'est pas sans frissonner que la main de l'homme s'en va fouiller dans l'urne mystérieuse du destin. Dans mon âme, mes actions étaient encore à moi; une fois échappées de ce sûr asile de mon cœur, de ce berceau qui les vit naître, une fois livrées à la réalité, elles appartiennent à la domination du hasard, qu'aucun art humain ne saurait soumettre. (*Il fait quelques pas avec agitation, puis s'arrête encore pensif.*) Et quel est ton dessein? le connais-tu bien toi-même? Tu veux ébranler un pouvoir tranquille, assuré sur le trône, vieilli dans une possession consacrée, qui repose sur les solides fondemens de l'habitude, qui a jeté mille racines profondes dans le pieux et filial respect des peuples. Ce n'est plus là un combat de la force contre la force : ceux-là je ne les crains pas. Je suis prêt à combattre tout adversaire que je pourrai fixement regarder aux yeux, et qui, plein de courage, enflammera aussi mon courage. Mais, ce que je crains, c'est un invisible ennemi, qui, pour me résister, se cache dans le cœur des hommes. C'est celui-là seul qui est terrible, et qui me trouve faible et timide. Ce n'est pas le danger qui se montre avec vivacité, avec force, que je dois redouter, c'est le train ordinaire, éternel des choses

de ce monde, ce qui a été et qui renaît toujours, ce qui subsistera demain, parce qu'il subsiste aujourd'hui. Car l'homme est façonné par la coutume; l'habitude a servi de nourrice à son enfance. Malheur à celui qui veut le troubler dans le respect des antiques choses, qu'il chérit comme héritage de ses aïeux! Le temps exerce un pouvoir de consécration. Ce qui était vénérable pour les pères devient divin pour les enfans. Si tu as la possession, le droit est pour toi, et l'adoration du vulgaire te servira de sauvegarde. (*A un page qui entre.*) Le colonel suédois? Est-ce lui? qu'il entre. (*Le page sort. Wallenstein fixe un regard pensif sur la porte.*) Elle n'est point encore profanée, pas encore; le crime n'a pas franchi ce seuil encore. Combien est étroite la limite qui sépare les deux portions d'une vie!

SCÈNE V.

WALLENSTEIN et WRANGEL.

WALLENSTEIN, après avoir fixé sur lui un regard pénétrant.

Vous vous nommez Wrangel?

WRANGEL.

Gustave Wrangel, colonel du régiment bleu de Sudermanie.

WALLENSTEIN.

C'était un Wrangel, qui, par sa courageuse défense, me fit tant de mal devant Stralsund, et qui m'empêcha d'emporter cette place.

WRANGEL.

Ce n'est pas mon mérite qui en doit avoir l'honneur, monsieur le duc, c'est la puissance des élémens : ils combattaient contre vous ; la ville fut sauvée par les tempêtes du Belt. La mer et la terre ne pouvaient point obéir aux ordres d'un seul homme.

WALLENSTEIN.

Vous enlevâtes de ma tête le chapeau d'amiral.

WRANGEL.

Je viens pour y placer une couronne.

WALLENSTEIN lui fait signe de prendre place, et s'assied.

Vos lettres de créance? Venez-vous avec de pleins pouvoirs?

WRANGEL, d'un ton significatif.

Il reste encore quelques choses à éclaircir.

WALLENSTEIN, après avoir lu.

La lettre est fort en règle. Seigneur Wrangel, vous servez un maître dont la tête est habile et prudente. Le chancelier m'écrit qu'il veut accomplir les propres résolutions du roi que vous avez perdu ; il voulait favoriser mes vues sur la couronne de Bohême.

WRANGEL.

Il le disait, cela est vrai. Le roi, de glorieuse mémoire, a toujours eu une grande opinion du génie distingué et des talens militaires de votre Excellence. Il aimait à répéter souvent que celui qui excellait à commander devait être dominateur et roi.

WALLENSTEIN.

Il lui appartenait de parler ainsi. (*Il lui tend la main avec confiance.*) Parlons à cœur ouvert, colonel Wrangel : j'ai toujours été au fond du cœur bon Suédois ; et vous l'avez bien éprouvé en Silésie et devant Nuremberg. Souvent je vous ai tenu en ma puissance, et toujours je vous ai laissé une porte de derrière pour vous échapper. C'est cela qu'ils ne veulent point me pardonner à Vienne, c'est cela qui me pousse maintenant à cette démarche ; et, puisque nos intérêts sont maintenant réunis, ayons les uns pour les autres une entière confiance.

WRANGEL.

La confiance viendra ; il faut que chacun d'abord prenne ses sûretés.

WALLENSTEIN.

Le chancelier, à ce que je remarque, ne se confie pas encore bien à moi. Oui, je l'avoue, je ne me présente pas ici à mon avantage. Son Excellence pense que si j'ai pu tromper l'empereur, mon maître, je pourrai en agir de même avec les ennemis ; et que l'un pourrait plutôt se pardonner que l'autre. N'est-ce pas votre opinion aussi, seigneur Wrangel ?

WRANGEL.

J'ai une mission à remplir et non une opinion à exprimer.

WALLENSTEIN.

L'empereur m'a poussé aux dernières extrémités ; je ne puis honorablement continuer à le servir.

C'est pour ma sûreté, pour ma juste défense que je fais ce pas difficile, que ma conscience réprouve.

WRANGEL.

Je le crois; personne n'en vient là sans y être contraint. (*Après un instant de silence.*) Ce que votre seigneurie peut avoir à débattre avec l'empereur, votre maître, ne nous concerne pas; nous n'avons ni à le juger ni à le pénétrer. Le Suédois combat pour sa bonne cause avec sa bonne épée et sa conscience; une circonstance, une occasion favorable se présente à nous; à la guerre on profite de chaque avantage, nous saisissons indistinctement celui qui s'offre à nous. Et si tout s'arrange bien....

WALLENSTEIN.

Sur quoi peut-on avoir des doutes? sur ma volonté, sur mes forces? J'ai promis au chancelier que s'il me confiait seize mille hommes, je les réunirais à dix-huit mille hommes de l'armée de l'empereur, et qu'alors....

WRANGEL.

Votre Excellence est connue pour un sublime guerrier, pour un second Attila, un Pyrrhus. On raconte encore avec admiration comment, il y a quelques années, contre l'attente générale, vous avez su tirer une armée pour ainsi dire du néant. Cependant....

WALLENSTEIN.

Cependant?

WRANGEL.

Son Excellence le chancelier pense que créer et rassembler soixante mille combattans, est peut-

être une chose plus facile que d'en entraîner la soixantième partie....

(Il s'arrête.)

WALLENSTEIN.

Eh bien! parlez librement.

WRANGEL.

A devenir parjures.

WALLENSTEIN.

Le croit-il ainsi? Il en juge comme un Suédois, comme un protestant. Vous autres, luthériens, vous combattez pour votre Bible; c'est votre cause que vous défendez. Vous suivez de cœur vos étendards; et celui qui déserterait de chez vous aurait à la fois rompu les liens qui l'attachent à un double devoir. Chez nous il n'est pas question de tout cela.

WRANGEL.

Dieu tout-puissant! n'a-t-on dans ce pays ni patrie, ni famille, ni église?

WALLENSTEIN.

Je vais vous dire ce qui en est. Oui, l'Autrichien a une patrie; il l'aime, il a des motifs pour l'aimer: mais cette armée, qui se nomme l'armée de l'empereur, et qui est ici campée en Bohême, n'en a aucune. C'est le rebut des nations étrangères, l'écume des peuples; ils ne possèdent rien que leur part à la lumière du soleil. Quant à la Bohême, où nous combattons, elle n'a aucune affection pour son souverain; c'est la fortune des combats qui le lui a imposé, et non son propre choix. Elle supporte en murmurant le joug d'une croyance qui n'est pas la sienne. La force l'a abattue, mais ne l'a

point soumise. Le souvenir de ce qui s'est passé dans cette contrée est encore vivant, et entretient un désir ardent de vengeance. Le fils pourrait-il oublier que son père a été livré en proie à des chiens pour être conduit à la messe. Un peuple à qui l'on peut donner le choix de souffrir un pareil traitement ou de se venger, est terrible.

WRANGEL.

Mais la noblesse et les officiers? Une telle félonie, une telle détermination, prince, est sans exemple dans l'histoire du monde.

WALLENSTEIN.

Ils sont à moi sans réserve. Rapportez-vous-en, non à moi, mais à vos propres yeux. (*Il lui donne la formule du serment; Wrangel la lit, et après la pose sur la table sans rien dire.*) Eh bien, concevez-vous, maintenant?

WRANGEL.

Qui pourrait le concevoir? Prince, je laisse tomber le masque: oui, j'ai plein pouvoir pour tout conclure. Le Rheingrave se tient à quatre jours de marche d'ici, avec quinze mille hommes, il n'attend qu'un ordre pour venir joindre votre armée; et cet ordre, je le montrerai, dès que nous serons d'accord.

WALLENSTEIN.

Et qu'exige le chancelier?

WRANGEL, d'un ton significatif.

Ce sont douze régimens, de bons Suédois, j'en réponds sur ma tête. Et comme cependant tout ceci pourrait n'être qu'un faux semblant....

WALLENSTEIN.

Seigneur Suédois !...

WRANGEL, continuant tranquillement.

Il faut en conséquence que, pour commencer, le duc de Friedland rompe formellement, sans possibilité de retour, avec l'empereur; jusque-là on ne lui confiera pas un seul soldat suédois.

WALLENSTEIN.

Qu'exige-t-on ? Parlez sans retard et sans détour.

WRANGEL.

Que les régimens espagnols qui sont dévoués à l'empereur soient désarmés; que l'on se saisisse de Prague; et que cette ville, ainsi que la forteresse d'Égra, soient remises aux Suédois.

WALLENSTEIN.

C'est demander beaucoup. Prague! passe pour Égra; mais Prague, n'y comptez pas. Je vous donnerai toutes les sûretés que vous pouvez raisonnablement exiger; mais Prague, mais la Bohême; je puis moi-même la défendre.

WRANGEL.

On n'en doute pas. Aussi n'est-ce pas seulement à leur défense que nous songeons; nous ne voulons point avoir dépensé en vain des hommes et de l'argent.

WALLENSTEIN.

Cela est juste.

WRANGEL.

Et tant que nous ne serons pas indemnisés, Prague restera en gage.

WALLENSTEIN.

Vous fiez-vous si peu à nous?

WRANGEL se lève.

Les Suédois doivent prendre leurs précautions avec les Allemands. On nous a appelés de l'autre rive de la Baltique ; nous avons délivré l'empire de la tyrannie ; nous avons scellé de notre sang la liberté des consciences, la sainte confession de l'Évangile : cependant, maintenant on ne sent déjà plus le bienfait de notre présence, mais son poids ; on regarde d'un œil malveillant ces étrangers au milieu de l'empire. L'on voudrait, les mains pleines d'or, nous renvoyer dans nos forêts. Non, ce n'est pas pour le salaire de Judas, ce n'est pas pour des bourses d'or et d'argent que nous avons laissé notre roi sur le champ de bataille. Le noble sang de tant de Suédois, ce n'est pas pour de l'or et de l'argent qu'il a coulé. Nous ne voulons pas rapporter dans la patrie nos drapeaux ornés seulement d'un stérile laurier ; nous voulons demeurer comme citoyens sur cette terre dont notre roi a pris possession en y tombant.

WALLENSTEIN.

Empêchez l'ennemi commun de me détruire, et alors vous êtes assuré d'un partage avantageux.

WRANGEL.

Et l'ennemi commun une fois abattu, quel sera le lien et le garant de la nouvelle alliance? Nous savons, prince, que vous pratiquez une négociation secrète avec les Saxons, comme si les Suédois n'avaient rien à y voir. Qui nous garantit que nous ne

serons pas la victime de ce traité qu'on croit nécessaire de nous cacher?

WALLENSTEIN.

Le chancelier choisit bien ses négociateurs. Il ne pouvait m'en envoyer un plus tenace. (*Il se lève.*) Avisez à une meilleure condition, Gustave Wrangel; qu'il ne soit plus question de Prague.

WRANGEL.

Mon plein pouvoir ne va pas plus loin.

WALLENSTEIN.

Occuper ma ville capitale.... j'aimerais mieux retourner à l'empereur.

WRANGEL.

S'il en était encore temps.

WALLENSTEIN.

Cela m'est possible encore maintenant, à cette heure.

WRANGEL.

Peut-être il y a peu de jours; plus aujourd'hui, depuis que Sesina est pris; cela est impossible. (*Wallenstein se tait et paraît frappé.*) Prince, nous croyons que vous agissez sincèrement depuis hier; nous en sommes assurés, et puisque cet écrit nous répond de l'armée, rien ne doit plus arrêter la confiance réciproque. Prague ne doit pas être un sujet de division. Monseigneur le chancelier se contentera d'Altstadt; il laisse Ratschin à votre Excellence; mais avant tout, Égra doit nous être livré. Jusque-là, il ne faut pas songer à notre jonction.

WALLENSTEIN.

Ainsi, il faut que je me fie à vous, et vous point à moi. Je réfléchirai sur cette proposition.

WRANGEL.

Je dois vous prier de ne pas y réfléchir trop longtemps. Cette négociation traîne depuis deux ans. Si cette fois elle n'amène aucune conclusion, le chancelier la regardera comme rompue pour toujours.

WALLENSTEIN.

Vous me pressez beaucoup. Une telle décision doit être bien méditée.

WRANGEL.

Il faut y réfléchir avant de la prendre. Mais, prince, une prompte exécution peut seule la faire réussir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

WALLENSTEIN, ILLO et TERZKY reviennent.

ILLO.

Est-ce terminé?

TERZKY.

Êtes-vous d'accord?

ILLO.

Ce Suédois est sorti d'un air satisfait. Oui, vous êtes d'accord.

WALLENSTEIN.

Écoutez-moi. Il n'y a encore rien de fait; et tout bien balancé, j'aime mieux ne pas agir.

TERZKY.

Quoi ! Qu'y a-t-il ?

WALLENSTEIN.

Vivre par la grâce de ces Suédois, de ces arrogans ? je ne le puis supporter.

ILLO.

Allez-vous donc, comme un fugitif, implorer leurs secours ? vous leur donnez plus que vous ne recevez d'eux.

WALLENSTEIN.

Dois-je imiter ce connétable de Bourbon, qui se vendit aux ennemis de sa nation, qui tourna ses armes contre sa patrie. La malédiction fut sa récompense, et l'horreur des hommes a puni sa conduite dénaturée et criminelle.

ILLO.

Votre position est-elle donc la même ?

WALLENSTEIN.

Croyez-moi, tous les hommes honorent la bonne foi à l'égal des liens les plus étroits du sang, et chacun se sent né pour punir ceux qui l'offensent. La haine des sectes, la fureur des partis, les rivalités, la jalousie envenimée se réconcilient, tous ceux qui cherchent réciproquement à se détruire s'apaisent, se réunissent pour poursuivre l'ennemi de l'humanité entière, le monstre féroce qui force l'enceinte respectée, à l'abri de laquelle vivent les hommes. Car toute la prudence d'un individu ne saurait le mettre entièrement à l'abri. La nature a placé sur son front l'œil comme une sentinelle ;

mais en arrière, c'est la pieuse bonne foi qui sert de sauvegarde et de défense.

TERZKY.

Ne vous jugez pas plus sévèrement que ne le font vos ennemis, qui vous offrent, pour agir, une main amicale. Il n'avait pas tant de scrupule, ce Charles-Quint, l'oncle et l'aïeul de cette maison impériale; il reçut Bourbon à bras ouverts : c'est le calcul qui gouverne le monde.

SCÈNE VII.

Les précédens; la comtesse TERZKY.

WALLENSTEIN.

Qui vous a appelé? les femmes n'ont point affaire ici.

LA COMTESSE.

Je venais vous offrir mes vœux; serais-je entrée trop tôt? j'espère que non.

WALLENSTEIN.

Employez votre autorité, Terzky; dites-lui de s'éloigner.

LA COMTESSE.

Je voulais saluer le roi de Bohême.

WALLENSTEIN.

C'est encore une question à décider.

LA COMTESSE aux autres.

Hé bien, où en est-on? parlez.

TERZKY.

Le duc ne veut pas.

LA COMTESSE.

Il ne veut pas? que lui faut-il?

ILLO.

C'est à vous, maintenant, à parler; pour moi j'ai épuisé mes raisons: on parle de fidélité et de conscience.

LA COMTESSE.

Eh quoi! n'aurez-vous du courage et de la résolution que lorsque tout est dans l'éloignement; lorsqu'une longue route à parcourir est encore ouverte devant vous? Et maintenant, quand le songe devient une réalité, quand l'accomplissement approche, quand le résultat est assuré, c'est alors que vous commencez à trembler. Êtes-vous audacieux dans les projets seulement, et faible dans l'action? Eh bien, donnez pleine raison à vos ennemis, c'est cela même qu'ils attendent. Ils ne peuvent douter d'un dessein dont vos lettres et votre seing peuvent vous convaincre; cependant ils ne croient pas à la possibilité de l'exécution, car ils n'ont pour vous ni crainte, ni égards. Est-il possible? Quand vous êtes allé si loin, quand on a découvert ce qui est le plus coupable, quand on peut vous imputer une entreprise déjà commencée, voulez-vous reculer sans en avoir recueilli le fruit? En former le projet n'est qu'un crime vulgaire; l'accomplir est une action immortelle: si elle réussit, elle sera justifiée; car le succès est le jugement de Dieu.

UN DOMESTIQUE entre.

Le colonel Piccolomini.

LA COMTESSE promptement.

Qu'il attende.

WALLENSTEIN.

Je ne puis le voir maintenant; dans un autre moment.

UN DOMESTIQUE.

Il demande à vous voir un instant seulement; il a une affaire pressante.

WALLENSTEIN.

Qui sait ce qu'il a à nous dire? je veux le voir.

LA COMTESSE, souriant.

Cela peut être pressant pour lui. Mais vous, vous pouvez attendre.

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce?

LA COMTESSE.

Vous le saurez après. Maintenant, pensez à expédier Wrangel.

(Le domestique sort.)

WALLENSTEIN.

Si l'on pouvait encore choisir; si une issue moins violente pouvait encore.... je voudrais encore la prendre, et différer les moyens extrêmes.

LA COMTESSE.

Ne désirez-vous rien de plus? cette voie vous demeure ouverte. Renvoyez Wrangel. Oubliez vos anciennes espérances; rejetez loin de vous votre vie passée; résolvez-vous à en commencer une nouvelle.

La vertu a aussi ses héros comme la gloire et la fortune. Allez à Vienne vous jeter aux pieds de l'empereur ; portez-y vos trésors, et déclarez que vous n'avez rien fait que pour éprouver la foi de ses serviteurs et amener les Suédois à un accommodement.

ILLO.

Il est encore trop tard pour cela. On en sait trop. Il porterait seulement sa tête sur un échafaud.

LA COMTESSE.

Je ne crains pas cela. On manque de preuves pour le condamner suivant les lois, et on n'usera point de l'arbitraire. On laissera le duc se retirer tranquillement : je vois comme tout se passera. Le roi de Hongrie se montrera, et il va sans dire que, le duc partant, aucun éclaircissement ne sera nécessaire. Le roi recevra le serment des troupes, et tout demeurera dans l'ordre accoutumé. Un matin, le duc se retirera. Dorénavant il vivra dans ses châteaux : là, il ira à la chasse, il bâtira, il aura de beaux haras, il se formera une cour, il distribuera des clefs de chambellan, tiendra une table fastueuse ; en un mot sera, en petit, un fort grand roi. Et comme il aura su prendre un parti prudent, et se résoudre à ne plus avoir ni force, ni distinction réelle, on le laissera briller tant qu'il voudra ; jusqu'à son dernier jour, il aura une représentation de prince ; le duc pourra même prendre place parmi ceux qui doivent leur élévation au sort des armes, parmi les créatures récentes de la faveur de la cour ; il pourra, avec un faste pareil, faire le seigneur et le prince.

WALLENSTEIN se lève, vivement agité.

Dieu tout-puissant ! montrez-moi une route pour sortir de ces anxiétés ; mais montrez-moi une route que je puisse suivre. Je ne puis pas, comme un héros en parole, comme un parleur de vertu, m'échauffer à volonté sur mes pensées ; je ne puis, quand la fortune m'abandonne, lui dire comme un fanfaron : Va, je n'ai pas besoin de toi. Si je n'agis pas, je suis anéanti. Ce n'est pas le sacrifice, ce n'est pas le danger qui m'effraient et qui me font hésiter sur le dernier pas, sur le pas décisif ; mais plutôt tomber dans le néant, plutôt devenir si petit après avoir voulu être si grand, plutôt être confondu par le monde avec ces misérables qu'un jour élève et qu'un jour détruit, plutôt tout cela que de faire prononcer d'un pôle à l'autre mon nom avec horreur, que de voir le nom de Friedland s'unir à l'idée de toutes les trahisons, de tous les parjures.

LA COMTESSE.

Et qu'y a-t-il donc là qui soit si fort contre nature ? Je ne puis le voir ; expliquez-le moi. Ah ! ne laissez pas ces fantômes d'une sombre superstition obscurcir les lueurs de votre génie. Vous êtes accusé de haute trahison. Que ce soit à tort ou à raison, c'est de quoi il ne s'agit pas maintenant. Vous êtes perdu, si vous n'usez pas promptement du pouvoir que vous possédez. Eh bien ! quelle est la paisible créature qui n'emploie pas à défendre sa vie toutes les forces de la vie ? L'audace n'est-elle pas toujours justifiée par la nécessité ?

WALLENSTEIN.

Autrefois Ferdinand m'a été si favorable ! Il m'aimait, il m'estimait ; nul n'était plus que moi près de son cœur : quel prince a-t-il honoré autant que moi ? Et finir ainsi !

LA COMTESSE.

Si vous gardez un si fidèle souvenir des moindres faveurs, n'avez-vous donc aucune mémoire des affronts ? Je vais vous rappeler ici quelle récompense reçurent à Ratisbonne vos fidèles services. Vous aviez offensé tous les princes de l'empire ; pour le servir, vous aviez accumulé la haine, la malédiction du monde entier ; dans toute l'Allemagne, vous n'aviez pas un seul ami, parce que vous seul étiez dévoué à votre empereur. Au milieu de cette tempête qui s'éleva contre vous à la séance de Ratisbonne, vous ne pouviez avoir que lui pour appui : il vous a laissé succomber, il vous a laissé abattre, il vous a sacrifié à l'orgueilleux Bavarois. Et ne me dites pas que votre première dignité rendue a réparé une si cruelle injure ! Ce n'est pas sa volonté qui vous a replacé où vous êtes ; c'est la dure loi de la nécessité qui vous a porté à cette place qu'on veut encore vous ravir.

WALLENSTEIN.

Il est vrai : ce n'est pas sa volonté qui m'a rendu mon pouvoir ; je le dois à son affection pour moi : c'est d'elle que j'abuserais, et non de sa confiance.

LA COMTESSE.

La confiance, l'affection ? l'on avait besoin de vous. La nécessité, ce despote impérieux qui n'a

que faire de vains noms, et de figurans de théâtre, qui veut l'action et non l'apparence; qui sait trouver partout le plus grand et le meilleur pour le placer au gouvernail, et qui l'irait saisir jusqu'au milieu de la populace; la nécessité vous a placé où vous êtes, et vous a prescrit votre vocation: pendant long-temps, tant que cela a été possible, cette race a su se défendre avec des hommes au cœur d'esclave, et s'est maintenue en faisant jouer les faibles ressorts de son art. Mais quand arrivent les circonstances extraordinaires, le vain fantôme ne peut plus rien; tout tombe alors dans les fortes mains de la nature, et de ces génies gigantesques qui n'obéissent qu'à eux-mêmes, qui ignorent tout ce qui n'est que de convention, qui agissent d'après leur propre impulsion, non d'après celle qu'on veut leur donner.

WALLENSTEIN.

Il est vrai qu'ils m'ont toujours connu tel que je suis; je ne les ai point trompés dans notre marché; jamais je n'ai pris la peine de cacher l'audace de mon caractère impérieux.

LA COMTESSE.

Bien plus; si toujours vous vous êtes montré terrible, si vous êtes toujours demeuré fidèle à vous-même, la faute est à ceux qui vous redoutaient, et qui cependant ont remis le pouvoir en vos mains. Chaque caractère ne mérite point de reproche, tant qu'il demeure d'accord avec lui-même; il n'aurait de tort que s'il venait à se contredire. N'êtes-vous pas le même, qui, il y a huit ans, parcourait avec

le fer et la flamme les cercles de l'Allemagne, qui était le fléau de tous les états, qui méprisait tous les commandemens de l'empire, qui ne connaissait que le terrible droit de la force, et foulait aux pieds toutes les souverainetés pour établir la domination de votre despote? C'était alors qu'il fallait rompre vos orgueilleuses volontés et vous ramener à l'ordre; mais cela était utile à l'empereur, et lui plaisait; il apposait en silence, sur tous ces désordres, son sceau impérial. Ce qui était juste alors, parce que vous le faisiez pour lui, est-il honteux aujourd'hui parce c'est contre lui que vous agirez?

WALLENSTEIN *se levant.*

Je n'avais jamais vu la chose de ce côté. Oui, cela est vrai; tout ce que mon bras a exécuté au nom de l'empereur dans l'empire, était contraire au bon ordre; et même ce manteau de prince que je porte, est la récompense de services qui sont des crimes.

LA COMTESSE.

Avouez donc qu'entre vous et lui il ne peut être question de la justice et du devoir, mais seulement de la force et de la circonstance. Le moment est arrivé de clore les grands calculs de votre vie, et d'en tirer le résultat; les signes célestes se montrent propices au-dessus de vous; les planètes vous promettent le succès, et proclament dans leur révolution que le temps est venu. Auriez-vous donc en vain, pendant toute votre vie, mesuré le cours des étoiles, tracé des cercles et des cadrans, dessiné sur ces murs des zodiaques et des sphères, placé autour de vous les figures muettes et mystérieuses des sept

dominateurs du destin? Tout ceci n'aurait-il donc été qu'un vain jeu? Tous ces apprêts n'auraient conduit à rien, cette science ne serait que vide, si elle ne vous servait à rien, si elle n'exerçait pas de pouvoir sur vous au moment de la décision.

WALLENSTEIN, pendant ces derniers mots, s'est promené avec agitation, comme dans le travail de la décision; il s'arrête tout à coup et interrompant la comtesse.

Qu'on rappelle Wrangel, et que trois courriers se tiennent prêts sur-le-champ.

ILLO.

Ah! Dieu soit loué!

(Il sort promptement.)

WALLENSTEIN.

C'est l'œuvre du mauvais génie de lui et de moi. Il se sert de moi, l'instrument de son ambition, pour le punir; et, quant à moi, je m'attends que le fer vengeur est déjà aiguisé contre mon sein. Celui qui a semé les dents du dragon ne peut espérer d'heureuses moissons; le crime porte avec lui dans son cœur un ange de vengeance, le mauvais espoir. Ce n'est plus maintenant un rêve, il n'y a plus à revenir en arrière; arrive maintenant ce qui doit arriver. C'est le destin qui décide tout pour celui qui a livré son cœur à lui obéir aveuglément. (*A Terzky.*) Fais passer Wrangel dans mon cabinet. Je veux parler moi-même aux courriers; qu'on fasse chercher Octavio. (*A la comtesse qui montre un air triomphant.*) Ne vous applaudissez pas tant, car le destin est jaloux de sa puissance, et s'offense des joies anticipées. Nous avons confié la semence à ses mains; si elle croîtra pour notre bonheur ou pour notre perte, c'est ce que la fin nous apprendra.

(Il sort et la toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

WALLENSTEIN, OCTAVIO PICCOLOMINI; bientôt après MAX PICCOLOMINI.

WALLENSTEIN.

Il m'écrit de Lintz, où il dit qu'il est malade; cependant j'ai l'avis certain qu'il est caché à Frauenberg, chez le comte Galas; tu les feras saisir tous les deux, et tu me les enverras ici; tu prendras le commandement des régimens espagnols; tu feras toujours des préparatifs, et tu ne seras jamais prêt. Si l'on veut t'obliger à agir contre moi, tu diras oui, et tu continueras à ne rien faire. Je sais que dans tout ceci tu préfères un poste qui ne comporte point d'action; tu as le désir de conserver les apparences tant que tu le pourras: les partis extrêmes ne sont pas ton fait, aussi t'ai-je choisi un rôle fait exprès pour toi. Rien ne sera cette fois plus utile que ton inaction; pendant ce temps le destin se déclarera pour moi, et tu sais alors ce qu'il y aura à faire. (*Max Piccolomini entre.*) Maintenant, va,

mon vieil ami, il faudra que tu partes cette nuit; prends mon propre cheval, celui que j'ai ici. C'est une séparation qui ne sera pas longue; nous nous reverrons, je pense, tous joyeux et satisfaits.

OCTAVIO à son fils.

Nous nous parlerons encore.

(Il sort.)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, MAX PICCOLOMINI.

MAX s'approche de lui.

Mon général....

WALLENSTEIN.

Je ne le suis plus, si tu te regardes comme un officier de l'empereur.

MAX.

Ainsi vous persisteriez à vouloir abandonner l'armée?

WALLENSTEIN.

J'ai renoncé au service de l'empereur.

MAX.

Et vous voulez abandonner l'armée?

WALLENSTEIN.

Au contraire, j'espère me l'attacher par des liens encore plus étroits. (*Il s'assied.*) Oui, Max, je n'ai pas voulu m'ouvrir à toi avant que le moment d'agir fût arrivé. La jeunesse, dans l'heureuse vivacité de ses sentimens, a l'instinct rapide du juste; et c'est une joie pour elle de n'avoir à prouver et à défendre

son opinion que quand il ne s'agit plus que de donner l'exemple. Cependant lorsque nous avons à nous prononcer entre deux malheurs certains, entre deux partis où la ligne du devoir ne peut être exactement suivie, c'est un bonheur de n'avoir pas un choix à faire, et la nécessité est ici une faveur du sort. Elle est pressante; ne regarde pas en arrière, tu ne pourrais y trouver aucune lumière. Regarde en avant; n'examine pas, et prépare-toi à agir. La cour a résolu ma perte, et je veux la prévenir. Nous nous unissons avec les Suédois, ce sont de braves gens et de bons alliés. (*Il s'arrête, attendant une réponse de Piccolomini.*) Je t'ai jeté dans la surprise; ne me réponds pas, je veux te laisser le temps de te remettre.

(Il se lève et va au fond du théâtre. Max demeure long-temps immobile, plongé dans une vive douleur; il fait un mouvement, et Wallenstein revient se placer devant lui.)

MAX.

Mon général, jusqu'à ce jour la peine de choisir le chemin où je devais marcher m'a été épargnée: je vous suivais sans réflexion. J'avais coutume de vous regarder, et j'étais sûr de ne pas m'écarter de la bonne voie; aujourd'hui vous m'affranchissez de la tutelle; pour la première fois vous me livrez à moi-même, et vous me forcez à faire un choix entre vous et mon cœur.

WALLENSTEIN.

Jusqu'ici tu as été doucement bercé par le destin; tu as pu remplir ton devoir en te jouant, satisfaire librement chaque noble mouvement, agir toujours avec un cœur sans partage; cela ne peut pas durer toujours ainsi. Des chemins opposés s'ouvrent de-

vant toi, les devoirs combattent contre les devoirs; il te faut prendre un parti dans la guerre qui s'allume aujourd'hui entre ton ami et ton empereur.

MAX.

La guerre! est-ce là le nom qu'il faut employer? La guerre est terrible comme un des fléaux de Dieu; mais comme eux elle peut être juste, ordonnée par la destinée. Est-ce une guerre juste, que celle que vous vous apprêtez à faire à l'empereur, avec la propre armée de l'empereur? Ah! Dieu du ciel, quelle résolution! Un tel discours convient-il entre vous, et moi à qui vous paraissez comme l'étoile immuable du pôle, comme la règle de ma vie? Quel déchirement vous produisez dans mon cœur! Faut-il donc que je renonce à ne plus attacher à votre nom la sainte habitude de l'obéissance, l'impression profonde d'une ancienne vénération? Non, ne détournez pas de moi votre visage, il fut toujours pour moi comme la face du tout-puissant, et ne peut perdre tout à coup son pouvoir sur moi. Mes sens sont encore retenus par leurs anciens liens, quand l'âme déchirée s'est déjà affranchie.

WALLENSTEIN.

Max, écoute-moi.

MAX.

Ah! n'agis point ainsi, n'agis point ainsi. Vois, ta noble et pure physionomie ne participe pour rien encore à ces malheureuses résolutions; ta seule imagination en a été souillée : l'innocence n'a pu encore abandonner la sublime expression de tes regards.

Rejette cette noire pensée, cette pensée ennemie; un mauvais songe est seulement venu pour éprouver ton inébranlable vertu. L'humanité ne saurait se garantir de ces idées d'un instant; mais il faut qu'elles soient vaincues par un noble sentiment. Non, tu ne veux pas finir ainsi : ce serait décrier, parmi les hommes, les grands caractères et les facultés puissantes; ce serait justifier cette opinion du vulgaire, qui ne veut point qu'on s'abandonne à ces naturels sublimes quand ils ont toute leur liberté, et qui ne se rassure que par leur impuissance.

WALLENSTEIN.

Le monde me blâmera sévèrement; je m'y attends. Je me suis dit à moi-même tout ce que tu dis : eh! qui n'évite pas les partis extrêmes, quand il peut s'en dispenser! Mais, ici, il n'y a pas à choisir; il faut endurer la violence ou l'employer : voilà toute la question; il ne me reste pas une autre ressource.

MAX.

Hé bien, soit. Maintenez-vous à votre poste; résistez à l'empereur par la force. S'il le faut, venez-en à une rébellion ouverte; je ne l'approuverai pas, mais je la pardonnerai, et, tout en la blâmant, j'y prendrai part avec vous. Seulement, ne devenez point un traître; le mot est prononcé, ne devenez point un traître, car ceci n'est pas seulement un emportement au delà des bornes, ce n'est point une faute où le courage s'égare dans sa force, c'est une toute autre chose, c'est une action de noirceur, c'est une action infernale.

WALLENSTEIN d'un front sévère, mais avec modération.

La jeunesse est prompte dans ses discours, et ne songe pas qu'ils doivent être maniés prudemment comme le tranchant de l'acier ; elle mesure les choses d'après son ardente imagination, ne les rapportant qu'à elle ; elle se hâte de prononcer les mots de honte et de dignité, de bien et de mal, et elle applique aux hommes et aux choses les idées que son imagination fantastique a attachées à ces mots solennels. L'esprit est vaste, mais le monde est plus resserré ; les pensées habitent sans peine près l'une de l'autre, mais les choses s'entrechoquent rudement dans l'espace réel. Pour que l'un prenne une place, il faut que l'autre la quitte. Qui ne veut pas être repoussé, doit repousser les autres ; c'est le combat qui décide, et il n'y a de victoire que pour le plus fort. Il est vrai que celui qui marche sans désirs dans la vie, qui ne cherche à atteindre aucun but, peut vivre pur au milieu d'un atmosphère pur, et, comme la salamandre, habiter parmi des flammes innocentes. La nature m'a fait d'un limon plus grossier, et les désirs m'attachent à la terre : cette terre appartient au mauvais esprit, non pas au bon. Les dieux ne nous envoient d'en haut que des biens communs à tous les hommes ; leur lumière nous charme, mais ne nous enrichit point, et dans leur domaine on ne peut acquérir aucune possession. Pour obtenir les pierreries et l'or précieux, il faut s'adresser aux mauvaises puissances qui, dans leur perversité, habitent le royaume des ténèbres. On ne peut les fléchir que par des sacrifices, et il n'est point de

mortel qui, après les avoir servies, ait conservé son âme dans toute sa pureté.

MAX avec expression.

Ah ! crains, crains ces mauvaises puissances ; elles sont infidèles dans leurs promesses : ce sont des esprits de mensonge qui t'attirent dans l'abîme par leurs artifices. Ne te confie point à elles ; crois mes conseils. Ah ! reviens à ton devoir ; certainement il en est temps encore. Envoyez-moi à Vienne ; oui, consentez-y : laissez-moi faire votre paix avec l'empereur ; il ne vous connaît pas ; moi je vous connais : il apprendra à vous voir tel que vous voient mes yeux, et je vous rapporterai sa confiance.

WALLENSTEIN.

Il est trop tard. Tu ne sais pas ce qui est arrivé.

MAX.

Et fût-il trop tard, si les choses en sont au point où un crime seul pourrait vous sauver de votre chute, tombez, tombez dignement comme vous avez régné. Abandonnez le commandement ; descendez du théâtre. Vous le pouvez avec gloire ; que ce soit aussi avec innocence ! Vous avez tant vécu pour les autres, vivez enfin pour vous-même. Je vous accompagnerai ; jamais je ne séparerai mon destin du vôtre.

WALLENSTEIN.

Il est trop tard. Pendant que tu perds ici tes discours, mes rapides messagers voient fuir derrière eux le chemin qui les sépare de Prague et d'Égra : rends-toi ; nous agirons comme nous le devons :

marchons avec dignité et d'un pas ferme dans la route que nous trace la nécessité. Et que fais-je qui soit plus mal que ce César dont le nom a jusqu'ici retenti avec gloire dans le monde ? Il conduisit contre Rome les légions que Rome lui avait confiées pour la défendre : s'il se fût dessaisi du glaive, il était perdu comme je le serais si je désarmais. Je sens en moi quelque chose de son génie. Souhaite-moi son bonheur ; je saurai supporter, s'il le faut, l'autre fortune.

(Max, qui jusqu'alors avait paru dans une vive agitation, s'éloigne rapidement. Wallenstein le suit des yeux avec douleur et demeure profondément absorbé dans ses pensées.

SCÈNE III.

WALLENSTEIN, TERZKY; un instant après ILLO.

TERZKY.

Eh bien, Max Piccolomini vous abandonne-t-il ?

WALLENSTEIN.

Où est Wrangel ?

TERZKY.

Il est parti.

WALLENSTEIN.

Si promptement ?

TERZKY.

Comme s'il se fût englouti sous terre. Il venait de vous quitter quand je suis allé pour le chercher. Je voulais lui parler, il était déjà parti, et personne

n'a su me dire comment. Je crois, en vérité, que c'est un démon qui est venu; un homme ne peut pas disparaître aussi rapidement.

ILLO arrive.

Est-il vrai que vous donnez une mission au père?

TERZKY.

Comment, à Octavio! à quoi pensez-vous?

WALLENSTEIN.

Il va à Frauenberg, conduire les régimens espagnols et italiens.

TERZKY.

Fasse le ciel que vous ne suiviez pas ce projet!

ILLO.

Voulez-vous confier des troupes à ce perfide, et le placer loin de vos yeux, justement dans le moment décisif?

TERZKY.

Ne faites pas une telle chose. Par-dessus tout ne la faites pas.

WALLENSTEIN.

Vous êtes des hommes étranges.

ILLO.

Pour cette fois seulement, écoutez nos avis: qu'il ne parte pas.

WALLENSTEIN.

Et pourquoi ne me fierais-je pas à lui cette fois, comme j'ai toujours fait? Qu'est-il arrivé qui puisse détruire la bonne opinion que j'avais de lui? Dois-je, suivant votre fantaisie, réformer l'ancienne idée que j'ai de lui? Ne pensez pas trouver en moi

une légèreté de femme. Puisque je me suis confié à lui jusqu'à ce jour, je m'y confierai encore aujourd'hui.

TERZKY.

Mais pourquoi faut-il que ce soit lui? envoyez-en un autre.

WALLENSTEIN.

Ce sera lui, parce que je l'ai choisi. Il convient à cet emploi, voilà pourquoi je le lui ai confié.

ILLO.

C'est un Italien, voilà pourquoi il vous convient.

WALLENSTEIN.

Je sais bien que vous ne les avez jamais appréciés. Parce que je les estime, que je les aime l'un et l'autre, que je les préfère visiblement, ainsi qu'ils le méritent, ils offusquent votre vue. Mais que fait votre jalousie au soin de mes intérêts? Vous les haïssez, cela ne leur nuit point à mes yeux. Aimez-vous, haïssez-vous les uns les autres, comme vous le voudrez; je ne contrains les jugemens ni les inclinations de personne, mais je connais très-bien de quelle valeur chacun de vous peut être pour moi.

ILLO.

Il n'ira pas, je briserai plutôt les roues de sa voiture.

WALLENSTEIN.

Modérez-vous, Illo.

TERZKY.

Lorsque Questenberg était ici, il était toujours avec lui, ils ne se quittaient point.

WALLENSTEIN.

Je le savais, et c'était par ma permission.

TERZKY.

Et les messages secrets qu'il a reçus de Galas, j'en suis instruit aussi.

WALLENSTEIN.

Cela n'est pas vrai.

ILLO.

Ah! vous êtes aveugle; vous avez des yeux pour ne pas voir.

WALLENSTEIN.

Vous ne pourriez ébranler la confiance qui s'est établie au plus profond de mon âme. S'il me trompe, c'est que toute la science des astres serait mensongère. Sachez que j'ai un gage du destin même, qui me répond qu'Octavio est le plus fidèle de mes amis.

ILLO.

Et qui vous assure que ce gage ne vous trompe point?

WALLENSTEIN.

Il est des momens dans la vie de l'homme où il semble pénétrer plus avant dans l'esprit qui régit cet univers, où il peut librement interroger le sort. Dans un de ces instans, pendant la nuit qui s'écoula avant la journée de Lutzen, j'étais tout pensif, appuyé contre un arbre, et les yeux errans sur la plaine; les feux du camp brillaient d'un éclat obscur à travers le brouillard; le bruit sourd des armes, les cris monotones des sentinelles interrompaient seuls le silence. En ce moment mon exi-

stence entière absorbée dans les idées de destin et d'avenir, était concentrée dans une contemplation intérieure; et mon esprit, plein de méditation, unissait à la pensée du sort prochain de la journée qui commençait, la pensée de l'avenir le plus reculé.

Je me disais à moi-même : « Que d'hommes sont » là, à qui tu commandes! ils suivent ton étoile; ils » ont placé tous leurs intérêts sur ta tête, comme » sur une chance du sort; ils se sont embarqués » avec toi sur la barque de ta fortune. Cependant » s'il venait un jour où le destin contraire dispersât » tout ceci, il en est bien peu qui te restassent fidè- » lement attachés. Ne pourrais-je savoir quel est » celui de tous ceux que le camp renferme, qui » m'est le plus fidèle? Fais-le moi connaître par un » signe, ô destin! Que celui-là soit le premier qui » ce matin vienne à moi, et me donne une marque » d'attachement. » Pensant ainsi je m'endormis.

Et je fus transporté en esprit au milieu du combat: la mêlée était grande; une balle atteignit mon cheval, je tombai, cavaliers et chevaux passaient sur mon corps sans y prendre garde; j'étais gisant, respirant à peine, mourant, foulé aux pieds; alors un bras secourable me saisit tout à coup, c'était Octavio; et alors je m'éveillai; il était jour, et Octavio était debout devant moi. « Frère, dit-il, ne monte pas » aujourd'hui la pie, comme de coutume; sers-toi » plutôt de ce cheval, que j'ai choisi pour toi : fais » cela pour l'amour de moi; un songe m'a donné » cette idée. » Et la vitesse de son cheval me déroba aux dragons de Bannier qui me poursuivaient.

Le jour même mon neveu se servit de la pie, et l'on n'a jamais revu le cheval ni le cavalier.

ILLO.

C'est un hasard.

WALLENSTEIN, d'un ton expressif.

Il n'y a pas de hasard; et ce qui nous paraît un sort aveugle découle directement d'une source profonde et cachée. J'ai l'assurance sacrée et solennelle qu'Octavio est mon bon génie; qu'il n'en soit plus question.

(Il se retire.)

TERZKY.

Ma consolation, c'est que Max nous demeure comme otage.

ILLO.

Et celui-là ne sortirait pas vivant d'ici.

WALLENSTEIN s'arrête et revient à eux.

Vous êtes comme les femmes qui en reviennent obstinément à leur premier mot, quand on leur a parlé raison pendant des heures entières. Sachez que les pensées et les actions des hommes ne sont pas semblables aux vagues de la mer qui se succèdent aveuglément; elles ont, comme dans une caverne profonde, leur source dans l'intérieur de l'homme, dans cette image abrégée de l'univers. Telles que les fruits des arbres, elles croissent nécessairement; les jeux du hasard ne peuvent les dénaturer; j'ai pénétré jusqu'au fond de l'âme humaine, et je connais et les volontés et les actions.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Le théâtre représente un appartement dans la maison Piccolomini.

OCTAVIO PICCOLOMINI prêt à partir; UN ADJUDANT.

OCTAVIO.

La garde est-elle là?

L'ADJUDANT.

Elle attend en bas.

OCTAVIO.

Ce sont des hommes sûrs, adjudant? Dans quel régiment les avez-vous pris?

L'ADJUDANT.

Dans le régiment de Tiefenbach.

OCTAVIO.

C'est un régiment fidèle. Qu'ils se tiennent tranquillement dans la seconde cour. Que personne ne se montre que je n'aie sonné. La maison sera fermée et sévèrement gardée, et toute personne qu'on saisirait demeurera arrêtée. (*L'adjudant sort.*) J'espère que je n'aurai pas besoin de leurs services. Je regarde mes calculs comme bien assurés; mais il s'agit ici du service de l'empereur. Nous jouons gros jeu; et il vaut mieux prendre trop de précautions que d'en manquer.

SCÈNE V.

OCTAVIO PICCOLOMINI, ISOLANI entre.

ISOLANI.

Me voici. Doit-il venir encore quelqu'un des autres?

OCTAVIO d'un air de mystère.

Avant tout, j'ai un mot à vous dire, comte Isolani.

ISOLANI, aussi avec mystère.

S'agit-il de ce que le prince veut entreprendre? Vous pouvez vous fier à moi : mettez-moi à l'épreuve.

OCTAVIO.

Cela pourra bien être.

ISOLANI.

Camarade, je ne suis pas de ceux qui ne sont hardis qu'en paroles, et qui, quand on en vient au fait, prennent honteusement le large. Le duc en a agi envers moi en ami : Dieu sait ce qui en est. Je lui dois tout, et il peut faire fond sur ma fidélité.

OCTAVIO.

C'est ce qu'il faudra montrer.

ISOLANI.

Mais, prenez garde, tous ne pensent pas ainsi. Il y en a beaucoup qui tiennent pour la cour, et qui pensent que ces signatures qu'on a surprises dernièrement n'engagent à rien.

OCTAVIO.

Ah, ah ! nommez-moi ceux qui pensent ainsi.

ISOLANI.

Par le diable, tous les Allemands le disent comme cela. Esterhazy, Kaunitz, Deodat, proclament maintenant qu'on doit obéir à la cour.

OCTAVIO.

Je m'en réjouis.

ISOLANI.

Vous vous en réjouissez ?

OCTAVIO.

Oui, de ce que l'empereur a encore de si fidèles amis, de si braves serviteurs.

ISOLANI.

Ne raillez pas. On les compte parmi les plus braves gens.

OCTAVIO.

Assurément. Dieu me préserve de railler. Très-sérieusement, je me réjouis de voir la bonne cause si bien appuyée.

ISOLANI.

Que diable, qu'est-ce donc ? Ne seriez-vous pas... Pourquoi suis-je donc ici ?

OCTAVIO avec gravité.

Pour déclarer clairement, et avec franchise, si vous voulez être ami ou ennemi de l'empereur.

ISOLANI fièrement.

Je pourrai donner cette explication à celui qui aura le droit de me faire cette question.

OCTAVIO.

Ce papier vous apprendra si j'en ai le droit.

ISOLANI.

Quoi? Mais... c'est la main et le sceau de l'empereur. (*Il lit.*) « Tous les commandans de notre ar-» mée se conformeront aux ordres de notre fidèle et » amé lieutenant général Piccolomini, comme aux » nôtres propres. » Ah! oui, assurément, oui, oui; je vous fais mon compliment, monsieur le lieutenant général.

OCTAVIO.

Vous soumettez-vous à cet ordre?

ISOLANI.

Moi? Mais aussi vous me surprenez par cette subite nouvelle. On me donnera le temps de la réflexion, j'espère.

OCTAVIO.

Deux minutes.

ISOLANI.

Mon Dieu, la question est cependant...

OCTAVIO.

Claire et simple. Vous devez déclarer si vous voulez trahir votre souverain, ou le servir fidèlement.

ISOLANI.

Trahir! Mon Dieu, qui parle de trahir?

OCTAVIO.

Oui, c'est la question. Le prince est un traître : il veut conduire l'armée aux ennemis. Expliquez-vous précisément et sans délai. Voulez-vous vous parju-

BUTTLER.

Vous m'honorez beaucoup.

OCTAVIO, après qu'ils se sont assis tous deux.

Vous n'avez pas rendu justice à l'empressement que je vous montrai hier; vous l'avez méconnu et regardé comme une vaine formalité; mes souhaits pour vous partaient du cœur, car voici le moment où les braves gens doivent se lier le plus étroitement.

BUTTLER.

Porr cela il faut avoir la même opinion.

OCTAVIO.

Et tous les braves gens n'ont-ils pas la même opinion? Je ne juge les hommes que par les actions où ils sont librement entraînés par leur caractère. Car les meilleurs sont quelquefois jetés hors du droit chemin par la violence et une mésintelligence aveugle. Vous avez passé par Frauenberg; le comte Galas ne vous a-t-il rien confié? dites-le moi, il est mon ami.

BUTTLER.

Il ne m'a dit que des paroles perdues.

OCTAVIO.

Je vois ceci avec peine; ses conseils étaient sages, et j'en aurais de semblables à vous donner.

BUTTLER.

Épargnez-vous cette peine, et à moi l'embarras de me montrer si différent de la bonne opinion que vous avez de moi.

OCTAVIO.

Les momens sont précieux, parlons à cœur ouvert; vous savez où en sont les choses. Le duc médite une trahison, et je puis vous dire encore plus, elle est accomplie; depuis peu d'heures une alliance est conclue avec les ennemis; déjà des courriers sont en route pour Égra et pour Pragre; demain on veut nous conduire aux ennemis. Cependant il se trompe, la prudence veille, l'empereur conserve ici de fidèles amis, et une ligue puissante et invincible lui est dévouée. Cet ordre de l'empereur proscrit le duc, délie l'armée de tout devoir d'obéissance envers lui, et ordonne à tous les hommes bien intentionnés de se ranger sous mon commandement; maintenant choisissez; voulez-vous défendre la bonne cause avec nous, ou partager avec lui le mauvais sort des coupables?

BUTTLER se lève.

Son sort sera le mien.

OCTAVIO.

Est-ce là votre dernière résolution?

BUTTLER.

Oui.

OCTAVIO.

Songez à vous, colonel Buttler, il en est encore temps; vos paroles indiscrètement prononcées demeureront ensevelies fidèlement dans mon sein. Revenez en arrière; prenez un meilleur parti, celui que vous avez choisi n'est pas bon.

BUTTLER.

Général, n'avez-vous rien de plus à m'ordonner?

OCTAVIO.

Songez à vos cheveux blancs ; revenez en arrière.

BUTTLER.

Adieu.

OCTAVIO.

Eh quoi ! voulez-vous donc, pour une telle guerre, tirer votre bonne et brave épée ? Voulez-vous donc changer en malédictions la reconnaissance que l'Autriche avait envers vous, pour une fidélité gardée pendant quarante ans ?

BUTTLER souriant avec amertume.

La reconnaissance de la maison d'Autriche ?

(Il veut sortir.)

OCTAVIO le laisse aller jusqu'à la porte, puis le rappelle.

Buttler !

BUTTLER.

Qu'y a-t-il encore ?

OCTAVIO.

Où en êtes-vous pour le comté ?

BUTTLER.

Le comté ! Quoi ?

OCTAVIO.

Oui, le titre de comte, c'est ce que je veux dire.

BUTTLER avec empressement.

Mort et damnation !

OCTAVIO froidement.

Vous le sollicitez, on vous l'a refusé.

BUTTLER.

Vous ne me raillerez pas impunément : l'épée à la main.

OCTAVIO.

Remettez votre épée; racontez-moi tranquillement comment la chose s'est passée, après je ne vous refuserai pas satisfaction.

BUTTLER.

Eh bien! soit, que tout le monde sache une faiblesse que je ne pourrai jamais me pardonner à moi-même! Oui, général, je suis avide des honneurs, et je ne puis supporter l'abaissement. Cela me fait souffrir, de voir qu'à l'armée la naissance et les titres sont plus que les services; je ne veux pas être moins que mon égal. Dans un malheureux moment je me suis laisser aller à faire cette démarche; c'était une folie, mais je ne méritais pas d'en être si durement puni. On pouvait refuser; pourquoi rendre le refus plus blessant par un mépris outrageant? pourquoi fouler aux pieds, avec un cruel dédain, un vieillard, un fidèle et loyal serviteur? pourquoi lui rappeler si rudement la honte de son origine, parce qu'il s'est oublié un moment? Mais la nature a donné un dard au reptile pour se venger de celui qui l'écrase avec orgueil.

OCTAVIO.

Vous fûtes calomnié; soupçonnez-vous l'ennemi qui vous rendit ce mauvais office?

BUTTLER.

Que m'importe? ce doit être quelque courtisan,

quelque servile débauché, quelque Espagnol, peut-être le descendant de quelque ancienne maison dont j'ai offusqué les regards, un fat envieux que chagrine un rang acquis par mes services.

OCTAVIO.

Dites-moi, le duc approuva cette démarche?

BUTTLER.

Lui-même m'y avait excité, et s'employa pour moi avec une noble chaleur d'amitié.

OCTAVIO.

Ah! êtes-vous bien certain de cela?

BUTTLER.

J'ai lu la lettre.

OCTAVIO, d'un air significatif.

Et moi aussi. Mais elle avait un tout autre contenu. (*Buttler semble surpris.*) J'ai, par hasard, cette lettre entre mes mains : vous pouvez la parcourir de vos propres yeux.

(Il lui donne la lettre.)

BUTTLER.

Qu'est-ce donc?

OCTAVIO.

Je crains, colonel Buttler, qu'on ne se soit indignement joué de vous. Le duc, dites-vous, vous a excité à cette démarche. Dans cette lettre il parle de vous avec dédain, et conseille au ministre d'humilier votre impudence, comme il l'appelle. (*Buttler a lu la lettre; ses genoux tremblent; il prend un siége et s'assied.*) Aucun ennemi ne vous persécute : personne ne vous veut de mal : l'affront que vous

avez reçu doit être attribué au duc seul ; et son dessein est clair, il voulait vous détacher de votre empereur ; il espérait obtenir de votre vengeance ce qu'il n'aurait pu jamais gagner, dans une tranquille situation d'esprit, sur votre fidélité bien affermie ; il voulait vous employer comme un aveugle instrument pour le succès de ses projets criminels. C'est à quoi il est parvenu ; il est heureux pour lui d'avoir pu vous détourner du bon chemin où vous avez marché pendant quarante années.

BUTTLER d'une voix émue.

Sa majesté l'empereur pourra-t-il me pardonner?

OCTAVIO.

Il fera plus ; il réparera l'injuste affront qu'a reçu un digne homme. Il confirme, de son propre mouvement, la faveur que le prince vous avait accordée dans des vues coupables : le régiment que vous commandez est à vous. (*Buttler veut se lever, et semble de nouveau défaillir : son âme est vivement tourmentée ; il voudrait parler, et ne le peut pas : enfin il prend son épée à son côté, et la présente à Piccolomini.*) Que voulez-vous? Remettez-vous.

BUTTLER.

Prenez-la.

OCTAVIO.

Pourquoi ? Revenez à vous.

BUTTLER.

Prenez-la. Je ne suis plus digne de cette épée.

OCTAVIO.

Recevez-la de nouveau de ma main, pour l'employer avec honneur à défendre la juste cause.

BUTTLER.

J'ai pu manquer de fidélité pour un si généreux empereur !

OCTAVIO.

Vous avez réparé votre faute ; quittez promptement le duc.

BUTTLER.

Moi le quitter !

OCTAVIO.

Comment ! Que voulez-vous dire ?

BUTTLER avec un emportement terrible.

Seulement le quitter ! Il doit périr !

OCTAVIO.

Suivez-moi à Frauenberg, où tous les sujets fidèles se rassemblent près de Galas et d'Attringer. J'en ai ramené beaucoup d'autres à leur devoir, et cette nuit ils quittent Pilsen.

BUTTLER vivement agité, se promène ça et là puis vient à Octavio avec un regard assuré.

Comte Piccolomini ! l'homme qui a violé sa foi peut-il oser encore parler d'honneur ?

OCTAVIO.

Il le peut, quand son repentir est aussi sincère.

BUTTLER.

Laissez-moi ici sur ma parole d'honneur.

OCTAVIO.

Que prétendez-vous ?

BUTTLER.

Laissez-moi ici avec mon régiment.

OCTAVIO.

Je me fie à vous. Cependant, dites-moi ce que vous méditez.

BUTTLER.

La suite vous l'apprendra : ne m'en demandez pas davantage. Fiez-vous à moi ! Vous le pouvez, par le ciel ; ce n'est pas son bon génie que vous laissez auprès de lui. Adieu.

(Il sort.)

UN DOMESTIQUE apporte un billet.

Un inconnu a apporté ceci et il est reparti sur-le-champ. Les chevaux du prince sont déjà en bas.

(Il sort.)

OCTAVIO lit.

« Pressez-vous de partir. Votre fidèle Isolani. » Allons quittons cette ville. Si près du port faudrait-il échouer? Partons, partons, il n'y a plus de sûreté pour moi ici. Mais....

SCÈNE VII.

Les deux PICCOLOMINI.

(Max entre dans la plus violente agitation; ses regards ont une expression sombre; sa démarche est malassurée; il ne paraît pas apercevoir son père, qui se tient à l'écart et le regarde avec inquiétude. Il se promène à grands pas, puis s'arrête tout à coup, et se jette sur un siége qui se trouve près de lui.)

OCTAVIO s'approche de lui.

Je pars, mon fils. (*Il n'obtient aucune réponse, il prend la main de Max.*) Adieu, mon fils, adieu.

MAX.

Adieu.

OCTAVIO.

Tu me suivras de près ?

MAX sans le regarder.

Moi, vous suivre ! votre route est tortueuse, ce n'est pas la mienne. (*Octavio laisse sa main et se recule.*) Ah ! si vous aviez été droit et sincère, jamais les choses n'en fussent venues là ; tout aurait tourné autrement. Il n'eût pas pris ce terrible dessein. Les bons auraient conservé leur pouvoir sur lui, et il ne fût pas tombé dans les piéges des méchans. Pourquoi, semblable à un malfaiteur ou à son complice, vous êtes-vous glissé près de lui, pour l'épier avec ruse et en silence ? Malheureuse fausseté, mère de tout ce qui est mal, tu nous a perdus, tu nous a plongés dans le désespoir. Noble franchise, protectrice de l'homme tu nous eus tous sauvés. Mon père, je ne puis vous excuser, je ne le puis. Le duc m'a jetté dans un horrible étonnement, mais vous, vous êtes presqu'aussi coupable.

OCTAVIO.

Mon fils, hélas, je pardonne à ta douleur.

MAX se lève, et le regarde d'un œil de doute.

Serait-il possible ? Mon père, mon père ! auriez-vous conduit tout ceci avec préméditation. Sa chute sert à votre élévation. Octavio, cette idée m'afflige.

OCTAVIO.

Dieu tout-puissant !

MAX.

Malheur à moi ! la nature est changée pour moi ;

et le soupçon est entré dans mon âme confiante. Fidélité, confiance, espoir, tout est perdu pour moi! j'ai été trompé par tout ce que je vénérais le plus. Non, non, tout ne m'a pas trahi. Elle vit encore pour moi, elle, sincère et pure comme le ciel; partout règne la tromperie, l'hypocrisie, le meurtre, le poison, le parjure et la trahison; notre amour seul, dans toute l'humanité, reste pur et sans profanation.

OCTAVIO.

Max, viens avec moi sur-le-champ, cela vaut mieux.

MAX.

Eh quoi! avant de lui avoir dit adieu; un dernier adieu. Jamais.

OCTAVIO.

Épargne-toi le déchirement d'une séparation nécessaire; viens avec moi, viens, mon fils.

(Il veut l'entraîner.)

MAX.

Non, j'en jure par le ciel.

OCTAVIO le pressant.

Viens avec moi, je t'en conjure, moi, ton père.

MAX.

Demandez-moi ce qui est humainement possible; je demeure.

OCTAVIO.

Max, au nom de l'empereur, suivez-moi.

MAX.

L'empereur n'a pas de droits sur mon cœur. Et voulez-vous me ravir encore le seul bien qui me

reste dans mon malheur, sa pitié? Faut-il donc accomplir cruellement une telle cruauté? Dois-je donc prendre honteusement une irréparable résolution? me dérober à elle furtivement par une fuite lâche et indigne? Non, elle verra mes souffrances, ma douleur; elle entendra les sanglots de mon âme déchirée; elle versera des larmes sur moi. Ah! les hommes sont cruels; mais elle, c'est un ange; elle sauvera mon cœur d'un désespoir horrible et furieux? elle calmera la douleur de la mort par de douces paroles de consolation.

OCTAVIO.

Tu ne te sépareras pas d'elle, cela te sera impossible. Viens mon fils, préserve ta vertu.

MAX.

Ne prodiguez pas des discours inutiles, j'obéis à la voix du cœur, c'est la seule où je puisse me confier.

OCTAVIO avec trouble et tremblant.

Max! Max! si un chagrin si horrible m'était réservé; si tu.... O mon fils, mon propre sang, je n'ose y penser; si tu te livrais à une telle honte, si tu imprimais cette flétrissure à l'honneur de notre maison, alors le monde verrait avec effroi le glaive du fils s'abreuver dans un affreux combat, du sang de son père.

MAX.

Ah! si vous eussiez mieux pensé des hommes, vous eussiez agi d'une meilleure sorte; misérable

défiance, soupçons maudits! rien ne semble ni ferme, ni assuré, tout est chancelant à l'œil de celui qui ne sait point avoir de confiance.

OCTAVIO.

Et si je me fie à ton cœur, sera-t-il toujours en ton pouvoir de suivre ses mouvemens?

MAX.

Vous n'avez pu les vaincre ces mouvemens de mon cœur, le duc ne le pourra pas davantage.

OCTAVIO.

Ah! Max, je ne te verrez jamais!

MAX.

Vous ne me verrez jamais indigne de vous.

OCTAVIO.

Je pars pour Frauenberg, je te laisse ici les régimens de Pappenheim, de Lorraine, de Toscane, et de Tiefenbach pour te défendre; ils t'aiment, ils sont fidèles à leur serment et ils aimeraient mieux succomber avec courage en combattant que d'abandonner leur chef et l'honneur.

MAX.

Assurez-vous que je perdrai la vie en combattant ou que je les conduirai hors de Pilsen.

OCTAVIO prêt à s'éloigner.

Adieu.

MAX.

Adieu.

OCTAVIO.

Quoi! pas un regard d'affection, pas un serrement

de main en nous quittant; nous partons pour une guerre, sanglante, incertaine, dont la suite est douteuse. Ce n'est ainsi que nous avions coutume de nous séparer; il est donc vrai, je n'ai plus de fils.

(Max se jette dans ses bras; ils se tiennent long-temps embrassés en silence, puis s'éloignent chacun d'un côté différent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de la duchesse de Friedland.

SCÈNE PREMIÈRE.

La comtesse DE TERZKY ; THÉCLA, madame DE NEUBRUNN occupées à des ouvrages de femme.

LA COMTESSE.

N'AVEZ-VOUS rien à me demander, Thécla? rien absolument? depuis long-temps j'attends un mot de vous, pouvez-vous supporter d'être si long-temps sans entendre prononcer son nom? quoi, mon secours vous serait-il devenu superflu? auriez-vous une autre voie pour communiquer ensemble? avouez-le moi, ma nièce, l'avez-vous vu?

THÉCLA.

Je ne l'ai vu ni hier, ni aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Avez-vous su quelque chose de lui? ne me cachez rien.

THÉCLA.

Pas un mot.

LA COMTESSE.

Et vous pouvez être si tranquille!

THÉCLA.

Je le suis.

LA COMTESSE.

Neubrunn, laissez-nous.

(Madame de Neubrunn s'éloigne.)

SCÈNE II.

La comtesse TERZKI, THÉCLA.

LA COMTESSE.

Je n'aime pas qu'il garde un tel silence dans l'instant actuel.

THÉCLA.

Dans l'instant actuel ?

LA COMTESSE.

Maintenant qu'il sait tout, c'était le moment de se déclarer.

THÉCLA.

Expliquez-vous plus clairement, si vous voulez que je vous comprenne?

LA COMTESSE.

C'est pour cela que j'ai voulu que nous fussions seules. Vous n'êtes plus un enfant, Thécla, votre cœur est hors de tutelle; vous aimez, et l'amour donne plus de force et de courage. Vous l'avez montré ainsi. Votre caractère tient plus de votre père que de votre mère; aussi pouvez-vous entendre des choses qu'elle ne serait point capable de soutenir.

THÉCLA.

Je vous en prie, abrégez ces préparations. De quoi s'agit-il? dites-le-moi ; j'en recevrai moins d'alarmes que de cet exorde. Qu'avez-vous à me dire ? parlez-moi promptement.

LA COMTESSE.

Vous ne devez pas concevoir de craintes.

THÉCLA.

Parlez, je vous en conjure.

LA COMTESSE.

Il dépend de vous de rendre un grand service à votre père.

THÉCLA.

Cela dépend de moi ; que puis-je faire?

LA COMTESSE.

Max Piccolomini vous aime, vous pouvez l'attacher étroitement à votre père.

THÉCLA.

Qu'est-il besoin de moi? ne l'est-il pas déjà ?

LA COMTESSE.

Il l'était.

THÉCLA.

Et pourquoi ne le serait-il plus, pourquoi ne serait-ce pas pour toujours?

LA COMTESSE.

Il est aussi attaché à l'empereur.

THÉCLA.

Pas plus que le devoir et l'honneur ne l'exigent.

LA COMTESSE.

On lui demande de prouver son amour, et non pas son honneur. Le devoir et l'honneur, ce sont des mots qui peuvent avoir bien des sens différens. Il faut que vous lui fassiez comprendre que c'est l'amour qu'il doit consulter pour connaître son devoir.

THÉCLA.

Comment?

LA COMTESSE.

Et qu'il doit renoncer ou à vous ou à l'empereur.

THÉCLA.

Il suivra volontiers mon père dans la condition privée ; vous avez appris de lui-même combien il souhaite abandonner les armes.

LA COMTESSE.

Il ne faut pas qu'il les abandonne; je veux dire qu'il doit les prendre pour servir votre père.

THÉCLA.

Il sacrifierait avec joie son sang et sa vie pour mon père, si l'on voulait exercer la violence contre lui.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez point me comprendre. Écoutez-moi. Votre père abandonne l'empereur; il est résolu de s'unir aux ennemis avec toute l'armée.

THÉCLA.

O ma mère !

LA COMTESSE.

Il a besoin d'un grand exemple pour entraîner l'armée avec lui. Les Piccolomini ont une grande

considération dans l'armée, ils commandent à l'opinion, et le parti qu'ils prendront est décisif. Nous serons plus assurés du père si nous avons le fils pour nous. Vous avez donc dans votre main....

THÉCLA.

O ma malheureuse mère, quel coup mortel te menace! Elle n'y survivra pas.

LA COMTESSE.

Elle se conformera à la nécessité, je la connais. L'avenir et son incertitude oppressent son cœur tremblant; mais ce qui est decidé, ce qui est irréparable, elle le supporte avec résignation.

THÉCLA.

Ah! funeste prévoyance de mon cœur! maintenant, maintenant la froide et terrible main du sort vient détruire mes douces espérances. Je le savais bien. Aussitôt que je suis entrée en ces lieux, un horrible pressentiment m'a averti que les astres du malheur étaient sur ma tête. Mais pourquoi penser à moi d'abord? O ma mère! ma mère!

LA COMTESSE.

Remettez-vous; n'éclatez pas en vains gémissemens: conservez à votre père un ami, à vous un amant; par-là tout pourra devenir heureux et calme.

THÉCLA.

Heureux? Eh quoi! nous sommes séparés pour toujours; hélas! il n'y a plus à en parler.

LA COMTESSE.

Il vous abandonnerait! Il pourrait vous abandonner!

sente à nos yeux quelque image nouvelle, plus triste et plus effrayante.

LA DUCHESSE.

Tu auras un sort plus heureux. Et nous aussi, ton père et moi, nous avons eu de beaux jours ! Je pense encore avec bonheur aux premières années de notre union. Alors, son esprit était à la fois actif et serein ; l'ambition l'animait d'un feu modéré ; ce n'était point encore une flamme dévorante : l'empereur l'aimait, se confiait à lui, n'entreprenait rien sans l'avoir consulté. Mais depuis ce malheureux jour de Ratisbonne, où il fut précipité de sa haute fortune, un esprit inégal, insociable, sombre, soupçonneux, s'est emparé de lui : le calme a fui loin de lui ; renonçant à son ancienne félicité, ayant perdu la douce confiance qu'il avait en ses propres forces, il applique son cœur à des pratiques ténébreuses, qui jamais n'ont porté bonheur à aucun de ceux qui les employèrent.

LA COMTESSE.

Vous voyez avec vos yeux ; mais est-ce là les discours qui conviennent, lorsque nous l'attendons ? il sera bientôt ici, vous le savez ; devrait-il vous trouver dans une telle disposition ?

LA DUCHESSE.

Viens, mon enfant, essuie tes larmes, montre à ton père un visage serein ; regarde, ta chevelure est en désordre, rattaches-en les nœuds ; viens, sèche tes pleurs, ils obscurcissent le doux éclat de tes yeux. Que voulais-je dire ? Oui, Piccolomini est un jeune homme noble et distingué.

LA COMTESSE.

Il est vrai, ma sœur.

THÉCLA, à la comtesse d'un air de souffrance.

Ma tante, voudrez-vous m'excuser?

(Elle veut se retirer.)

LA COMTESSE.

Où allez-vous? votre père vient.

THÉCLA.

Je ne puis le voir maintenant.

LA COMTESSE.

Il s'apercevra de votre absence et vous demandera.

LA DUCHESSE.

Pourquoi sortir?

THÉCLA.

Il m'est impossible de le voir.

LA COMTESSE, à la duchesse.

Elle n'est pas bien.

LA DUCHESSE inquiète.

Que peut avoir ma chère enfant?

(Elles suivent toutes deux Thécla, et semblent inquiètes; elles la rejoignent. Wallenstein paraît en conversation avec Illo.)

SCÈNE IV.

Les précédens, WALLENSTEIN, ILLO.

WALLENSTEIN.

Est-on tranquille dans le camp?

ILLO.

Tout est tranquille.

WALLENSTEIN.

Dans peu d'heures nous pourrons recevoir de Prague, la nouvelle que cette ville est devenue notre capitale; alors nous pourrons jeter le masque, nous ferons connaître aux troupes qui sont ici, la démarche qui a été faite et son résultat; dans de telles circonstances l'exemple fait tout. L'homme est, de sa nature, imitateur, et celui qui marche devant conduit le troupeau. Les régimens de Prague savent seulement que les régimens de Pilsen nous ont rendu hommage, et ceux de Pilsen vont nous prêter serment, parce que ceux de Prague leur auront donné l'exemple. Buttler, dites-vous, s'est déjà déclaré?

ILLO.

De son propre mouvement, sans être sollicité; il est venu vous offrir et sa personne et son régiment.

WALLENSTEIN.

Il ne faut pas toujours croire, je le vois bien, à cette voix intérieure qui s'élève dans notre cœur pour nous donner de secrets avertissemens; souvent l'esprit d'erreur prend pour nous tromper les apparences de la voix de la vérité, et rend des oracles imposteurs. Ainsi je demande pardon à ce brave et digne Buttler de ma secrète injustice, mais un sentiment dont je ne suis pas le maître et que je pourrais appeler de l'effroi, se glisse dans mon cœur à son approche, arrête les mouvemens de mon amitié; et voici que ce loyal capitaine, malgré les avertissemens de mon esprit, donne le premier signal de mon bonheur.

ILLO.

Et son exemple puissant attirera à vous, n'en doutez pas, les principaux de l'armée.

WALLENSTEIN.

Maintenant, allez et envoyez-moi Isolani, je l'ai encore tout récemment obligé, je veux commencer par lui, allez. (*Illo sort; pendant ce temps-là les femmes se sont avancées.*) Voici ma fille chérie et sa mère; j'ai voulu me reposer de tous mes soins, venez; j'ai désiré passer une heure plus douce au milieu du cercle chéri de ma famille.

LA COMTESSE.

Nous n'avons pas été souvent réunis, mon frère.

WALLENSTEIN, à part à la comtesse.

Pourra-t-elle m'entendre? est-elle préparée?

LA COMTESSE.

Pas encore.

WALLENSTEIN.

Venez ici, ma fille, asseyez-vous près de moi. Votre voix a un charme bienfaisant. Votre mère m'a parlé avec éloge de votre talent: vous savez, par les doux sons de l'harmonie, exercer sur les âmes un salutaire enchantement. J'ai besoin, en ce moment, d'entendre cette voix touchante; elle chassera l'influence des mauvais esprits, dont les sombres ailes s'agitent au-dessus de ma tête.

LA DUCHESSE.

Où est votre luth, Thécla? Venez, donnez à votre père une preuve de vos talens.

THÉCLA.

O ma mère ; Dieu !

LA DUCHESSE.

Allons, Thécla, donnez ce plaisir à votre père.

THÉCLA.

Je ne le puis, ma mère.

LA COMTESSE.

Comment ! qu'est-ce donc, ma nièce !

THÉCLA, à la comtesse.

Épargnez-moi. Chanter en ce moment, dans une telle angoisse, l'âme si cruellement accablée ! chanter devant lui, quand il fait mourir ma mère de douleur !

LA DUCHESSE.

Comment, Thécla, du caprice ! Votre père indulgent doit-il vous témoigner en vain son désir ?

LA COMTESSE.

Votre luth est ici.

THÉCLA.

O mon Dieu ! comment pourrai-je ?....

(Elle prend le luth d'une main tremblante ; elle paraît violemment agitée, et au moment où elle va commencer à chanter, elle tressaille, jette l'instrument, et se retire précipitamment.)

LA DUCHESSE.

Ah ! ma fille, elle est souffrante....

WALLENSTEIN.

Qu'a votre fille ? Est-elle souvent ainsi ?

LA COMTESSE.

Puisqu'elle s'est ainsi trahie elle-même, je ne garderai pas plus long-temps le silence.

WALLENSTEIN.

Et quoi?

LA COMTESSE.

Elle l'aime.

WALLENSTEIN.

Aimer; qui?

LA COMTESSE.

Elle aime Piccolomini, ne l'avez-vous pas remarqué? et ma sœur non plus?

LA DUCHESSE.

C'est donc là ce qui agitait son cœur? Dieu te bénisse, mon enfant, tu n'as pas à rougir de ton choix.

LA COMTESSE.

Ce voyage... Si ce n'était pas votre projet, si vous n'y souscrivez pas, vous auriez dû choisir un autre guide.

WALLENSTEIN.

Le sait-il?

LA COMTESSE.

Il espère la posséder.

WALLENSTEIN.

Il espère la posséder! Ce jeune homme est-il insensé?

LA COMTESSE.

Pouvait-elle le....

WALLENSTEIN.

Pense-t-il donc obtenir la fille de Friedland? En vérité, une telle prétention me plaît; ses pensées ne sont pas humbles.

LA COMTESSE.

Comme vous lui avez toujours témoigné beaucoup de faveur....

WALLENSTEIN.

Il voudrait devenir mon héritier! Oui, assurément je l'aime, je fais cas de lui; mais qu'a de commun cette opinion avec ma fille? N'a-t-on pas d'autres témoignages de faveur à donner que la main de sa fille, de son unique enfant?

LA DUCHESSE.

Son noble caractère, ses manières....

WALLENSTEIN.

Lui donnent des droits sur mon cœur, mais non sur ma fille.

LA DUCHESSE.

Sa position, la considération dont il jouit....

WALLENSTEIN.

Sa considération. Il est sujet : c'est sur les trônes de l'Europe que je veux chercher un gendre.

LA DUCHESSE.

Ah! cher duc, ne nous efforçons pas de nous élever si haut, de crainte d'éprouver ensuite une chute trop profonde.

WALLENSTEIN.

Je me serais à si grands frais élevé à la hauteur où je suis, j'aurais laissé loin derrière moi le vulgaire des hommes, et la conclusion d'un si grand rôle serait de m'allier à une famille ordinaire? Ce serait pour cela que...? (*Il s'arrête tout à coup, puis reprend avec fermeté.*) Elle est la seule chose qui restera de

moi sur la terre, je veux voir une couronne sur sa tête, ou perdre la vie? Tout ce que je fais, tout, n'est-ce pas uniquement pour agrandir son sort? Oui, dans l'instant même où nous parlons... (*Il s'arrête pensif.*) Et maintenant je pourrais comme un père sans fermeté la laisser s'unir à celui qui lui a plu, qu'elle a aimé, à un simple citoyen? et ce serait aujourd'hui que j'y consentirais, aujourd'hui même que je veux mettre la dernière main à mon ouvrage? Non, elle est pour moi un trésor que j'ai depuis long-temps réservé; elle est la plus précieuse part de ma richesse, et certes, je ne songe pas à l'échanger contre un moindre prix que le sceptre royal.

LA DUCHESSE.

Oh! mon cher époux, vous élevez votre édifice, vous le portez jusqu'aux nues, vous y ajoutez sans cesse, et vous ne songez pas qu'une base si étroite ne saurait supporter cette construction fragile et chancelante.

WALLENSTEIN, à la comtesse.

Lui avez-vous annoncé quel séjour j'ai choisi pour elle?

LA DUCHESSE.

Quoi! ne retournerons-nous pas en Carinthie?

WALLENSTEIN.

Non.

LA DUCHESSE.

Ou dans quelqu'autre de vos terres?

WALLENSTEIN.

Vous n'y seriez pas en sûreté.

LA DUCHESSE.

Pas en sûreté dans les états de l'empereur! sous la protection de l'empereur!

WALLENSTEIN.

L'épouse de Friedland n'a rien à espérer de l'empereur.

LA DUCHESSE.

O Dieu! vous auriez poussé les choses si loin?

WALLENSTEIN.

Vous trouverez un asile en Hollande.

LA DUCHESSE.

Quoi! vous nous envoyez dans un pays luthérien?

WALLENSTEIN.

Le duc François de Lauenbourg vous servira de conducteur.

LA DUCHESSE.

Le duc de Lauenbourg, l'allié des Suédois, l'ennemi de l'Empereur?

WALLENSTEIN.

Les ennemis de l'empereur ne sont plus les miens?

LA DUCHESSE regarde avec effroi le duc et la comtesse.

Il est donc vrai! il est donc assuré! Vous êtes disgracié, vous êtes privé du commandement, Dieu du ciel!

LA COMTESSE à part, au duc.

Laissez-le lui croire ainsi. Vous voyez qu'elle ne pourrait soutenir la vérité.

SCÈNE V.

Les précédens, le comte **TERZKY**.

LA COMTESSE.

Terzky, qu'avez-vous? quel effroi est peint sur votre visage? quel fantôme vous est apparu?

TERZKY, tirant Wallenstein à part.

Avez-vous ordonné de faire partir les Croates?

WALLENSTEIN.

Je ne sais rien de cela.

TERZKY.

Nous sommes trahis!

WALLENSTEIN.

Quoi?

TERZKY.

Ils sont partis cette nuit ainsi que les chasseurs et ont abandonné les villages où ils étaient cantonnés.

WALLENSTEIN.

Et Isolani?

TERZKY.

Vous l'avez fait partir.

WALLENSTEIN.

Moi?

TERZKY.

Comment vous ne l'avez pas fait partir? ni Deodat non plus? tous deux ont disparu.

SCÈNE VI.

Les précédens, ILLO.

ILLO.

Terzky vous a-t-il...?

TERZKY.

Il sait tout.

ILLO.

Sait-il aussi que Maradas, Esterhazy, Gotz, Colalto et Kaunitz l'ont abandonné?

TERZKY.

Diable!

WALLENSTEIN, leur faisant signe.

Du calme.

LA COMTESSE, qui les a observés avec inquiétude, s'approche.

Terzky, ah mon Dieu! qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé?

WALLENSTEIN veut sortir.

Ce n'est rien; sortons.

TERZKY le suit.

Ce n'est rien, Thérèse.

LA COMTESSE l'arrêtant.

Rien! et ne vois-je pas votre visage pâle et votre sang glacé? ne vois-je pas mon frère chercher une contenance assurée?

UN PAGE entre.

Un adjudant demande le comte de Terzky.

(Terzky suit le page.)

WALLENSTEIN.

Voyez ce qu'il vient annoncer (*à Illo*); tout ceci n'aurait pas pu se passer si secrètement, s'il n'y avait quelque rébellion Qui a la garde des portes?

ILLO.

Tiefenbach.

WALLENSTEIN.

Que Tiefenbach soit sur-le-champ remplacé par les grenadiers de Terzky. Écoutez, avez-vous quelque nouvelle de Buttler?

ILLO.

Je viens de rencontrer Buttler; il sera ici tout à l'heure, il est ferme dans son dévouement.

(Illo sort. Wallenstein veut le suivre.)

LA COMTESSE.

Ma sœur ne le laissez pas s'éloigner de vous, retenez-le dans ce malheureux moment.

LA DUCHESSE.

Grand Dieu, qu'est-ce donc?

(Elle le retient, et s'attache à lui.)

WALLENSTEIN, se retournant vers elle.

Soyez calmes, ma sœur, chère épouse; nous sommes dans un camp. C'est ainsi que les choses s'y passent, le calme et la tempête s'y succèdent rapidement, tous ces esprits indomptés sont difficiles à gouverner, et jamais le général ne peut jouir d'un instant de repos. Demeurez ici! je sors; les gémissemens des femmes s'accordent mal avec l'activité des hommes.

(Il veut sortir. Terzky revient.)

TERZKY,

Demeurez ici ; on peut tout voir par cette fenêtre.

WALLENSTEIN.

Allez, ma sœur.

LA COMTESSE.

Jamais.

WALLENSTEIN.

Je le veux.

TERZKY la prend à part, et lui fait un signe en lui montrant la duchesse.

Thérèse....

LA DUCHESSE.

Allons, ma sœur, puisqu'on l'ordonne.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

WALLENSTEIN, le comte TERZKY.

WALLENSTEIN, s'avançant vers la fenêtre.

Qu'est-ce donc ?

TERZKY.

Toutes les troupes sont en mouvement et en tumulte ; personne n'en sait la cause : chaque corps va, dans un sombre et mystérieux silence, se ranger sous ses drapeaux. Le régiment de Tiefenbach laisse voir une mauvaise disposition ; les Wallons seuls se tiennent à part dans leur cantonnement, n'y laissent pénétrer personne, et demeurent tranquilles comme à l'ordinaire.

WALLENSTEIN.

Piccolomini est-il avec eux?

TERZKY.

On le cherche, et on ne le trouve nulle part.

WALLENSTEIN.

Que vous a annoncé cet adjudant?

TERZKY.

Ce sont mes régimens qui l'ont envoyé; ils viennent de vous jurer encore une fois fidélité, et ils attendent avec une ardeur guerrière le signal du combat.

WALLENSTEIN.

Mais comment ce tumulte a-t-il été excité dans le camp? L'armée ne devait être instruite de rien qu'au moment où le sort se déciderait pour nous à Prague.

TERZKY.

Ah! que ne m'avez-vous cru! Encore hier, nous vous avons conjuré de ne pas laisser sortir de la ville ce serpent d'Octavio, et vous-même lui avez donné des chevaux pour... pour favoriser son départ.

WALLENSTEIN.

Encore vos éternels propos! Une fois pour toutes, qu'il ne soit plus question de ces absurdes soupçons.

TERZKY.

Vous vous étiez fié sur Isolani, et cependant il est le premier qui vous abandonne.

WALLENSTEIN.

Je l'ai tiré hier de sa misère; eh bien, je n'ai jamais compté sur la reconnaissance.

TERZKY.

Ils lui ressemblent tous: les autres sont tels que lui.

WALLENSTEIN.

Eh bien, s'il me quitte, a-t-il tort? Il est fidèle au dieu du hasard, que la passion du jeu lui a toujours fait honorer. C'est à ma fortune qu'il était attaché ; c'est elle qu'il abandonne et non pas moi. Qu'étais-je pour lui et qu'était-il pour moi? J'étais le navire qu'il avait chargé de toutes ses espérances. Tant que nous avons été en pleine mer, il a navigué avec confiance : il voit le vaisseau périlleusement engagé dans les écueils, et il se hâte d'en retirer ses richesses. Aucun lien personnel ne nous unissait ; il me quitte comme l'oiseau quitte la branche où il avait construit un nid. Celui qui s'imagine trouver un cœur dans les hommes frivoles, mérite d'être trompé : la vie ne laisse, sur de telles superficies, que des traces rapides et faciles à effacer ; rien ne pénètre jusqu'au fond du cœur ; des sensations vives donnent au sang un mouvement peu durable, mais il n'y a point d'âme pour échauffer les entrailles.

TERZKY.

Cependant, j'aimerais mieux me confier à cette surface fragile qu'à une profondeur qui m'effraie.

SCÈNE VIII.

WALLENSTEIN, TERZKY; ILLO arrive furieux.

ILLO.

Révolte et trahison !

TERZKY.

Ah ! qu'y a-t-il de nouveau ?

ILLO.

Quand j'ai donné au régiment de Tiefenbach l'ordre de se retirer.... ah ! perfidie et oubli du devoir !

TERZKY.

Hé bien ?

WALLENSTEIN.

Quoi donc ?

ILLO.

Ils ont refusé d'obéir.

TERZKY.

Faites tirer dessus ; ah ! donnez-en l'ordre.

WALLENSTEIN.

De la modération. Et quelle raison donnent-ils ?

ILLO.

Qu'ils ne doivent obéir à aucun autre qu'au lieutenant général Piccolomini.

WALLENSTEIN.

Comment ? quoi donc ?

ILLO.

Qu'il leur a laissé cet ordre, et le leur a montré écrit de la main de l'empereur.

TERZKY.

De la main de l'empereur! vous entendez, prince!

ILLO.

Par son ordre aussi, les colonels sont partis hier.

TERZKY.

Entendez-vous?

ILLO.

Montécuculi, Caraffa, et encore six autres généraux sont absens; il leur a persuadé de le suivre. Il était depuis long-temps porteur de cet ordre de l'empereur; et encore dernièrement, il s'est concerté avec Questenberg.

(Wallenstein tombe dans un fauteuil, et se cache le visage dans ses mains.)

TERZKY.

Si cependant vous m'aviez cru!

SCÈNE IX.

Les précédens; LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je ne puis, je ne puis plus long-temps supporter cette angoisse. Au nom de Dieu, dites-moi ce qui se passe.

ILLO.

Les régimens nous abandonnent; le comte Piccolomini est un traître.

LA COMTESSE.

Oh ! mes pressentimens !

(Elle sort précipitamment.)

TERZKY.

Si l'on m'eût cru. Eh bien, vous le voyez, si les étoiles vous ont trompé !

WALLENSTEIN se lève.

Non, les astres ne sont pas mensongers ; mais ceci s'écarte du cours des astres et du destin. La science a été véridique, mais un perfide cœur a fait mentir le ciel. La divination ne peut s'appliquer qu'à la vérité ; et lorsque la nature sort de ses règles ordinaires, toute la science échoue. Non, jamais je ne rougirai de cette faiblesse ; ce qui eût été une superstition, ce serait d'avoir pu concevoir de si honteux soupçons sur la nature humaine. Il y a même, dans la poursuite des bêtes féroces, une sorte de religion à observer, et le sauvage ne partage pas son repas avec la victime dont il va percer le flanc. Tu n'as rien fait de grand là, Octavio. Ce n'est pas ta prudence qui a vaincu la mienne, c'est ton lâche cœur qui a remporté un infâme triomphe sur mon cœur sincère. Aucun bouclier ne pouvait me garantir de ton poignard : tu l'as perfidement dirigé vers mon sein désarmé. Contre de telles armes, je n'ai pas plus de défense qu'un enfant.

SCÈNE X.

Les précédens; BUTTLER.

TERZKY.

Ah! voici Buttler! Nous avons encore un ami!

WALLENSTEIN va à lui les bras ouverts, et l'embrasse avec tendresse.

Que je te presse sur mon cœur, mon vieux frère d'armes. Les rayons bienfaisans du soleil ne m'ont jamais réjoui autant que le visage d'un ami dans un tel moment.

BUTTLER.

Mon général, je venais....

WALLENSTEIN s'appuyant sur son épaule.

Sais-tu déjà que le vieux Piccolomini ma trahi? Qu'en dis-tu? Pendant trente ans nous avons vécu près l'un de l'autre. Nous avons à la guerre dormi sur la même couche, bu dans la même coupe, mangé le même pain; je me reposais sur lui avec autant de confiance que maintenant je m'appuie sur toi; et dans le moment même où plein de tendresse j'épanchais mon âme dans son sein, il prend son avantage, tire son poignard, épie adroitement l'instant favorable, et le plonge lentement dans mon cœur.

(Il repose sa tête sur l'épaule de Buttler.)

BUTTLER.

Oubliez le perfide; dites, que voulez-vous faire?

WALLENSTEIN.

C'est bien, tu as raison; continuons à suivre

notre route. N'ai-je donc pas encore une foule d'amis? Le destin ne me traite-t-il pas encore avec affection, puisqu'au moment même où il démasque l'hypocrisie d'un perfide, il me donne un fidèle ami? Ne parlons plus de lui; ne pense pas que je regrette son assistance, c'est sa trahison qui m'afflige: je les aimais, je les estimais tous les deux. Mais Max avait pour moi un amour véritable, il ne m'a pas trahi, lui. Assez, assez, sur tout ceci; il faut maintenant prendre de promptes mesures. Le courrier que le comte Kinsky m'envoie de Prague peut arriver à chaque instant; il ne faut pas que ce qu'il nous apporte tombe entre les mains des mutins. Envoyez donc sur-le-champ un messager fidèle qui puisse le conduire sûrement jusqu'à nous par des chemins détournés.

(Illo veut sortir pour exécuter cet ordre.)

BUTTLER le retenant.

Mon général, qui attendez-vous?

WALLENSTEIN.

Le courrier qui doit m'apporter la nouvelle de ce qui s'est passé à Prague.

BUTTLER.

Ah!

WALLENSTEIN.

Qu'avez-vous?

BUTTLER.

Ainsi vous ne savez pas?

WALLENSTEIN.

Quoi donc?

BUTTLER.

Pourquoi ce tumulte s'est élevé dans le camp.

WALLENSTEIN.

Pourquoi?

BUTTLER.

Ce courrier.

WALLENSTEIN avec impatience.

Hé bien?...

BUTTLER.

Il est ici.

TERZKY et ILLO.

Il est ici?

WALLENSTEIN.

Mon courrier?

BUTTLER.

Depuis quelques heures.

WALLENSTEIN.

Et je ne le sais pas?

BUTTLER.

La garde l'a saisi

ILLO frappant du pied.

Damnation!

BUTTLER.

La lettre qu'il portait a été ouverte, et court de main en main dans le camp.

WALLENSTEIN impatient.

Savez-vous ce qu'elle contient?

BUTTLER hésitant.

Ne me le demandez pas.

TERZKY.

Ah ! malheur à nous, Illo; tout s'écroule à la fois.

WALLENSTEIN.

Ne me cachez rien, je puis entendre la plus rude nouvelle. Prague est-il perdu? l'est-il? avouez-le franchement.

BUTTLER.

Il est perdu. Tous les régimens placés à Budweiss, à Tabor, à Braunau, à Koniginngratz, à Brünn, à Znaym vous ont abandonné et ont renouvelé leurs sermens à l'empereur. Kinsky, Illo, Terzky et vous-même êtes proscrits.

(Terzky et Illo montrent leur effroi et leur désespoir. Wallenstein demeure ferme et tranquille.)

WALLENSTEIN, après un instant de silence.

Tout est décidé, voilà qui est bien. J'ai été promptement affranchi des angoisses du doute. Maintenant je respire librement, mon âme reprend sa sérénité, c'est au milieu de la nuit que brille l'astre de Friedland. C'est avec une résolution tremblante, avec un courage incertain, que j'ai tiré l'épée; tant que j'ai eu à choisir, j'ai éprouvé des combats intérieurs. Aujourd'hui la nécessité commande, tous les doutes s'évanouissent; je combats pour ma vie et pour ma tête.

(Il sort; les autres le suivent.)

SCÈNE XI.

La comtesse TERZKY arrive par une porte latérale.

Non, je ne puis supporter plus long-temps.... où sont-ils? personne en ces lieux!... ils me laissent seule, seule dans cette terrible anxiété. Il faut me contraindre devant ma sœur, paraître calme, et renfermer mes souffrances dans mon cœur déchiré.... je ne puis soutenir cette idée.... si le sort se déclarait contre nous, s'il nous fallait passer chez les Suédois non comme d'honorables alliés, accompagnés d'une armée puissante et nombreuse, mais comme des fugitifs dépouillés et les mains vides. S'il nous fallait errer, de contrée en contrée, comme le Palatin, et promener en tous lieux le honteux souvenir de notre grandeur passée.... Non, je ne puis songer à un pareil moment; et quand il supporterait une telle chute, moi, je ne supporterais pas de le voir ainsi tombé.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, THÉCLA.

THÉCLA, voulant retenir la duchesse.

O ma mère, demeurez.

LA DUCHESSE.

Non, il y a encore ici quelque terrible secret que

l'on me cache. Pourquoi ma sœur m'évite-t-elle? pourquoi semble-t-elle agitée de tant d'alarmes? pourquoi es-tu remplie d'effroi? que veulent dire ces signes muets que vous faites l'une à l'autre en vous cachant de moi?

THÉCLA.

Rien, ma mère.

LA DUCHESSE.

Ma sœur, je veux le savoir.

LA COMTESSE.

Et pourquoi lui en faire un secret? si on le lui cachait ne faudrait-il pas que tôt ou tard elle le sût et le supportât? Ce n'est pas le moment de se livrer à la faiblesse. Le courage et la fermeté d'âme nous sont nécessaires; c'est du courage qu'il nous faut user. Il vaut donc mieux lui apprendre son sort d'un seul mot. On vous trompe, ma sœur, vous croyez le duc disgracié, le duc n'est point disgracié, il est...

THÉCLA allant vers la comtesse.

Voulez-vous donc la tuer?

LA COMTESSE.

Le duc est...

THÉCLA pressant sa mère dans ses bras.

De la fermeté, ma mère.

LA COMTESSE.

Le duc s'est révolté, il a voulu s'unir aux ennemis avec son armée; l'armée l'a abandonné et il est trahi.

(A ces derniers mots, la duchesse s'évanouit, et tombe sans mouvement dans les bras de sa fille.)

SCÈNE XIII.

Le théâtre représente une grande salle chez le duc de Friedland.

WALLENSTEIN, revêtu de son armure.

Tu as réussi, Octavio, me voici maintenant presqu'aussi abandonné que jadis dans l'assemblée des princes à Ratisbonne. Je n'ai plus d'autre secours que moi-même. Mais ce que peut valoir un homme vous l'avez déjà éprouvé; vous avez enlevé à l'arbre l'ornement de ses rameaux, mais sa tige dépouillée est encore debout. Mais au dedans de lui vit encore cette séve vigoureuse, cette force créatrice capable d'enfanter un monde nouveau? déjà, une fois, je vous ai donné une armée, moi seul. Vos armes s'étaient évanouies devant la puissance des Suédois; Tilly, votre dernier espoir succombait sur le Lech; Gustave, comme un torrent déchaîné, ravageait la Bohême, et l'empereur tremblait dans son palais à Vienne. On ne trouvait plus de soldats, car la foule suit le cours de la fortune... On tourna les yeux sur moi, moi le réparateur des désastres. L'orgueil de l'empereur s'abaissa devant celui qu'on avait cruellement offensé. Je me montrai: à ma première parole, je créai une armée, les soldats accoururent en foule dans mon camp. La trompette sonna, mon nom, comme celui du dieu de la guerre, retentit par tout l'univers. Aussitôt on déserta la charrue et les ateliers pour venir se ranger sous des dra-

peaux dont chacun connaissait le bonheur. Et ne suis-je pas encore ce que j'étais? Ne suis-je pas encore cette âme qui a su se créer un corps? Friedland ne saura-t-il point remplir son camp de soldats? Conduisez hardiment contre moi des milliers de guerriers; ne sont-ils pas accoutumés à combattre sous les ordres de Wallenstein et non contre lui. L'on a séparé les membres de la tête; hé bien! l'on verra où était le siége de l'âme. (*Illo et Terzky entrent.*) Courage, amis, courage, nous ne sommes pas encore à terre. Cinq régimens de Terzky et les bandes audacieuses de Buttler sont encore à nous... Demain l'on nous amène une armée de seize mille Suédois; je n'avais pas plus de forces, lorsqu'il y a neuf ans, je sus reconquérir toute l'Allemagne pour l'empereur.

SCÈNE XIV.

Les précédens; NEUMANN, qui prend à part le comte Terzky pour lui parler.

TERZKY à Neumann.

Que demandent-ils?

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce?

TERZKY.

Dix cuirassiers de Pappenheim demandent à vous parler au nom de leur régiment.

WALLENSTEIN sur-le-champ à Neumann.

Faites-les entrer. (*Neumann sort.*) J'espère quelque chose de ceci. Observez qu'ils sont encore dans le doute, et qu'on peut encore les gagner.

SCÈNE XV.

WALLENSTEIN, TERZKY, ILLO, dix CUIRASSIERS conduits par un SOUS-OFFICIER; ils se mettent en ligne devant le duc, et lui font le salut militaire.

WALLENSTEIN après les avoir examinés un moment s'adresse au sous-officier.

Je te connais bien, tu es de Bruges en Flandres; tu t'appelles Mercy.

LE SOUS-OFFICIER.

Je m'appelle Henri Mercy.

WALLENSTEIN.

Tu te trouvas coupé dans une marche, et entouré par les Hessois, et tu te fis jour avec cent quatre-vingts hommes à travers des milliers d'ennemis.

LE SOUS-OFFICIER.

Oui, mon général.

WALLENSTEIN.

Et qu'as-tu obtenu pour ce trait de bravoure?

LE SOUS-OFFICIER.

Ce que j'ai demandé, mon général, l'honneur de servir dans les cuirassiers.

WALLENSTEIN s'adresse à un autre.

Tu étais parmi les gens de bonne volonté que je fis sortir d'Altenberg, pour s'emparer de la batterie suédoise.

SECOND CUIRASSIER.

Oui, mon général.

WALLENSTEIN.

Quand j'ai une fois parlé à l'un de vous, je ne l'oublie jamais; dites-moi votre affaire.

LE SOUS-OFFICIER commande.

Reposez-vous sur vos armes.

WALLENSTEIN s'adresse à un troisième.

Tu t'appelles Risbeck, tu es natif de Cologne.

TROISIÈME CUIRASSIER.

Risbeck de Cologne.

WALLENSTEIN.

Tu amenas prisonnier dans le camp de Nuremberg, le colonel suédois Dübald.

TROISIÈME CUIRASSIER.

Ce n'est pas moi, mon général.

WALLENSTEIN.

Ah! oui, c'était ton frère aîné. Tu avais un autre frère plus jeune, où est-il?

TROISIÈME CUIRASSIER.

Il est à Olmutz, dans l'armée de l'empereur.

WALENSTEIN, au sous-officier.

Allons, je vous écoute.

LE SOUS-OFFICIER.

Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur, qui....

WALLENSTEIN l'interrompt.

Comment avez-vous été choisis?

LE SOUS-OFFICIER.

Chaque escadron a tiré son député au sort.

WALLENSTEIN.

Allons, au fait.

LE SOUS-OFFICIER.

Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur, qui nous ordonne de ne plus obéir à ton commandement, parce que tu es un ennemi, un traître à la patrie.

WALLENSTEIN.

Et quel parti avez-vous pris là-dessus?

LE SOUS-OFFICIER.

Nos camarades, à Braunau, à Budweiss, à Prague, à Olmutz, ont obéi sur-le-champ, et les régimens de Tiefenbach et de Toscane ont suivi leur exemple; mais nous ne croyons pas que tu sois un ennemi, un traître à la patrie, et nous pensons que c'est quelque mensonge, quelque fausse invention de Espagnols. (*Avec cordialité.*) Toi-même tu nous diras ce qui en est, car tu as toujours été sincère avec nous, et nous avons la plus grande confiance en toi. Il ne doit pas y avoir de tiers pour s'expliquer entre un brave général et ses braves soldats.

WALLENSTEIN.

Je reconnais bien là mes cuirassiers.

LE SOUS-OFFICIER.

Le régiment te demande si tu as seulement pour dessein de conserver le commandement qui t'appartient, que l'empereur t'a confié, de te main-

tenir dans ton pouvoir pour servir l'Autriche en loyal général; alors nous tiendrons pour toi, nous défendrons ton bon droit contre tout le monde, et quand les autres régimens t'abandonneraient, seuls nous te resterons fidèles et nous donnerons notre vie pour toi. Car c'est notre devoir de soldats de plutôt périr que de te perdre; mais si les choses sont, comme le dit la lettre de l'empereur, s'il est vrai que tu veuilles nous conduire en trahison à l'ennemi, ce dont Dieu nous puisse garder, alors nous t'abandonnerons et nous obéirons à la lettre.

WALLENSTEIN.

Écoutez-moi, mes enfans.

LE SOUS-OFFICIER.

Il n'y a pas besoin de beaucoup de paroles, dis oui ou non, et nous serons satisfaits.

WALLENSTEIN.

Écoutez-moi. Je sais que vous êtes intelligens, que vous pensez et jugez par vous-mêmes sans suivre le train de la foule, et c'est pour cela que je vous ai toujours, comme vous le savez, distingués du reste de l'armée; l'œil rapide du général ne compte que les drapeaux, et ne peut distinguer chaque tête en particulier; les ordres qu'il donne sont inflexibles, il faut s'y conformer en aveugles, et l'on ne peut pas évaluer ce que vaut l'homme en lui-même; cependant vous savez que je n'en ai jamais agi ainsi avec vous; comme dans votre rude métier, vous avez le sentiment de vous-mêmes, comme j'ai lu dans vos yeux que vous saviez penser en hommes, je vous ai

traités toujours en hommes libres, et j'ai employé avec vous la voix de la raison.

LE SOUS-OFFICIER.

Oui, mon général, nous avons toujours été traités avec considération par toi, tu nous a honorés de ta confiance et favorisés plus que tous les autres régimens; aussi ne nous conduisons-nous pas comme le vulgaire des soldats, tu le vois bien, nous agissons avec toi en toute confiance; dis seulement un mot, un mot nous suffira. Dis que tu ne songes à aucune trahison et que tu ne veux pas conduire l'armée aux ennemis.

WALLENSTEIN.

C'est moi, moi qu'on trahit; l'empereur me sacrifie à mes ennemis; il faut que je succombe si mes braves troupes ne me sauvent pas; je veux me confier à vous, votre cœur sera ma défense : voyez, c'est contre ce sein qu'on dirige les coups, c'est contre cette tête blanchie. Telle est la reconnaissance que nous obtenons des Espagnols, pour ces sanglantes batailles livrées dans les plaines de Lutzen ou devant les murailles des forteresses; est-ce donc pour cela que nous avons présenté notre poitrine désarmée au fer des ennemis, que nous avons dormi sur la pierre, et sur le sol glacé? Aucun torrent n'a été assez rapide pour nous arrêter, aucune forêt n'a été impénétrable; nous avons poursuivi l'infatigable Mansfeld dans tous les détours tortueux de sa fuite; notre vie n'a été qu'une marche sans repos. Semblables aux tourbillons du vent, nous avons impétueusement parcouru le monde agité par la guerre, et

maintenant que nous avons exécuté les travaux difficiles, ingrats, maudits qu'exige la guerre, que notre bras fidèle et infatigable a rendu la charge moins pesante, cet enfant royal viendrait conclure une paix facile, ravir à notre tête l'olivier dont elle mérite si bien d'être couronnée, pour en orner ses blonds cheveux ?

LE SOUS-OFFICIER.

Non, cela ne sera pas ainsi tant que nous pourrons l'empêcher; personne que toi ne doit finir cette guerre terrible que tu as conduite avec tant de gloire; tu nous a guidés dans les champs sanglans du carnage, il faut que nous revenions commandés par toi à travers les campagnes paisibles; aucun autre ne doit partager avec nous le fruit de tes longs travaux.

WALLENSTEIN.

Et quoi, pensez-vous recueillir enfin ce fruit dans vos vieux jours, ne l'espérez pas. Vous ne verrez jamais la fin de cette guerre, elle nous dévorera tous; l'Autriche ne veut pas la paix et c'est parce que je la recherche qu'on veut ma chute. Qu'importe à l'Autriche si cette longue guerre épuise l'armée et dévaste le monde; elle ne cherche qu'à s'accroître et à conquérir des domaines. Vous êtes émus; je vois une noble colère briller dans vos regards guerriers. Ah ! puisse mon esprit vous animer et vous conduire courageusement aux combats comme autrefois. Vous voulez me soutenir, vous voulez défendre mes droits avec vos armes, cela est généreux. Cependant ne croyez pas que votre troupe peu nombreuse puisse y réussir à elle seule; en vain vous vous sacrifieriez

pour votre général. (*D'un ton de confidence.*) Non, laissez-moi pour assurer le succès, chercher des alliés. Le Suédois nous offre son secours, laissez-moi le servir en apparence, jusqu'au moment, où également redoutables avec deux partis, nous tiendrons dans nos mains le destin de l'Europe, et alors du sein de notre camp, nous présenterons la douce paix au monde consolé.

LE SOUS-OFFICIER.

Ainsi tu ne traites avec les Suédois qu'en apparence; tu ne veux pas trahir l'empereur; tu ne veux pas nous faire Suédois : vois-tu, c'est la seule chose que nous désirions expliquer avec toi.

WALLENSTEIN.

Eh ! que m'importe les Suédois? je les hais comme les gouffres de l'enfer; et, avec l'aide de Dieu, j'espère leur faire repasser bientôt leur Baltique : c'est là ce que je souhaite par-dessus tout. J'ai un cœur, et le désespoir du peuple allemand me touche. Vous n'êtes que de simples soldats; cependant estimez-vous au-dessus du vulgaire, car vous m'avez paru plus dignes que tous les autres de m'entendre parler à cœur ouvert. Voyez, il y a quinze ans que le flambeau de la guerre est allumé, et l'on n'a pas encore eu depuis un moment de repos. Allemands et Suédois, catholiques et luthériens, aucun ne veut céder à l'autre; tous les bras sont levés les uns contre les autres : partout des factions; nulle part un juge. Dites, qui pourra mettre fin à tout ceci? qui pourra dénouer tous ces fils qui s'embrouillent de plus en

plus ? Ils doivent être tranchés ; je sens que je suis l'homme du destin, et j'espère qu'avec votre secours j'accomplirai ses décrets.

SCÈNE XVI.

Les précédens, BUTTLER.

BUTTLER, en toute hâte.

On a eu grand tort, mon général.

WALLENSTEIN.

Quoi !

BUTTLER.

Cela nous fera tort auprès de ceux qui pensent bien.

WALLENSTEIN.

Quoi donc ?

BUTTLER.

C'est déclarer trop clairement la révolte.

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce donc ?

BUTTLER.

Les régimens de Terzky ont arraché de leurs drapeaux l'aigle impériale, pour y placer votre écusson.

LE SOUS-OFFICIER, aux cuirassiers.

Allons, marche !

WALLENSTEIN.

Maudite soit cette idée et celui qui l'a donnée ! (*Aux cuirassiers qui se retirent.*) Arrêtez, mes en-

fans, arrêtez ! c'est une erreur ; écoutez : je la punirai sévèrement ; écoutez-moi. Ils n'entendent rien. (*A Illo.*) Suivez ; qu'on les persuade, qu'on les ramène à tout prix. (*Illo sort.*) Cela nous précipite dans notre ruine. Buttler, Buttler, vous êtes mon mauvais génie. Pourquoi venir m'annoncer ceci dans ce moment ? Tout était en bon chemin ; ils étaient à moitié gagnés... Les misérables ! avec leur empressement irréfléchi.... Ah ! le destin se joue cruellement de moi. C'est le zèle de mes amis et non la haine de mes ennemis qui me jette dans l'abîme.

SCÈNE XVII.

Les précédens. LA DUCHESSE entre avec précipitation ; THÉCLA et LA COMTESSE la suivent : un instant après, ILLO.

LA DUCHESSE.

Ah ! qu'avez-vous fait, Albert ?

WALLENSTEIN.

Et encore cela !

LA COMTESSE.

Pardon, mon frère ; cela a été impossible autrement : elle sait tout.

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous fait ?

LA COMTESSE, à Terzky.

N'y a-t-il plus d'espérance ? Tout est-il donc perdu ?

TERZKY.

Tout. Prague est aux mains de l'empereur ; les régimens ont de nouveau juré fidélité.

LA COMTESSE.

Perfide Octavio ! Et le comte Max est-il aussi parti ?

TERZKY.

Où pourrait-il être ailleurs ? Il est, ainsi que son père, du parti de l'empereur.

(Théela se précipite dans les bras de sa mère, et se cache le visage dans son sein.)

LA DUCHESSE, la serrant dans ses bras.

Malheureuse enfant, malheureuse mère !

WALLENSTEIN, tirant à part Terzky.

Fais avancer dans la cour une voiture de voyage pour les emmener. (*Montrant les femmes.*) Scherfenberg partira avec elles, il m'est fidèle ; il les conduira à Egra, où nous les suivrons. (*A Illo, qui revient.*) Et vous ne les ramenez point.

ILLO.

Entendez-vous le tumulte ? Tout le corps de Pappenheim est en mouvement ; ils redemandent leur colonel, et prétendent qu'il est dans le château où vous le retenez de force ; ils disent que si vous ne le leur rendez pas, ils viendront le délivrer les armes à la main.

(Tous montrent de la surprise.)

TERZKY.

Que faire en cette circonstance ?

WALLENSTEIN.

Ne l'ai-je pas dit? Mon cœur m'a fait deviner la vérité, il est encore ici. Il ne m'a pas trahi, cela n'était pas possible; je n'en ai jamais douté.

LA COMTESSE.

Il est encore ici, quel bonheur! Je sais bien ce qui l'y retiendra toujours.

(Elle embrasse Thécla.)

TERZKY.

Cela ne peut être, réfléchissez-y. Le père nous a trahis; il s'est déclaré pour l'empereur: comment le fils eût-il osé rester ici?

ILLO.

J'ai vu passer, il y a quelques heures, sur la place l'équipage de chasse que vous lui avez récemment donné.

LA COMTESSE.

O ma nièce, il n'est sûrement pas loin d'ici.

THÉCLA a fixé son regard sur la porte, et s'écrie avec vivacité.

Le voici!

SCÈNE XVIII.

Les précédens; MAX PICCOLOMINI.

MAX s'avançant.

Oui, oui, le voici. Je ne puis continuer plus long-temps à errer d'un pas timide dans ce palais, à m'y cacher pour attendre un instant favorable. Cette attente et ces angoisses sont au-dessus de mes

forces. (*Il va vers Thécla, qui s'est jetée dans les bras de sa mère.*) Regarde-moi, ne détourne pas tes regards; ange du ciel, avoue-le librement devant tous. Ne crains personne, entende qui voudra que nous nous aimons. Qu'y a-t-il encore à cacher? Le mystère ne convient qu'aux heureux : le malheur et le désespoir peuvent paraître sans voile devant toutes les clartés du jour. (*Il remarque la comtesse, qui regarde Thécla avec un visage de satisfaction.*) Non, madame, je n'attends rien, je n'espère rien. Je ne viens pas pour rester, je viens pour dire de derniers adieux. C'en est fait, il faut, il faut te quitter, Thécla, il le faut; accorde-moi encore un regard de pitié, je ne puis emporter ta haine. Dis-moi que tu ne me hais pas; dis-le moi, Thécla. (*Il prend sa main, et paraît vivement ému.*) O Dieu, Dieu, je ne puis m'éloigner de ces lieux, je ne le puis; je ne puis quitter cette main. Dis-moi, Thécla, que tu as pitié de moi; dis-moi que tu es toi-même convaincue que je ne puis faire autrement. (*Thécla évite de rencontrer son regard. Elle lui montre de la main son père; il se retourne alors vers le duc, qu'il n'avait pas encore semblé voir.*) Vous ici? Ce n'est pas vous que j'y venais chercher, mes yeux ne devaient plus vous revoir; je voulais ne voir qu'elle seule : je souhaitais d'entendre son cœur s'expliquer librement; je n'ai rien à attendre d'aucun autre que d'elle.

WALLENSTEIN.

Penses-tu que je sois assez insensé pour te laisser partir, et que je veuille ici faire parade de grandeur

d'âme. Ton père m'a indignement trahi; tu n'es plus à mes yeux que son fils, ce n'est pas vainement que tu te trouves en mon pouvoir. Ne crois pas que j'aie égard à la vieille amitié qu'il a si lâchement anéantie: le temps de l'amitié et des généreux ménagemens est passé; c'est maintenant le tour de la haine et de la vengeance.

MAX.

Vous disposerez de moi, je suis en votre pouvoir. Vous savez bien que je ne brave ni ne redoute votre colère; ce qui m'a retenu ici, vous le savez. (*Il prend la main de Thécla.*) Voyez tout, tout ce que j'aurais voulu vous devoir; j'aurais voulu devoir à votre main paternelle le sort des bienheureux. Vous avez détruit ce bonheur, mais peu m'importe; vous avez, d'une âme indifférente, foulé dans la poussière la félicité de tout ce qui vous entoure. Le dieu que vous servez n'est pas un dieu de miséricorde. Pareil à cet élément aveugle et terrible que ne gouverne aucun instinct, qu'aucun lien ne peut arrêter, vous ne suivez que les farouches impulsions de votre cœur. Malheur à ceux qui placent sur vous leur confiance, et qui, séduits par votre accueil hospitalier, fondent sur votre amitié l'édifice de leur bonheur. Tout à coup, inopinément, au milieu du calme de la nuit, on entendra bouillonner le gouffre enflammé, un torrent destructeur s'élancera avec une force impétueuse, et renversera tous les travanx des hommes.

WALLENSTEIN.

C'est le cœur de ton père que tu viens de peindre.

C'est la noire hypocrisie de son cœur, c'est son âme toute entière que tu as décrite... Ah ! j'ai été trompé par l'art des enfers : l'abîme m'a envoyé le plus dissimulé, le plus fourbe des mauvais esprits et l'a placé comme ami à mes côtés. Qui aurait pu résister à la puissance infernale?.. Je portais le serpent sur mon sein, je le nourrissais de la substance de mon cœur, il se laissait caresser en silence par mon amour, je n'eus jamais un soupçon contre lui, je le laissais lire librement dans ma pensée ; j'avais rejeté toute réserve, toute prudence, toute précaution. Mes yeux cherchaient parmi les astres, ou dans la vaste enceinte du monde l'ennemi, que je portais renfermé dans le sanctuaire de mon cœur... Si j'eusse été pour Ferdinand ce qu'Octavio était pour moi, je ne lui aurais jamais déclaré la guerre, jamais cela ne m'eût été possible... il était pour moi un maître injuste et non pas un ami. Jamais l'empereur ne s'était confié à ma foi. La guerre était déjà allumée entre lui et moi, quand il remit en mes mains le bâton de commandement; car la guerre est éternelle entre la méfiance et la dissimulation. La paix ne règne qu'entre la confiance et la bonne foi... Ah ! que la race future puisse étouffer dans le sein de sa mère celui qui doit empoisonner la confiance !

MAX.

Je ne justifierai pas mon père ; par malheur cela est impossible. Des circonstances cruelles et malheureuses sont survenues. Une action criminelle se rattache toujours à une autre par une étroite et

triste chaîne. Mais nous, nous qui ne sommes coupables de rien, pourquoi avons-nous été entraînés dans ce cercle de forfaits et de calamités? à qui avions-nous manqué de foi? pourquoi les attentats et la duplicité de nos pères nous ont-il enlacés de leurs affreux serpens? pourquoi la haine implacable des pères a-t-elle cruellement séparé nous que l'amour unissait.

(Il serre Thécla dans ses bras avec désespoir.)

WALLENSTEIN, après l'avoir regardé fixement et en silence, s'approche de lui,

Max, demeure près de moi... ne me quitte pas, Max... Te souviens-tu de ce jour où l'on t'apporta dans ma tente au camp de Prague? tu n'étais qu'un tendre enfant peu accoutumé encore à la rigueur de nos hivers du nord; tes mains s'étaient raidies en portant une enseigne pesante, que tu ne voulais pas quitter. Alors je te pris et t'enveloppai dans mon manteau, je te servis de garde-malade, je ne rougis point de te rendre les plus petits soins, d'avoir pour toi l'empressement inquiet et attentif d'une mère; jusqu'à ce que, réchauffé sur mon cœur, tu eusses repris ta jeune vivacité... Depuis lors ai-je changé de sentiment pour toi? j'ai prodigué les richesses à des milliers d'hommes, je leur ai distribué des domaines, je les ai récompensés par des postes honorables... Toi, je t'ai aimé, je t'ai donné mon cœur et tout moi-même. Les autres étaient des étrangers, tu étais l'enfant de la maison... Max, tu ne peux pas m'abandonner, cela ne se peut pas, je ne puis, je ne veux pas le croire, que Max soit capable de m'abandonner.

MAX.

O mon Dieu !

WALLENSTEIN.

Depuis les premiers pas de ton enfance, j'ai toujours été ton appui et ton guide : qu'a fait ton père pour toi que je n'aie pas fait aussi et au delà ? Je t'ai entouré des liens de mon amour ; brise-les si tu peux. Tu es attaché à moi par les chaînes les plus sacrées, par les nœuds les plus intimes, dont la nature peut unir les hommes l'un à l'autre... Va, abandonne-moi, sers ton empereur. Sa toison d'or et ses rubans seront la récompense que tu obtiendras pour avoir compté pour rien ton ami, le père de ta jeunesse, et tous les sentimens les plus sacrés.

MAX, vivement combattu.

O mon Dieu, puis-je faire autrement ? ne le dois-je pas ? mes sermens, mon devoir. ..

WALLENSTEIN.

Ton devoir envers qui ? qui es-tu ? si ma conduite envers l'empereur est blâmable, le blâme est pour moi, non pour toi : T'appartiens-tu à toi-même ? es-tu maître de toi, es-tu placé comme moi dans le monde, de manière à être l'auteur de tes actions ? tu dépends de moi, c'est moi qui suis ton empereur. M'obéir, m'appartenir, voilà pour toi la loi de l'honneur et de la nature... Si la planète où tu vis et que tu habites sort de son orbite, se précipite embrasée sur quelque monde voisin, et l'enflamme, dépend-il de toi de ne pas la suivre ? elle t'entraînera par la force de son impulsion, ainsi

que son anneau et ses satellites. Tu es combattu par de vains scrupules... Le monde ne te blâmera pas, il te louera plutôt d'avoir cédé au pouvoir de l'amitié.

SCÈNE XIX.

Les précédens; NEUMANN.

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce?

NEUMANN.

Les cavaliers de Pappenheim ont mis pied à terre, et s'avancent ici; ils ont résolu de forcer le palais l'épée à la main, et de délivrer le comte.

WALLENSTEIN, à Terzky.

Qu'on baisse le pont, qu'on avance l'artillerie et qu'on les reçoive à coups de mitraille. (*Terzky sort.*) Me prescrire leur volonté les armes à la main! Allez Neumann, qu'ils se retirent sur-le-champ, tel est mon ordre; qu'ils se rangent tranquillement en bataille, et qu'ils attendent ce qu'il me plaira d'ordonner.

(Neumann sort. Illo va à la fenêtre.)

LA COMTESSE.

Laissez-le partir, je vous en conjure, laissez-le partir.

ILLO à la fenêtre.

Mort et damnation!

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce?

ILLO.

Ils escaladent l'Hôtel-de-Ville, ils y pénètrent en renversant les combles, ils dirigent les canons sur le palais.

MAX.

Les furieux !

ILLO.

Ils font mine de tirer sur nous.

LA COMTESSE et LA DUCHESSE.

Dieu du Ciel !

MAX, à Wallenstein.

Laissez-moi descendre, je leur dirai...

WALLENSTEIN.

Ne fais pas un pas.

MAX, montrant la duchesse et Thécla.

Mais il s'agit de leur vie et de la vôtre.

WALLENSTEIN.

Que va nous apprendre Terzky?

SCÈNE XX.

Les précédens; TERZKY, revenant.

Des nouvelles de nos fidèles régimens; ne retenez pas plus long-temps leur courage, ils demandent la permission d'attaquer; ils sont maîtres de la porte de Prague et de la porte de Mühl, et si vous y consentez, ils peuvent attaquer l'ennemi par derrière,

le poursuivre dans la ville et en triompher aisément dans les défilés des rues.

ILLO.

Venez, ne laissez pas leur zèle se refroidir; les soldats de Buttler nous sont aussi fidèles; nous sommes en nombre supérieur, nous les réduirons et nous arrêterons toute la sédition ici à Pilsen.

WALLENSTEIN.

Faut-il donc que cette ville devienne un champ de bataille, et que la fureur des discordes civiles soit déchaînée dans son enceinte? faut-il livrer la décision du sort à l'ivresse d'une rage qui n'obéit plus à aucun chef? Il n'y a point d'espace ici pour combattre, il n'y en a que pour s'égorger; la voix du général ne pourrait plus arrêter cette aveugle furie; hé bien, que cela soit ainsi! Il y a long-temps déjà que j'ai cru que tout serait décidé d'une manière sanglante et prompte. (*Il se retourne vers Max.*) Qu'est-ce donc? veux-tu tenter le combat avec moi? tu es libre de partir, place-toi en face de moi, conduis-les au combat; tu connais l'art de la guerre, tu l'as appris sous moi, je ne rougirai pas d'un tel adversaire, et toi tu ne trouveras jamais une plus belle occasion de me payer de mes leçons.

LA COMTESSE.

Où en sommes-nous, grand Dieu? Max, Max! pouvez vous supporter cela?

MAX.

J'ai promis de ramener fidèlement à l'empereur les régimens qui m'ont été confiés; il faut tenir ma

promesse ou mourir; mon devoir ne me demande rien de plus. Je ne combattrai pas contre vous tant que je pourrai l'éviter, et votre tête, quoique ennemie, m'est encore sacrée.

(On entend deux coups de fusil. Illo et Terzky courent à la fenêtre.)

WALLENSTEIN.

Qu'y a-t-il?

TERZKY.

Il est tombé.

WALLENSTEIN.

Tombé! qui?

ILLO.

Ce sont des soldats de Tiefenbach qui ont tiré.

WALLENSTEIN.

Sur qui?

ILLO.

Sur Neumann que vous venez d'envoyer.

WALLENSTEIN hors de lui.

Malédiction! Je ferai donc....

(Il veut sortir.)

TERZKY.

Vous exposer à leur fureur aveugle?

LA DUCHESSE et LA COMTESSE.

Au nom de Dieu....

ILLO.

Mon général, pas en cet instant.

LA COMTESSE.

Arrêtez-le, retenez-le.

WALLENSTEIN.

Laissez-moi!

MAX.

Ne sortez pas maintenant. Cet acte sanglant aura augmenté leur fureur ; attendez qu'ils aient pu s'en repentir.

WALLENSTEIN.

Retirez-vous ! J'ai déjà trop tardé. Tant qu'ils n'ont pas vu mon visage, ils ont pu se livrer à leur criminelle audace ; mais ils vont entendre ma voix, mais je vais paraître devant eux. Ne sont-ils pas mes soldats ? ne suis-je pas leur général, leur chef redouté ? Venez voir s'ils ne reconnaîtront pas les traits de celui qui, comme un astre éclatant, leur servait de guide dans les combats ! Il n'est pas besoin d'avoir recours aux armes ; du haut de ce balcon je vais me montrer aux rebelles, et bientôt vous verrez les esprits apaisés reprendre le cours habituel de l'obéissance.

SCÈNE XXI.

La COMTESSE, la DUCHESSE, MAX, THÉCLA.

LA COMTESSE, à la duchesse.

Ils vont le voir ; il y a encore de l'espoir, ma sœur.

LA DUCHESSE.

De l'espoir ! je n'en ai plus.

MAX, qui, pendant la dernière scène, s'est tenu à l'écart et a semblé violemment combattu, s'approche.

Ma constance est à bout. Je suis venu ici d'une âme ferme et déterminée : je croyais ma conduite

juste et à l'abri du blâme, et il m'a fallu paraître tel qu'un homme haïssable, dur, inhumain, digne de malédiction, en horreur à tous ceux qui me sont chers ; il m'a fallu les voir plongés dans la douleur, et je pouvais d'un mot leur rendre le bonheur. Mon cœur se révolte en dedans de moi ; deux voix se font entendre dans mon sein : j'erre dans l'obscurité, et ne sais plus reconnaître la bonne voie. Ah ! tu le disais avec raison, mon père, je me suis trop fié à mes propres forces : me voici maintenant ébranlé ; je ne sais plus ce que je dois faire.

LA COMTESSE.

Vous ne le savez pas ? Votre cœur ne vous le dit pas ? Je vais donc vous le dire. Votre père, par une indigne trahison, nous a abandonnés, a attenté à la tête du prince, nous a exposés aux affronts. Sa conduite indique clairement celle que vous, son fils, devez tenir : il vous faut réparer l'infamie dont il s'est rendu coupable, donner un pieux exemple de fidélité, empêcher que le nom de Piccolomini soit plongé dans l'opprobre et voué à l'exécration éternelle de la maison de Wallenstein.

MAX.

Où est cette voix de la vérité dont je dois suivre les ordres ? je ne suis agité que par les désirs et les passions. Ah ! si un ange pouvait en ce moment descendre du ciel, et de ses mains pures puiser pour moi à la source de l'éternelle lumière d'où la justice découle sans cesse ! (*Ses yeux s'arrêtent sur Thécla.*) Ah ! pourquoi chercher encore un ange ? pourquoi en demander un autre ? (*Il s'approche d'elle et la*

serre dans ses bras.) C'est ici, sur ce cœur que sa sainte pureté rend infaillible, que je veux me résoudre. Je veux interroger ton amour : c'est lui seulement qui peut donner du bonheur. Si je le perdais, c'est que je serais coupable et malheureux. Pourras-tu m'aimer, si je demeure ici? Prononce que tu le pourras, et je suis à vous.

LA COMTESSE avec expression.

Réfléchissez.

MAX l'interrompt.

Ne réfléchis point; dis ce que tu éprouves.

LA COMTESSE.

Songez à votre père.

MAX l'interrompt.

Ce n'est pas la fille de Friedland que j'interroge; c'est ma bien-aimée. S'il s'agissait ici de gagner une couronne, tu pourrais chercher à décider d'après les lois de la prudence; mais il s'agit du repos de ton ami, et du sort de mille braves, au cœur héroïque, qui suivront l'exemple qu'il donnera. Dois-je abjurer les sermens et les devoirs qui m'engagent à l'empereur? dois-je lancer dans le camp d'Octavio un plomb homicide? Ah si la balle est une fois lancée, elle ne suivra pas une direction aveugle; un esprit fatal la conduira, lui donnera l'instinct; les furies vengeresses du crime la détourneront, et lui feront, dans leur méchanceté, suivre la route la plus funeste.

THÉCLA.

O Max!

MAX l'interrompt.

Non, non, suspends ta réponse; je te connais:

le devoir le plus cruel peut paraître le plus sacré à ton noble cœur. Ne recherche pas une grandeur d'âme au-dessus des forces humaines : songe à ce que le prince a toujours été pour moi ; songe comment mon père a reconnu ses bienfaits. Ah ! les nobles et libres inspirations de la reconnaissance, de la pieuse et fidèle amitié, ne sont-elles pas aussi une religion sacrée pour le cœur ? la nature ne se venge-t-elle pas cruellement du barbare qui repousse les mouvemens qu'elle excite ? Mets tout dans la balance ; laisse ton cœur en décider, et prononce.

THÉCLA.

Ah ! le tien a décidé depuis long-temps ; suis ton premier mouvement.

LA COMTESSE.

Malheureuse !

THÉCLA.

Le sentiment que ce loyal cœur n'a pas d'abord éprouvé et embrassé pourrait-il être le plus juste ? Va, accomplis ton devoir. Quel qu'eût été ton choix, je t'aurais toujours aimé : tu ne pouvais cesser d'être noble et digne de toi-même. Mais le remords ne doit jamais troubler la pureté sublime de ton âme.

MAX.

Il faut donc te quitter, me séparer de toi !

THÉCLA.

Tu es fidèle à toi-même, c'est être fidèle à moi. Le destin nous sépare, nos cœurs restent unis. Une sanglante haine divise à jamais les maisons de Fried-

land et de Piccolomini ; mais nous ne sommes point conformes à nos familles. Va, va, hâte-toi ; défends la bonne cause : la nôtre est malheureuse. La malédiction du ciel est sur notre tête. Nous sommes destinés à succomber. Je serai aussi entraînée dans ma ruine par les fautes de mon père : ne t'afflige pas sur moi ; mon sort sera bientôt décidé.

(Max la presse dans ses bras avec une vive émotion ; on entend derrière la scène les cris bruyans répétés et longuement prolongés : Vive Ferdinand ! accompagnés d'une musique guerrière. Max et Thécla se tiennent embrassés, sans se troubler.)

SCÈNE XXII.

Les précédens, TERZKY.

LA COMTESSE allant à sa rencontre.

Qu'y a-t-il ? Que signifient ces cris ?

TERZKY.

C'en est fait, tout est perdu.

LA COMTESSE.

Quoi ! son aspect n'a fait aucune impression ?

TERZKY.

Rien ; tout a été vain.

LA DUCHESSE.

Ils crient *vivat!*

TERZKY.

Oui, pour l'empereur.

LA COMTESSE.

Oh ! quel oubli de leur devoir !

TERZKY.

Ils ne l'ont pas laissé une fois leur parler : dès qu'il élevait la voix, ils l'interrompaient par un bruit tumultueux. Il vient ici.

SCÈNE XXIII.

Les précédens; WALLENSTEIN, ILLO, BUTTLER; un instant après des cuirassiers.

WALLENSTEIN en s'avançant.

Terzky!

TERZKY.

Mon prince!

WALLENSTEIN.

Que nos régimens se tiennent prêts à partir aujourd'hui, car nous quitterons Pilsen avant ce soir. (*Terzky sort.*) Buttler!

BUTTLER.

Mon général!

WALLENSTEIN.

Le commandant d'Égra est votre ami et votre compatriote; écrivez-lui sur-le-champ par un courrier qu'il se tienne prêt à nous recevoir dans la place. Vous nous suivrez avec votre régiment.

BUTTLER.

Cela sera fait, mon général.

WALLENSTEIN s'avance entre Max et Théela, qui avaient continué à se tenir embrassés.

Séparez-vous.

MAX.

O Dieu!

(Des cuirassiers armés entrent dans la salle et se rangent dans le fond. On entend jouer sous les fenêtres la marche du régiment de Pappenheim, comme pour avertir Max.)

WALLENSTEIN aux cuirassiers.

Il est ici; il est libre, je ne le retiens plus.

(Ils marchent vers le côté de la scène, de sorte que Max peut encore se rapprocher de Thécla.)

MAX à Wallenstein.

Vous me haïssez, vous m'éloignez de vous avec colère. Puisqu'il faut renoncer aux liens de l'antique amitié, ne pouvez-vous les dénouer doucement? faut-il rendre plus déchirante encore cette déchirante séparation? Vous le savez, si j'ai pu apprendre à vivre sans vous. Je vais dans l'exil et dans le désert, et je laisse ici tout ce qui m'est cher. Ah! ne détournez pas vos yeux de moi! tournez encore une fois vers moi ce visage qui me sera toujours cher et sacré. Ne me repoussez point. (*Il veut prendre sa main, Wallenstein la retire; il se tourne vers la comtesse.*) Ne pourrai-je obtenir ici un regard de pitié, madame de Terzky? (*Elle se détourne de lui; il se retourne vers la duchesse.*) Et vous, mère chérie?

LA DUCHESSE.

Allez, comte, où votre devoir vous appelle; peut-être un jour pourrez-vous vous montrer notre fidèle ami, notre ange protecteur auprès de l'empereur.

MAX.

Vous voulez me donner de l'espérance, et m'empêcher de partir entièrement désespéré! Ah! ne me trompez point par de vaines illusions; mon malheur, et je remercie le ciel qui me donne le moyen

de le finir.... (*La musique militaire se fait de nouveau entendre, et la salle se remplit de plus en plus de soldats armés. Il aperçoit Buttler.*) Vous ici, colonel Buttler! et vous ne voulez pas me suivre! eh bien! demeurez, et soyez plus fidèle à votre nouveau maître que vous ne l'avez été au premier; promettez-moi de défendre sa vie, de la préserver de toute atteinte; donnez-moi votre main. (*Buttler retire sa main.*) La proscription de l'empereur le poursuit, et livre sa noble tête au premier assassin qui voudra mériter le prix du sang. C'est maintenant qu'il a besoin des soins vigilans, des regards inquiets de l'amitié; et ceux dont, en le quittant, je le vois entouré....

(Il regarde Illo et Buttler avec des yeux qui expriment le doute.)

ILLO.

Cherchez des traîtres dans le camp de votre père et de Galas; ici il n'y en a plus qu'un. Allez, et délivrez-nous de son odieux aspect; allez.

(Max essaie encore une fois de se rapprocher de Thécla. Wallenstein l'en empêche. Il paraît irrésolu, désespéré. La salle se remplit de plus en plus. Les trompettes se font de nouveau entendre pour l'avertir.)

MAX.

Sonnez, sonnez, trompettes. Ah! que n'est-ce déjà la trompette des Suédois! et pourquoi ne vais-je pas d'ici chercher sur-le-champ la mort? Pourquoi toutes ces épées nues ne sont-elles pas tournées contre mon sein?... Que voulez-vous? vous venez m'arracher d'ici! Ah! ne me précipitez pas dans le désespoir, gardez-vous-en bien, vous pourriez vous en repentir. (*La salle est toute remplie de soldats armés.*) Encore! voulez-vous entasser sans cesse

de nouvelles forces pour m'entraîner hors d'ici? Pensez à ce que vous faites: vous avez tort de choisir un désespéré pour votre chef. Vous m'arrachez à mon bonheur; eh bien, je vous dévoue au dieu de la vengeance, vous courez à votre perte, et celui qui me suit doit s'attendre à mourir.

(Il se retourne vers le fond du théâtre. Les cuirassiers se mettent tous en mouvement, et l'accompagnent en tumulte. Wallenstein demeure immobile, Thécla tombe dans les bras de sa mère. La toile se baisse.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène représente un appartement chez le bourgmestre d'Égra.

SCÈNE PREMIÈRE.

BUTTLER. Il vient d'arriver.

Il est ici, la fatalité l'y conduit; la herse est abaissée derrière lui. Le pont qui lui a donné passage après s'être abaissé s'est soudainement relevé, et il ne lui reste plus aucune voie pour échapper. Tu viendras jusqu'ici et pas plus loin, Friedland, lui a dit la destinée. Ton météore merveilleux s'est élevé au-dessus de la Bohême, et a laissé dans le ciel une trace lumineuse; mais il viendra tomber et s'évanouir ici sur la frontière de la Bohême. Aveugle, tu as abjuré tes anciens étendards, et tu crois conserver ton ancien bonheur; tu armes ta criminelle main pour porter la guerre dans les états de l'empereur, dans les foyers sacrés de la patrie; prends garde, l'esprit de la funeste vengeance t'excite, la vengeance prépare ta ruine.

SCÈNE II.

BUTTLER, GORDON.

GORDON.

Est-ce vous? ô combien je désirais m'entretenir avec vous. Le duc... un traître! ô mon Dieu!... et fugitif... et sa tête illustre proscrite! Je vous en prie, général, racontez-moi en détail ce qui s'est passé à Pilsen?

BUTTLER.

Vous avez reçu la lettre que je vous ai envoyée par un courrier?

GORDON.

Et j'ai fait exactement ce que vous m'avez ordonné; je lui ai ouvert sans objection la forteresse, car une lettre de l'empereur m'ordonne de me conformer aveuglément à ce que vous prescrirez. Cependant pardonnez; lorsque j'ai vu le prince, j'ai commencé à concevoir quelques doutes; certes, ce n'est pas comme un proscrit que le duc de Friedland est entré dans cette ville. Cette majesté du commandement qui force à l'obéissance brillait sur son front comme autrefois; tranquille comme dans le temps où tout était dans l'ordre accoutumé, il m'a demandé compte de mes fonctions. L'adversité et les mauvais desseins rendent affables, et forcent l'orgueil à plier et à s'abaisser devant l'homme ferme dans son devoir; mais c'est avec dignité, en peu de paroles, que le prince m'a témoigné sa satisfaction, comme le maître qui loue son serviteur d'avoir bien rempli son emploi.

BUTTLER.

Tout s'est passé comme je vous l'ai mandé; le prince a vendu l'armée aux ennemis, et veut leur livrer Égra et Prague. Sur le bruit de ce complot, tous les régimens l'ont abandonné, hormis les cinq que commande Terzky, et qu'il a conduits ici. Sa tête est proscrite, et il est enjoint à tout fidèle sujet de le livrer mort ou vivant.

GORDON.

Traître à l'empereur! quoi, un tel homme, si bien protégé du sort! Ah qu'est-ce que la grandeur humaine! je me suis dit souvent : ceci n'aura point une fin heureuse, sa puissance, sa grandeur, et cette violence sombre et incertaine, l'entraîneront dans quelque piége. L'homme tend toujours à s'accroître, et l'on ne peut se confier à sa propre modération; il n'est retenu dans de justes bornes que par les lois positives, et par l'ornière profonde de l'habitude; mais la puissance de Wallenstein était hors du cours ordinaire des choses; elle le faisait l'égal de l'empereur, et enseignait à son esprit altier à ne point fléchir. Malheur à un homme ainsi placé! car je ne pense pas qu'aucun autre eût pu se soutenir où il a succombé.

BUTTLER.

Réservez vos plaintes pour le moment où il méritera la pitié, car maintenant il est encore puissant et redoutable. Les Suédois marchent sur Égra, et bientôt, si nous ne prenons pas promptement le parti de l'empêcher, la jonction sera faite; puisse cela ne pas arriver! puisse le prince ne pas sortir

libre de cette ville ! ma vie et mon honneur sont engagés à le surprendre ici, et j'ai compté sur votre assistance.

GORDON.

Ah ! plût à Dieu que je n'eusse jamais vu ce jour ! c'est de sa main que je tiens mon emploi ; c'est lui qui m'a confié la garde de ce château, dont il faut que je fasse sa prison. Nous autres subalternes nous n'avons pas de volonté, nous ne pouvons pas comme l'homme libre, comme celui qui tient son pouvoir de lui-même, obéir aux nobles élans de l'humanité ; nous ne sommes que les exécuteurs des lois et des rigueurs ; l'obéissance est notre vertu ; c'est par elle seulement que les inférieurs peuvent s'avancer.

BUTTLER.

Ne vous plaignez pas de votre peu de pouvoir. Beaucoup de liberté expose à beaucoup d'erreurs, et l'on marche en sûreté dans le chemin étroit du devoir.

GORDON.

Et il est abandonné par tous, dites-vous? Il a fait la fortune de plusieurs milliers d'hommes, son caractère était d'une magnificence royale, sa main était toujours ouverte pour donner. (*Il jette un regard détourné sur Buttler.*) Il en a tiré plus d'un de la poussière pour l'élever aux honneurs, et aux dignités ; et il ne lui reste pas un ami, il n'a pu s'en acquérir un seul qui lui fût fidèle dans l'adversité !

BUTTLER.

Il en trouve un ici, sur lequel il comptait à peine.

GORDON.

Je n'ai reçu de lui aucune faveur; je ne sais pas même si au milieu de sa grandeur il s'est souvenu d'un ami de sa jeunesse; mon service m'a retenu loin de lui. Caché dans les murs de cette citadelle, je me suis dérobé à sa vue, et dans cet obscur asile où sa faveur ne pouvait venir me chercher, je me suis conservé un cœur sincère. Quand il m'a établi dans son château, il était encore attaché à son devoir, et je ne trompe pas sa confiance en gardant fidèlement le poste qu'il confia à ma fidélité.

BUTTLER.

Répondez, voulez-vous exécuter l'arrêt qui le condamne, me prêter votre aide pour l'arrêter?

GORDON, après un moment de silence et de réflexion, répond tristement.

S'il a fait ce que vous racontez, s'il a trahi l'empereur son maître, s'il a vendu l'armée, s'il veut ouvrir les forteresses aux ennemis du royaume, il n'y a point en effet d'excuse pour lui. Cependant il est dur que ce soit moi parmi tous qui sois choisi pour être l'instrument de sa ruine. Nous avons été pages ensemble à la cour de Burgau; nous étions contemporains, moi cependant un peu plus âgé.

BUTTLER.

Je sais cela.

GORDON.

Il y a de cela trente ans passés; une âme audacieuse s'agitait déjà dans ce jeune homme de vingt ans. Son esprit était plus sérieux que son âge, et n'était dirigé que sur les choses grandes et mâles. Au milieu de nous, il n'avait d'autre société que lui-

même, et vivait solitaire et tranquille sans partager notre gaieté et nos jeux d'enfans. Parfois, cependant, je ne sais quoi de merveilleux s'emparait de lui, et des replis secrets de son sein s'échappait un éclair de génie, une pensée profonde et éclatante. Nous le regardions avec étonnement ne sachant pas bien s'il était insensé ou si une divinité l'inspirait.

BUTTLER.

Ce fut dans ce temps-là que s'étant endormi sur une fenêtre, il tomba de deux étages, et ne se fit aucun mal. De ce jour, dit-on, on remarqua en lui les symptômes d'un esprit désordonné.

GORDON.

Il est vrai que dès lors il devint profondément rêveur. Il se fit catholique. Le prodige qui l'avait sauvé produisit en lui un changement prodigieux... Il se regarda alors comme un être favorisé et privilégié; avec l'audace d'un homme qui ne peut tomber, il s'élança sur la corde vacillante de la destinée humaine. Ensuite le sort nous conduisit chacun de notre côté. Il poursuivit au loin sa route audacieuse, et d'un pas rapide il arriva aux grandeurs; je le vis devenir comte, prince, duc, dictateur. Et maintenant tout lui semble trop petit, il porte la main sur la couronne des rois et se précipite vers une profonde ruine.

BUTTLER.

Taisons-nous... Il vient.

SCÈNE III.

WALLENSTEIN entre, conversant avec le BOURGMESTRE D'ÉGRA ; les précédens.

WALLENSTEIN.

Vous étiez autrefois une ville libre? je vois que vous portez dans vos armes une moitié d'aigle... Pourquoi une moitié seulement?

LE BOURGMESTRE.

La ville était libre et impériale; mais il y a environ deux cents ans qu'elle fut engagée à la couronne de Bohême. C'est pourquoi nous ne portons plus qu'une moitié d'aigle, l'autre moitié nous sera rendue quand l'empire nous dégagera.

WALLENSTEIN.

Vous méritez la liberté; conduisez-vous seulement bien, ne prêtez pas l'oreille aux propos séditieux... Combien payez-vous d'impôt?

LE BOURGMESTRE, levant les épaules.

A peu près ce que nous gagnons. La garnison vit aussi à nos dépens.

WALLENSTEIN.

L'impôt sera diminué. Dites-moi, y a-t-il encore des protestans dans la ville? (*Le bourgmestre hésite.*) Oui, oui, je le sais; il y en a encore beaucoup de cachés dans ces murs; allons, avouez-le-moi franchement; vous-même, n'est-ce pas? (*Il le regarde fixement. Le bourgmestre semble effrayé.*)

Ne craignez rien, je hais les jésuites; si cela dépendait de moi ils seraient depuis long-temps chassés de l'empire; le Missel ou la Bible, que m'importe à moi? je l'ai assez laissé voir. J'ai moi-même bâti une église pour les luthériens à Glogau. Écoutez, bourgmestre, comment vous appelez-vous?

LE BOURGMESTRE.

Pachhalbel, mon prince.

WALLENSTEIN.

Écoutez-moi, mais vous ne répéterez pas ce que je vais vous dire de confiance. (*Il lui met la main sur l'épaule avec une espèce de solennité.*) L'accomplissement des temps est arrivé, bourgmestre; ceux qui sont élevés seront abaissés, et ceux qui sont abaissés seront élevés : gardez ces secrets pour vous. L'artificieuse autorité des Espagnols touche à sa fin; un nouvel ordre de choses va commencer. N'avez-vous pas vu récemment trois lunes à la fois dans le ciel?

LE BOURGMESTRE.

Oui, avec effroi.

WALLENSTEIN.

Deux changèrent de forme, et prirent la figure de poignards sanglans; celle du milieu seule demeura dans tout son éclat.

LE BOURGMESTRE.

Nous pensions que ce présage avait rapport aux Turcs.

WALLENSTEIN.

Aux Turcs! Non, deux empires doivent périr d'une manière sanglante, l'un à l'orient, l'autre à

l'occident: c'est moi qui vous le dis; et la croyance des luthériens prévaudra seule. (*Il remarque Buttler et Gordon.*) Pendant que nous étions en route, une forte fusillade s'est fait entendre sur la gauche. L'a-t-on aussi entendue dans la place?

GORDON.

Nous l'avons bien entendue, mon général; le vent nous apportait le bruit du côté du sud.

BUTTLER.

Cela paraissait venir de Neustadt ou de Weiden.

WALLENSTEIN.

C'est le chemin par où les Suédois doivent venir. La garnison est-elle forte?

GORDON.

Huit cents hommes de bonnes troupes; le reste, des invalides.

WALLENSTEIN.

Et de combien est celle de Joachimsthal?

GORDON.

J'ai envoyé deux cents arquebusiers pour renforcer ce poste contre les Suédois.

WALLENSTEIN.

Vous avez bien fait, c'est une sage précaution. On a aussi ajouté aux ouvrages, j'ai vu cela de la route.

GORDON.

Nous voyant si pressés par le Rheingrave, j'ai fait sur-le-champ élever deux redoutes.

WALLENSTEIN.

Vous servez bien l'empereur, lieutenant; je suis

content de vous. (*A Buttler.*) Vous retirerez le poste de Joachimsthal, et vous rassemblerez tous ceux qu'on avait opposés à l'ennemi. (*A Gordon.*) Commandant, je remets en vos fidèles mains ma femme, ma fille et ma sœur. Je ne compte pas faire ici de séjour, j'y attends seulement des lettres; et après les premières qui me viendront, je quitterai la ville avec tous les régimens.

SCÈNE IV.

Les précédens; TERZKY.

TERZKY.

Heureuse nouvelle! message bien venu!

WALLENSTEIN.

Que venez-vous annoncer?

TERZKY.

Il y a eu un combat à Neustadt, et la victoire est demeurée aux Suédois.

WALLENSTEIN.

Que dites-vous? D'où vous vient cette nouvelle?

TERZKY.

C'est un paysan qui nous l'a apportée de Tirschenreit. L'action a commencé après le coucher du soleil. Une troupe d'impériaux venant de Tachau, a voulu forcer le camp des Suédois : elle a soutenu le feu pendant deux heures, et enfin il en est resté sur le champ de bataille un millier d'hommes et le colonel. Je ne sais rien de plus.

WALLENSTEIN.

D'où cette troupe a-t-elle pu venir à Neustadt? Altringer était hier à quatorze milles de là; il eût fallu qu'il eût des ailes. Gallas rassemble ses troupes à Frauenberg, et ne les a pas encore réunies. Suys se serait-il hasardé si avant? Cela est impossible.

(Illo paraît.)

TERZKY.

Nous le saurons à l'instant; Illo vient à nous, empressé et joyeux.

SCÈNE V.

Les précédens, ILLO.

ILLO, à Wallenstein.

Un cavalier est là, et demande à vous parler.

TERZKY.

A-t-il confirmé la nouvelle de cette victoire? Dites.

WALLENSTEIN.

Qu'annonce-t-il? D'où vient-il?

ILLO.

C'est le Rheingrave qui l'envoie, et je puis vous dire d'avance le sujet de son message. Les Suédois sont à cinq lieues d'ici. Piccolomini, à la tête de ses cavaliers, s'est jeté sur eux à Neustadt. Le carnage a été terrible; mais enfin le grand nombre a triomphé : tous les cuirassiers de Pappenheim, et Max qui les commandait, sont restés sur le champ de bataille.

WALLENSTEIN.

Où est ce messager? Conduisez-moi vers lui.

(Il veut sortir. Madame de Neubrunn se précipite dans la salle; elle est suivie de plusieurs domestiques qui courent éperdus.)

MADAME DE NEUBRUNN.

Au secours! au secours!

ILLO et TERZKY.

Qu'est-ce donc?

MADAME DE NEUBRUNN.

Ma maîtresse.....

WALLENSTEIN et TERZKY.

Saurait-elle.....

MADAME DE NEUBRUNN.

Elle veut mourir.

SCÈNE VI.

BUTTLER, GORDON.

GORDON, surpris.

Que signifie tout ce mouvement? Éclaircissez-moi.

BUTTLER.

Elle a perdu l'homme qu'elle aimait, ce Piccolomini qui vient de périr.

GORDON.

Malheureuse femme!

[redacted]TLER.

Vous avez enten[redacted]lo a annoncé? les Suédois victorieux s'app[redacted].

[redacted]ON.

Oui, je l'ai entend[redacted].

[redacted]TLER.

Ils ont douze régimens, et le duc en a cinq, qui viennent à son secours. Nous n'avons que mon seul régiment, et la garnison n'est pas forte de deux cents hommes.

GORDON.

Il est vrai.

BUTTLER.

Avec si peu de monde, il nous est impossible de garder un tel prisonnier d'état.

GORDON.

Je le crois comme vous.

BUTTLER.

Cette armée aurait bientôt désarmé notre petite troupe, et le délivrerait.

GORDON.

Cela est à craindre.

BUTTLER, après un instant de silence.

Savez-vous que je me suis rendu caution du succès? que j'ai engagé ma tête pour la sienne? Il faut que je tienne ma parole, d'une façon ou d'une autre; et si je ne puis le livrer vivant, alors...., nous sommes bien assurés de le livrer mort.

GORDON.

Vous ai-je bien compris? juste Dieu! pourriez-vous?

BUTTLER.

Il faut qu'il périsse.

Quoi, vous pourriez?

BUTTLER.

Lui ou moi; il est à son dernier jour.

GORDON.

Vous voulez l'assassiner?

BUTTLER.

C'est mon dessein.

GORDON.

Il s'est confié à votre fidélité.

BUTTLER.

C'est son mauvais sort.

GORDON.

La personne sacrée de votre général.....

BUTTLER.

Il ne l'est plus.

GORDON.

Aucun crime ne peut effacer en lui ce qu'il a été. Quoi, sans jugement!

BUTTLER.

L'exécution tiendra lieu de sentence.

GORDON.

C'est un assassinat, et non un acte de justice. On ne doit pas condamner les accusés sans les entendre.

BUTTLER.

Le crime est évident, l'empereur a jugé; nous n'avons qu'à accomplir sa volonté.

GORDON.

Il ne faut pas se hâter d'obéir à un ordre sanglant. On rétracte une parole, mais on ne peut rendre la vie.

BUTTLER.

Les rois aiment les serviteurs empressés.

GORDON.

Un brave homme ne se résout pas à faire office de bourreau.

BUTTLER.

Un homme courageux ne tremble pas de commettre une action hardie.

GORDON.

Il y a du courage à risquer sa vie, et non à risquer sa conscience.

BUTTLER.

Et quoi, faut-il lui laisser le pouvoir d'allumer de nouveau la flamme d'une guerre qui ne pourra s'éteindre?

GORDON.

Faites-le prisonnier, mais ne le tuez pas; ne détruisez pas, par un acte sanglant, tout espoir de miséricorde.

BUTTLER.

Si l'armée de l'empereur n'était pas dispersée, on pourrait le retenir captif et vivant.

GORDON.

Ah! pourquoi lui ai-je ouvert cette forteresse?

BUTTLER.

Ce n'est pas le lieu, c'est son destin qui cause sa mort.

GORDON.

J'aurais succombé devant ces murs, en défendant loyalement la ville que l'empereur m'a confié.

BUTTLER.

Un millier de braves gens a déjà péri.

GORDON.

En faisant leur devoir. Une telle mort est un honneur et une gloire; mais la nature exècre un vil assassinat.

BUTTLER, montrant un papier.

Voici l'ordre qui nous enjoint de nous assurer de lui; il s'adresse à vous, comme à moi; voulez-vous répondre des suites, si par votre faute il parvient à passer aux ennemis?

GORDON.

O Dieu! moi, obscur et sans pouvoir!

BUTTLER.

Prenez la chose sur vous. Chargez-vous des suites; qu'il en soit ce qui plaira au sort; je jetterai tout sur vous.

GORDON.

Dieu du ciel!

BUTTLER.

Savez-vous quelque autre moyen de remplir l'intention de l'empereur? dites-le moi; je veux le renverser et non le détruire.

GORDON.

O mon Dieu, je vois les circonstances aussi clairement que vous, et cependant mon cœur éprouve de tout autres sentimens.

BUTTLER.

Il faudra aussi que cet Illo et ce Terzky périssent si le duc tombe.

GORDON.

Ah! ce n'est pas pour ceux-là que je souffre; c'est la perversité de leur cœur et non pas la puissance des astres qui les entraîne. Ce sont eux qui ont jeté dans son âme tranquille les germes de l'ambition, qui avec une exécrable assiduité ont nourri en lui de malheureuses pensées; puissent-ils recueillir bientôt le salaire de leurs mauvaises actions!

BUTTLER.

Aussi la mort les atteindra-t-elle avant lui; tout est préparé; ce soir, au milieu de la joie d'un festin, ils doivent être saisis et conduits au château; cela est moins difficile; je vais de ce pas donner les ordres nécessaires.

SCÈNE VII.

Les précédens; ILLO, TERZKY.

TERZKY.

Bientôt tout va tourner d'autre sorte; demain les Suédois nous envoient douze mille brave soldats, et puis droit à Vienne. Allons, mon vieux camarade, que cette bonne nouvelle déride votre front sévère.

ILLO.

C'est maintenant à nous à faire la loi, et à tirer vengeance de ces perfides, de ces indignes qui nous

ont abandonnés; Piccolomini a déjà eu à s'en repentir; puisse en arriver autant à tous ceux qui ont mauvaise volonté pour nous! Ce combat portera une rude atteinte à ce vieux Piccolomini; il s'est tourmenté toute sa vie pour changer son antique comté en une couronne de prince, et le voilà qui voit descendre au tombeau son fils unique.

BUTTLER.

Le sort de cet héroïque jeune homme est triste; le duc lui-même en est ému, on le voit bien.

ILLO.

Écoutez, mon vieil ami, c'est ce qui ne m'a jamais plu dans le général, et c'était pour moi un sujet continuel de chagrin; il a toujours préféré ces Italiens; et encore maintenant je jure sur mon âme qu'il nous verrait volontiers morts dix fois, s'il pouvait rappeler son ami Max à la vie.

TERZKY.

Silence, silence, n'en parlons plus, laissons les morts en paix; il s'agit aujourd'hui de boire à la santé des vivans. Votre régiment veut nous donner un repas, passons une joyeuse nuit, ou plutôt prolongeons le jour, le verre à la main, jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde des Suédois.

ILLO.

Oui, donnons-nous encore aujourd'hui du bon temps, car dans peu de jours il fera chaud, et cette épée ne se reposera plus qu'elle ne soit baignée du sang autrichien.

GORDON.

Fi, monsieur le feld-maréchal! quels discours

sont les vôtres! quelle est cette rage contre votre empereur?

BUTTLER.

Que cette première victoire ne vous donne pas trop d'espérance; songez que la roue de la fortune tourne rapidement : la puissance de l'empereur est grande encore.

ILLO.

L'empereur a des soldats, mais il n'a point de général; ce Ferdinand roi de Hongrie ne connaît point la guerre. Galas?... il a toujours été malheureux, et n'a jamais commandé des armées sans les perdre. Ce serpent d'Octavio a bien pu blesser Friedland par derrière, mais dans un loyal combat il ne pourra tenir devant lui.

TERZKY.

Croyez-moi, nous réussirons; la fortune n'a jamais abandonné le duc; l'on sait assez que l'Autriche n'a jamais été victorieuse que par Wallenstein.

ILLO.

Le prince aura bientôt réuni une grande armée, tous vont se presser, se précipiter sous ses drapeaux illustrés par une antique gloire; je vois déjà revenir les jours d'autrefois, il va redevenir le grand Wallenstein. Ah! combien seront confus les insensés qui l'abandonnent maintenant. Il distribuera des terres à ses amis et récompensera les services avec une magnificence impériale... Mais nous, nous serons les plus avancés dans sa faveur; (*à Gordon*) il pensera aussi à vous, il vous tirera de cette forteresse, et

mettra votre fidélité en lumière dans un poste éminent.

GORDON.

Je suis satisfait et ne désire rien de plus : plus grande est l'élévation, plus profonde est la chute.

ILLO.

Vous n'avez pas besoin de dissimuler davantage, les Suédois seront demain dans la ville. Venez, Terzky, il est temps d'aller dîner; à quoi pensez-vous? faisons illuminer la ville en l'honneur des Suédois... Celui qui n'illuminera pas est un Espagnol et un traître.

TERZKY.

Non pas; cela ne plairait point au duc.

ILLO.

Eh quoi, ne sommes-nous pas les maîtres ici; et quelqu'un doit-il se faire connaître pour Autrichien dans le lieu où nous commandons?.. Adieu, Gordon, je vous recommande pour la dernière fois la garde de la place; envoyez des patrouilles. Pour plus de sûreté, l'on pourrait changer le mot d'ordre; à dix heures vous apporterez les clefs au duc lui-même, et alors vous serez quitte de vos fonctions de gouverneur. Les Suédois entreront demain dans la ville.

TERZKY, en s'en allant, à Buttler.

Ne venez-vous pas au château?

BUTTLER.

J'y serai à temps.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE VIII.

BUTTLER, GORDON.

GORDON, les suivant des yeux.

Malheureux! avec quelle imprévoyance ils vont dans l'ivresse de leur triomphe se précipiter dans le piége tendu devant eux! je ne puis les plaindre. Quel arrogant et audacieux scélérat que cet Illo, qui veut se baigner dans le sang de son empereur!

BUTTLER.

Faites ce qu'il vous a ordonné. Envoyez des patrouilles. Veillez à la sûreté de la place; dès qu'ils seront montés au château, je le fermerai afin que dans la ville on ne puisse rien entendre.

GORDON, avec inquiétude.

Ne précipitez rien; dites-moi d'abord...

BUTTLER.

Vous l'avez entendu. Les Suédois seront ici demain... Nous n'avons que cette nuit, ils sont prompts dans leurs démarches, soyons-le davantage... Adieu.

GORDON.

Hélas! votre regard n'annonce rien que de sinistre; promettez-moi...

BUTTLER.

Le jour est fini, une nuit fatale va commencer; grâce à eux, elle n'a plus d'incertitude. Leur mauvaise étoile fait qu'ils se livrent sans défense à notre

main.... Au milieu de l'ivresse d'une vaine prospérité, un fer homicide va trancher leur vie. Le prince a toujours été un grand calculateur; de tout temps il a tout soumis au calcul; il savait disposer des hommes comme des pièces d'un échiquier, les placer, et les pousser pour arriver à son but. Il ne se faisait point de scrupule de hasarder, de jouer l'honneur, la dignité, la bonne renommée des autres. Sans cesse, sans cesse il a calculé, et à la fin son compte va se trouver faux, car il a compté sur sa vie au moment où elle va atteindre son terme.

GORDON.

Ne songez pas à ses fautes; rappelez-vous sa grandeur, sa bonté, ce cœur si digne d'être aimé, tous les nobles traits de sa vie, et laissez retomber votre glaive déjà levé sur sa tête, comme si un ange venait intercéder pour lui.

BUTTLER.

Il est trop tard... Je ne sens aucune pitié pour lui, mes pensées sont toutes sanglantes. (*Il prend la main de Gordon.*) Cependant, Gordon, ce n'est pas la haine qui me fait agir... Je n'aime pas le duc, je n'ai pas de motif pour l'aimer; mais ce n'est pas ma haine qui fait de moi son meurtrier, c'est son mauvais destin. Je suis entraîné par un malheureux sort, par le concours de circonstances funestes. Ah! c'est bien vainement que l'homme s'imagine agir en liberté. Il est le jouet de l'aveugle puissance qu'exerce sur lui une terrible nécessité, indépendante de sa propre détermination... Que servirait au

duc que mon cœur parlât pour lui? il n'en faudrait pas moins qu'il périt par moi.

GORDON.

Ah! si votre cœur vous parle, suivez son impulsion... C'est Dieu qui vous parle par sa voix, et les calculs artificieux de la prudence ne viennent que de l'homme; quel heureux espoir pouvez-vous fonder sur le meurtre? Rien d'heureux ne peut provenir de l'effusion du sang. Voudriez-vous arriver aux grandeurs par un tel chemin?... Ah! ne le croyez pas; le meurtre peut quelquefois plaire aux rois, mais jamais le meurtrier.

BUTTLER.

Vous ignorez que... ne me demandez pas... Mais pourquoi aussi les Suédois ont-ils été vainqueurs et approchent-ils si rapidement? je l'aurais volontiers livré à la miséricorde de l'empereur, je ne souhaite pas de répandre son sang... Non, il pourrait vivre; mais il faut que je remplisse la parole que j'ai donnée, il faut qu'il meure ou bien... Écoutez-moi. Je suis déshonoré si le prince nous échappe.

GORDON.

Pour sauver un tel homme.....

BUTTLER, rapidement.

Hé bien?

GORDON.

Il mérite bien un sacrifice; soyez généreux. C'est la conscience et non l'opinion qui honore l'homme.

BUTTLER, froidement et avec hauteur.

Il est un grand seigneur, un prince, et moi je

ne suis qu'un obscur individu, voulez-vous dire? et que fait au monde, pensez-vous, qu'un homme de naissance inférieure s'illustre ou s'avilisse, pourvu que le prince soit sauvé ? Chacun apprécie sa propre valeur. Le prix, l'importance que j'attache à moi-même, cela me regarde ; il n'y a pas un homme placé si haut sur la terre, auprès de qui je veuille me mépriser. C'est la force de la volonté qui fait les hommes grands ou petits, et c'est parce que je veux accomplir la mienne qu'il mourra.

GORDON.

Je m'efforce d'émouvoir un cœur de rocher. Non, vous n'êtes point né de la race humaine. Je ne puis vous arrêter ; mais puisse un dieu le dérober à votre horrible main !

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

Le théâtre représente l'appartement de la duchesse.

THÉCLA dans un fauteuil, pâle et les yeux fermés ; LA DUCHESSE et madame DE NEUBRUNN empressées autour d'elle ; WALLENSTEIN et LA COMTESSE.

WALLENSTEIN.

Comment a-t-elle pu l'apprendre sitôt ?

LA COMTESSE.

Elle semblait avoir prévu ce malheur. Le bruit d'un combat où un colonel autrichien avait péri l'avait d'abord effrayée ; je m'en étais bien aperçue :

elle a volé à la rencontre du messager suédois, et, par ses questions, lui a bientôt arraché ce malheureux secret. Nous nous sommes aperçues trop tard de son absence : nous avons couru pour la joindre; le messager la soutenait déjà évanouie dans ses bras.

WALLENSTEIN.

Combien a dû la frapper cette nouvelle inattendue ! Pauvre enfant ! (*Il se tourne vers la duchesse.*) Comment est-elle ? Reprend-elle ses sens ?

LA DUCHESSE.

Elle ouvre les yeux.

LA COMTESSE.

Elle vit.

THÉCLA, regardant autour d'elle.

Où suis-je ?

WALLENSTEIN va à elle en lui tendant les bras.

Reviens à toi, Thécla ; sois ma courageuse fille. Regarde, te voici près de ta mère chérie, et ton père te tend les bras.

THÉCLA se relève.

Où est-il ? Il n'y est plus ?

LA DUCHESSE.

Qui, ma fille ?

THÉCLA.

Celui qui a prononcé ces fatales paroles.

LA DUCHESSE.

Ne pense pas à lui, mon enfant ; écarte ta pensée de cette image.

WALLENSTEIN.

Laissez sa douleur se répandre ; laissez-la se

plaindre; mêlez vos larmes aux siennes, car elle a à supporter une grande douleur. Mais elle saura la soutenir; ma Thécla a hérité de son père un cœur qui ne se laisse point abattre.

THÉCLA.

Je ne suis point sans force; je puis me soutenir. Pourquoi pleure ma mère? L'aurais-je effrayée? Voilà qui est passé; j'ai repris tous mes sens. (*Elle s'est levée, et cherche quelqu'un dans la salle.*) Où est-il? Qu'on ne le cache point à ma vue; j'ai assez de force pour l'entendre.

LA DUCHESSE.

Non, Thécla, ce malheureux messager ne doit jamais reparaître devant tes yeux.

THÉCLA.

Mon père.....

WALLENSTEIN.

Chère enfant!

THÉCLA.

Je ne suis plus faible; me voici encore mieux remise; accordez-moi une grâce.

WALLENSTEIN.

Parle.

THÉCLA.

Permettez que l'on rappelle cet étranger; je veux l'entendre et l'interroger seule.

LA DUCHESSE.

Jamais.

LA COMTESSE.

Non, c'est une idée funeste; n'y consentez pas.

WALLENSTEIN.

Pourquoi veux-tu lui parler, ma fille?

THÉCLA.

Je serai plus calme quand je saurai tout; je ne veux point être trompée; ma mère veut me ménager, je ne veux pas être ménagée; le mot terrible est déjà prononcé, je ne puis rien entendre d'aussi affreux.

LA DUCHESSE et LA COMTESSE, à Wallenstein.

N'y consentez pas.

THÉCLA.

J'ai été surprise par mon premier effroi. Mon cœur m'a trahie en présence de cet étranger, il a été témoin de ma faiblesse, je suis tombée dans ses bras; j'en suis encore confuse, je veux me relever dans son idée, il faut que je parle à cet étranger pour qu'il n'emporte pas de moi une opinion défavorable.

WALLENSTEIN.

Je trouve qu'elle a raison, et je penche à lui accorder sa demande. Qu'on le rappelle.

(Madame de Neumann sort.)

LA DUCHESSE.

Mais, moi ta mère, je serai présente.

THÉCLA.

Je préfère lui parler seule; cela me donnera plus de force pour me soutenir.

WALLENSTEIN, à la duchesse.

Laissez-la faire, qu'elle lui parle toute seule; il est des douleurs où l'homme ne peut trouver de secours qu'en lui-même, où le cœur doit être abandonné à sa propre force; c'est dans son sein

et non dans le sein d'autrui qu'elle doit chercher la force de supporter un pareil coup : elle est ma courageuse fille, ce n'est pas une faible femme, et je veux la voir se conduire en héros.

(Il veut sortir.)

LA COMTESSE l'arrête.

Où allez-vous? J'ai entendu dire à Terzky que vous vouliez partir dès demain et nous laisser ici.

WALLENSTEIN.

Oui, vous demeurerez ici sous la garde d'un brave homme.

LA COMTESSE.

Emmenez-nous avec vous, mon frère ; ne nous laissez pas dans cette triste solitude attendre l'événement avec toutes les agitations de l'inquiétude. On supporte facilement le malheur présent, mais il est rendu plus grand et plus affreux par le doute, et les tourmens de l'attente s'accroissent par l'absence.

WALLENSTEIN.

Pourquoi parler de malheur? Tenez des discours moins sinistres. J'ai de tout autres espérances.

LA COMTESSE.

Ah! emmenez-nous. Ne nous laissez pas dans ce lieu de triste présage. Mon cœur se sent oppressé dans ces murs ; il me semble que je respire l'air de l'antre de la mort. Je ne puis dire combien ce lieu me semble funeste. Emmenez-nous ; venez, ma sœur, priez-le aussi de nous emmener ; chère nièce, venez à mon secours.

WALLENSTEIN.

Ce lieu n'aura plus rien de funeste ; il renferme ce que j'ai de plus cher au monde.

MADAME DE NEUBRUNN revient.

Voici l'officier suédois.

WALLENSTEIN.

Laissez-la seule avec lui.

(Il sort.)

LA DUCHESSE, à Thécla.

Tu pâlis, mon enfant ; il te sera impossible de lui parler ; viens avec ta mère.

THÉCLA.

Madame de Neubrunn restera près de moi.

(La duchesse et la comtesse sortent.)

SCÈNE X.

THÉCLA, un CAPITAINE suédois, Mme. de NEUBRUNN.

LE CAPITAINE s'approche respectueusement.

Princesse, j'ai à vous demander pardon ; mon récit imprudent et subit... Je ne pouvais prévoir...

THÉCLA, d'un ton plein de noblesse.

Vous m'avez vue en proie à toute ma douleur ; une malheureuse circonstance vous a introduit, vous étranger, dans mon intimité.

LE CAPITAINE.

Je crains que les tristes paroles que ma bouche

a prononcées ne vous aient rendu mon aspect odieux.

THÉCLA.

C'est ma faute; c'est moi-même qui vous les ai arrachées, c'est la voix du destin qui les a proférées. Mon effroi a interrompu le récit commencé; je vous prie de l'achever.

LE CAPITAINE, d'un air attentif.

Princesse, ce sera renouveler votre douleur.

THÉCLA.

Je suis plus calme... je serai calme. Comment a commencé ce combat? Achevez votre récit.

LE CAPITAINE.

Nous étions, sans craindre aucune attaque, faiblement retranchés dans notre camp près de Neustadt, quand tout à coup vers le soir un nuage de poussière s'est élevé du côté de la forêt; notre avant-garde en déroute s'est précipitée dans le camp, criant: Voici l'ennemi. A peine avons-nous le temps de nous jeter sur nos chevaux, les cavaliers de Pappenheim avaient, d'un élan rapide, traversé les branchages qui protégeaient le camp; bientôt après cette troupe impétueuse avait franchi le premier fossé; dans leur courage imprudent ils s'avancent jusqu'au second, laissant derrière eux l'infanterie, et ne songeant au milieu de leur témérité qu'à suivre leur chef téméraire. (*Thécla paraît émue, le capitaine se tait un instant; elle lui fait signe de continuer.*) Alors rassemblant toute la cavalerie, nous les pressons en face et sur les flancs; nous les forçons à reculer jusqu'au fossé, où l'infanterie, qui s'était for-

mée promptement en bataille, leur oppose le rempart impénétrable de ses hallebardes. Pressés de toutes parts dans cette terrible enceinte, ils ne peuvent aller ni en avant ni en arrière : alors le Rheingrave crie à leur chef de se rendre, comme un brave guerrier qui ne peut plus se défendre. Mais le le colonel Piccolomini.... (*Thécla chancèle et s'appuie sur un fauteuil.*) On l'avait reconnu au cimier de son casque et à ses longs cheveux, qui, dans sa course rapide, flottaient détachés. Il montre le fossé, s'élance le premier, le fait franchir par son noble coursier ; les cuirassiers se précipitent sur ses traces : mais déjà son cheval avait été blessé, s'était cabré de fureur, avait lancé au loin son cavalier; et toute sa troupe le foule aux pieds des chevaux que le mords ne peut plus arrêter.

(Thécla, pendant les dernières paroles, a laissé voir tous les signes d'une angoisse toujours croissante. Elle est saisie d'une sorte de tremblement convulsif : elle va s'évanouir. Madame de Neubrunn accourt, et la reçoit dans ses bras.)

MADAME DE NEUBRUNN.

Ma chère maîtresse !

LE CAPITAINE ému.

Je vais m'éloigner.

THÉCLA.

Je n'ai plus rien, achevez.

LE CAPITAINE.

Alors la rage du désespoir s'empare des cuirassiers qui ont vu tomber leur chef; aucun ne songe plus à son propre salut : ils combattent comme des tigres en fureur; leur résistance opiniâtre redouble notre ardeur, et le combat ne finit que lorsqu'ils ont succombé tous jusqu'au dernier.

THÉCLA, d'une voix tremblante.

Et où...., où est.... Vous ne me dites pas tout.

LE CAPITAINE, après un moment de silence.

Ce matin nous avons fait ses funérailles; douze jeunes gens des plus nobles familles portaient le corps que suivait toute l'armée; le cercueil était couvert de lauriers, et le Rheingrave lui-même y a déposé son épée victorieuse : son triste sort n'a pas manqué de larmes; beaucoup d'entre nous avaient éprouvé sa grandeur d'âme et la bienveillance de son caractère; chacun était attendri sur son destin. Le Rheingrave aurait désiré l'épargner, mais lui-même a rendu inutile cette bonne intention, et l'on dit qu'il voulait mourir.

MADAME DE NEUBRUNN toute émue, à Théela, qui s'est caché le visage.

Ma chère maîtresse, ne fermez pas ainsi les yeux; pourquoi avez-vous voulu cet entretien?

THÉCLA.

Où est son tombeau?

LE CAPITAINE.

Il est disposé dans un couvent à Neustadt, jusqu'au moment où l'on portera cette nouvelle à son père.

THÉCLA.

Comment se nomme ce couvent?

LE CAPITAINE.

Sainte-Catherine.

THÉCLA.

Est-il éloigné d'ici?

LE CAPITAINE.

A sept milles.

THÉCLA.

Quel chemin y conduit?

LE CAPITAINE.

On y va par Tirschenreit et Falkemberg, à travers nos avant-postes.

THÉCLA.

Qui les commande?

LE CAPITAINE.

Le colonel Seckendorf.

THÉCLA s'approche de la table, et prend une bague dans un écrin.

Vous avez vu ma douleur, et vous m'avez montré un cœur sensible. (*Elle lui présente la bague.*) Prenez ceci, en souvenir de cet instant; allez.

LE CAPITAINE s'incline profondément.

Princesse....

(Thécla lui fait signe de sortir, et s'éloigne de lui. Le capitaine reste interdit, et voudrait parler. Madame de Neubrunn lui fait, de nouveau, signe de s'éloigner; il sort.)

SCÈNE XI.

THÉCLA, madame de NEUBRUNN.

THÉCLA se jette au cou de madame de Neubrunn.

Maintenant, chère Neubrunn, prouvez-moi l'amour que vous m'avez toujours exprimé; montrez-vous mon amie, ma compagne. Il faut que nous partions dès cette nuit.

MADAME DE NEUBRUNN.

Partir ! où aller?

THÉCLA.

Où ? il n'est qu'un seul lieu dans le monde, celui où il est enseveli, où l'on a déposé son cercueil.

MADAME DE NEUBRUNN.

Ah ! dans quel lieu voulez-vous donc aller?

THÉCLA.

Dans quel lieu? malheureuse ! Ah ! pourriez-vous me faire une telle question si vous aviez jamais aimé. C'est là que se trouve tout ce qui me reste de lui : il n'y a plus sur la terre que ce seul endroit à mes yeux. Ah ! ne me retenez pas ; allez, et faites les apprêts nécessaires ; pensons aux moyens de partir.

MADAME DE NEUBRUNN.

Songez-vous à la colère de votre père ?

THÉCLA.

Je ne crains plus la colère de personne.

MADAME DE NEUBRUNN.

Et le blâme du monde, les discours de la médisance ?

THÉCLA.

Je vais revoir celui qui n'est plus ! Est-ce donc dans ses bras que je cours ? O mon Dieu, c'est la tombe seule de mon amant que je cherche.

MADAME DE NEUBRUNN.

Et nous serons seules, sans secours, deux faibles femmes?

THÉCLA.

Prenons des armes, je te défendrai.

MADAME DE NEUBRUNN.

La nuit est obscure.

THÉCLA.

Elle servira à nous cacher.

MADAME DE NEUBRUNN.

La tempête est affreuse.

THÉCLA.

Était-il doucement sous les pieds des chevaux?

MADAME DE NEUBRUNN,

O mon Dieu, à travers les postes des ennemis! et si l'on nous refusait le passage?

THÉCLA.

Ne sont-ce pas des hommes? Le malheur librement parcourt toute la terre.

MADAME DE NEUBRUNN.

La distance est grande.

THÉCLA.

Le pèlerin s'enquiert-il de la distance, quand il se rend vers les lieux saints?

MADAME DE NEUBRUNN.

Et comment sera-t-il possible de sortir de cette ville?

THÉCLA.

L'on nous en ouvrira les portes... Allez, allez.

MADAME DE NEUBRUNN.

Si l'on vous reconnaît?

THÉCLA.

Dans cette fugitive au désespoir, personne ne cherchera la fille de Friedland.

MADAME DE NEUBRUNN.

Où trouver des chevaux pour notre fuite?

THÉCLA.

Mon écuyer nous en donnera... Allez, appelez-le.

MADAME DE NEUBRUNN.

L'osera-il à l'insu de son maître?

THÉCLA.

Oui, oui; allez seulement, soyez sans crainte.

MADAME DE NEUBRUNN.

Hélas! et que deviendra votre mère, quand vous aurez disparu?

THÉCLA, pensive et agitée.

O ma mère!

MADAME DE NEUBRUNN.

Elle souffre déjà beaucoup, cette malheureuse mère... Voulez-vous lui porter encore ce dernier coup?

THÉCLA.

Je ne puis lui épargner cette douleur... Allez, allez.

MADAME DE NEUBRUNN.

Pensez bien à ce que vous allez faire.

THÉCLA.

J'ai pensé tout ce que j'avais à penser.

MADAME DE NEUBRUNN.

Et quand nous serons là, que deviendrez-vous?

THÉCLA.

Quand nous en serons là, un Dieu inspirera mon âme.

MADAME DE NEUBRUNN.

Votre cœur est maintenant rempli de trouble, chère maîtresse; et ce n'est pas ce chemin qui vous conduira au repos.

THÉCLA.

A ce repos profond, le seul qu'il ait trouvé... Allez, allez, n'ajoutez pas un mot; je ne sais quelle puissance m'entraîne invinciblement vers son tombeau. Là, je serai un instant soulagée. Le poids douloureux qui étouffe mon cœur sera soulevé, mes larmes pourront couler. Allez, nous pourrions être en route depuis long-temps. Je ne trouverai point de repos tant que je serai dans ces murs; il semble qu'ils vont s'écrouler sur moi. Une force inconnue me pousse hors de leur enceinte. Dieu! qu'elles impressions m'agitent? Ce palais me paraît rempli de sombres et pâles fantômes; ils ne me laissent aucune place. Eh quoi! de tous côtés, leur foule terrible chasse les vivans de ces murs.

MADAME DE NEUBRUNN.

Vous me remplissez aussi d'angoisses et d'effroi, madame; moi-même je n'ose plus demeurer ici... Je sors et vais aussitôt appeler Rosemberg.

SCÈNE XII.

THÉCLA.

C'est son ombre qui m'appelle. C'est la foule des ombres de ses fidèles soldats qui se sont immolés pour le venger. Ils m'accusent d'un lâche retard; ils n'ont pas voulu abandonner, même dans la mort, celui qui pendant leur vie avait été leur chef. Voilà ce qu'ont fait ces hommes au cœur de fer, et moi, je pourrais vivre! Non, cette branche de laurier dont on a paré son cercueil aura aussi été cueillie pour moi. Et qu'est-ce que la vie sans la flamme de l'amour? je la repousse puisqu'elle a perdu tout son prix. Oui, lorsque je t'eus trouvé pour ami, la vie alors valait quelque chose. Je voyais briller devant moi des jours tissus d'or et de soie. Pendant deux heures j'ai rêvé le bonheur céleste.

Quand, timide et tremblante, je quittai le cloître pour le monde, tu te tenais à l'entrée, et le monde me sembla brillant d'un éclat resplendissant; tu me parus un ange de bonté envoyé pour me transporter tout à coup des jours innocens de l'enfance jusqu'au sommet le plus sublime de l'existence. Mon premier regard rencontra ton cœur, mon premier sentiment fut une joie céleste. (*Elle tombe dans une profonde rêverie, puis continue avec désespoir.*) Alors s'est fait sentir la main rude et glacée du destin, elle a saisi mon noble ami, et l'a précipité sous les pieds des chevaux. Tel est le sort réservé sur la terre à tout ce qui est beau.

SCÈNE XIII.

THÉCLA, madame DE NEUBRUNN, L'ÉCUYER.

MADAME DE NEUBRUNN.

Le voici, madame, il vous obéira.

THÉCLA.

Nous donnerez-vous des chevaux, Rosemberg?

L'ÉCUYER.

Oui, madame.

THÉCLA.

Voulez-vous nous accompagner?

L'ÉCUYER.

Je vous suivrai, madame, jusqu'au bout du monde.

THÉCLA.

Mais vous ne pourrez plus retourner auprès du duc.

L'ÉCUYER.

Je demeurerai près de vous.

THÉCLA.

Je vous récompenserai. Je vous recommanderai à un autre maître. Pouvez-vous nous conduire secrètement hors de la ville?

L'ÉCUYER.

Oui, madame.

THÉCLA.

Quand pourrai-je partir?

L'ÉCUYER.

Sur l'heure. Quel chemin faut-il suivre?

THÉCLA.

Je vais à.... Dites-le-lui, Neubrunn.

MADAME DE NEUBRUNN.

A Neustadt.

L'ÉCUYER.

Je vais tout préparer.

(Il sort.

MADAME DE NEUBRUNN.

Hélas, madame votre mère vient ici.

THÉCLA.

Dieu!

SCÈNE XIV.

THÉCLA, madame DE NEUBRUNN, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Il est reparti; je te trouve plus calme.

THÉCLA.

Oui, ma mère. Laissez-moi maintenant me retirer avec madame de Neubrunn; j'ai besoin de repos.

LA DUCHESSE.

Je le crois, Thécla. Je sors soulagée; je pourrai tranquilliser ton père.

THÉCLA.

Adieu donc, ma bonne mère.

(Elle se jette à son cou, et la presse dans ses bras avec une extrême émotion.)

LA DUCHESSE.

Tu n'es pas encore bien calmée, mon enfant; tu es

tremblante, et j'ai senti ton cœur palpiter sur le mien.

THÉCLA.

Le sommeil me rendra plus calme. Adieu, adieu, ma mère.

(Elle se jette encore dans les bras de sa mère. La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Buttler.

SCÈNE PREMIÈRE.

BUTTLER, le major GÉRALDIN.

BUTTLER.

Vous prendrez douze braves dragons, vous les armerez avec des hallebardes, car il n'y a pas un coup à tirer. Vous les posterez près de la salle du repas, et aussitôt que la table sera desservie, vous entrerez en criant : Qu'est-ce qui est fidèle à l'empereur ? Je renverserai la table ; alors vous vous jetterez sur eux, et vous les frapperez. Le château est fermé et gardé de façon que le bruit ne parviendra pas jusqu'au prince. Allez maintenant. Vous avez averti les capitaines Deveroux et Macdonald ?

GÉRALDIN.

Ils sont ici.

(Il sort.)

BUTTLER.

Il faut se hâter ; les bourgeois se déclarent aussi pour lui. Je ne sais pas quel esprit de vertige a sai-

si toute la ville ? Ils regardent le duc comme le pacificateur universel, comme le fondateur d'un nouvel âge d'or. Les magistrats ont distribué des armes aux habitans, et déjà une centaine est venue s'offrir pour lui servir de gardes. Il s'agit d'avoir ici de la promptitude. Nous sommes en dedans et en dehors menacés par les ennemis.

SCÈNE II.

BUTTLER, les capitaines DEVEROUX et MACDONALD.

MACDONALD.

Nous voici, mon général.

DEVEROUX.

Quel est le mot de ralliement ?

BUTTLER.

Vive l'empereur !

TOUS DEUX, reculant de surprise.

Comment ?

BUTTLER.

Vive la maison d'Autriche !

DEVEROUX.

N'est-ce pas à Friedland que nous avons juré fidélité ?

MACDONALD.

Ne nous sommes-nous pas engagés à le secourir ?

BUTTLER.

Nous, engagés à secourir un traître, un ennemi de l'état ?

DEVEROUX.

Mais vous nous avez prescrit le devoir de le servir.

MACDONALD.

Et vous l'avez suivi à Égra.

BUTTLER.

Je l'ai fait ainsi pour le perdre plus sûrement.

DEVEROUX.

Ah !

MACDONALD.

C'est autre chose.

BUTTLER, à Deveroux.

Misérable, est-ce ainsi que tu désertes tes drapeaux et ton devoir ?

DEVEROUX.

Par tous les diables, général, je suis votre exemple ; et si vous êtes un traître, je pense que je puis bien l'être aussi.

MACDONALD.

Nous n'avons pas à y regarder après vous, c'est votre affaire. Vous êtes le général, vous commandez, nous vous suivons, quand ce serait dans l'enfer.

BUTTLER, d'un ton plus doux.

Bien, bien ; nous nous connaissons les uns les autres.

MACDONALD.

Oui, je le pense.

DEVEROUX.

Nous sommes soldats de la fortune, et nous sommes pour celui qui est le plus fort.

MACDONALD.

Oui, comme il le dit.

BUTTLER.

Et ce que vous avez à faire maintenant, c'est de continuer à être de braves soldats.

DEVEROUX.

C'est notre intention.

BUTTLER.

Et il faut faire fortune.

MACDONALD.

C'est encore mieux.

BUTTLER.

Écoutez-moi.

TOUS DEUX.

Nous écoutons.

BUTTLER.

La volonté et l'ordre de l'empereur est que Friedland soit saisi mort ou vif.

DEVEROUX.

Sa lettre le porte ainsi?

MACDONALD.

Oui, mort ou vif.

BUTTLER.

Et une magnifique récompense en or et en domaines attend celui qui en viendra à bout.

DEVEROUX.

Oui, cela sonne bien, les paroles qui viennent de là sont toujours magnifiques. Ah! nous connaissons déjà tout cela; quelque chaîne d'or, un méchant

cheval, un parchemin, ou quelque chose de ce genre-là. Le prince paie mieux.

MACDONALD.

Oui, il est splendide.

BUTTLER.

Tout cela s'en va avec lui, l'étoile de son bonheur est passée.

MACDONALD.

Cela est-il certain?

BUTTLER.

Je vous le dis.

DEVEROUX.

Aurait-il perdu son bonheur?

BUTTLER.

Perdu pour toujours; il n'est pas plus riche que nous.

MACDONALD.

Pas plus riche que nous?

DEVEROUX.

Oui, Macdonald, il faut le laisser là.

BUTTLER.

Il y a déjà plus de vingt mille hommes qui l'ont abandonné; il faut faire quelque chose de mieux, un coup prompt et décisif; il faut le tuer.

(Tous deux reculent.)

TOUS DEUX.

Le tuer!

BUTTLER.

Le tuer, vous dis-je... et je vous ai choisis pour cela.

TOUS DEUX.

Nous !

BUTTLER.

Vous, capitaines Deveroux et Macdonald.

DEVEROUX, après un instant de silence.

Choisissez-en un autre.

MACDONALD.

Oui, choisissez-en un autre.

BUTTLER, à Deveroux.

Cela t'effraie, pauvre esprit? et quoi, tu as trente fois chargé ton âme de plus que cela.

DEVEROUX.

Porter la main sur mon général! pensez donc...

MACDONALD.

A qui nous avons juré fidélité!

BUTTLER.

Le serment est nul, puisqu'il ne tient pas les siens.

DEVEROUX.

Écoutez, général, cela me fait horreur.

MACDONALD.

Oui, cela est vrai; on a aussi une conscience.

DEVEROUX.

Si ce n'était pas notre chef qui nous a commandés si long-temps, et qui nous imposait tant de respect....

BUTTLER.

S'il n'y a que cette difficulté....

DEVEROUX.

Écoutez, c'est inutilement que vous nous le de-

mandez : si le service de l'empereur l'exigeait, je percerais de mon épée le cœur de mon propre fils. Mais, voyez-vous, nous sommes soldats; et assassiner le général, c'est un péché, c'est un crime dont pas un confesseur ne pourrait nous absoudre.

BUTTLER.

Eh bien! je suis ton pape, je t'absous; décidez-vous promptement.

DEVEROUX, d'un ton résolu.

Cela ne se peut pas.

MACDONALD.

Non, cela ne se peut pas.

BUTTLER.

Eh bien! soit. Faites-moi venir Pestalutz.

DEVEROUX, surpris.

Pestalutz! Eh!...

MACDONALD.

Et que lui voulez-vous?

BUTTLER.

Puisque vous m'avez refusé, j'en trouverai assez d'autres.

DEVEROUX.

Non; s'il doit périr, nous saurons tout aussi-bien que d'autres gagner la récompense promise. Qu'en penses-tu, camarade Macdonald?

MACDONALD.

Oui, s'il doit périr, si cela ne peut être autrement, je n'entends pas que Pestalutz en profite.

DEVEROUX, après un moment de réflexion.

Doit-il périr ?

BUTTLER.

Oui, cette nuit, car les Suédois arriveront demain matin aux portes de la ville.

DEVEROUX.

Répondez-vous des suites, général?

BUTTLER.

Je réponds de tout.

DEVEROUX.

Est-ce la volonté de l'empereur ? sa volonté franche, expresse? On approuve quelquefois le meurtre, et l'on punit le meurtrier. Il y en a des exemples.

BUTTLER.

L'ordre dit : Mort ou vif. Il n'est pas possible de le livrer vivant, vous le voyez vous-mêmes.

DEVEROUX.

Eh bien! mort, mort donc! Comment arriverons-nous jusqu'à lui? la ville est pleine des soldats de Terzky.

MACDONALD.

Et ensuite restent Illo et Terzky....

BUTTLER.

On commence par eux, cela est entendu.

DEVEROUX.

Quoi ! doivent-ils périr aussi ?

BUTTLER.

Les premiers.

MACDONALD.

Écoute, Deveroux..... ce sera une sanglante nuit.

DEVEROUX.

Avez-vous déjà un homme pour cette commission? Confiez-la-moi.

BUTTLER.

Elle est confiée au major Géraldin. Ce soir on donne une fête et un grand repas au château : c'est là, à table, qu'ils seront saisis et frappés. Pestalutz et Lesley y seront.

DEVEROUX.

Écoutez, général, cela doit vous être indifférent; faites-moi changer de commission avec Géraldin.

BUTTLER.

Il n'y a pas moins de danger à se charger du duc.

DEVEROUX.

Du danger? Quelle idée avez-vous donc de moi, général? c'est le regard du prince et non son épée que je crains.

BUTTLER.

Quel mal peut te faire son regard?

DEVEROUX.

De par tous les diables, vous savez que je ne suis pas un poltron; mais, voyez-vous, il n'y a pas encore huit jours que le duc m'a fait compter vingt pièces d'or pour acheter cet habit d'hiver que je porte, et si, quand il me verra avancer avec ma hallebarde, il jette les yeux sur cet habit, voyez-vous.... hé bien, hé bien, le diable m'emporte, je ne suis pas un poltron....

BUTTLER.

Le duc t'a donné un habit d'hiver... et toi, pauvre hère, tu hésites à cause de cela à lui passer ton épée à travers le corps! L'empereur lui a donné un vêtement qui est encore meilleur, le manteau de prince; et comment a-t-il reconnu ce bienfait? par la révolte et la trahison.

DEVEROUX.

Cela est vrai : allons, au diable la reconnaissance; je l'assassinerai.

BUTTLER.

Et si tu veux tranquilliser ta conscience, tu n'as seulement qu'a quitter cet habit, et alors tu agiras librement et courageusement.

MACDONALD.

Il faut encore songer à une chose.

BUTTLER.

A quoi faut-il encore penser, Macdonald?

MACDONALD.

Et où prendrons-nous des armes contre lui? il est invulnérable par enchantement.

BUTTLER, *riant.*

Comment, il est...

MACDONALD.

A l'épreuve de la balle et de l'épée, il est ensorcelé et préservé par un art diabolique; son corps ne peut être entamé, je vous le dis.

DEVEROUX.

Oh! oui, oui; il y avait un homme comme cela à

Ingolstadt; sa peau était aussi impénétrable que l'acier, et l'on fut obligé de l'assommer à coups de crosses de fusil.

MACDONALD.

Écoute ce que je veux faire.

DEVEROUX.

Dis.

MACDONALD.

Je connais ici dans le couvent un dominicain notre compatriote; il trempera ma hallebarde et mon épée dans l'eau bénite, et prononcera dessus des paroles toutes-puissantes; alors elles seront plus fortes que tous les enchantemens.

BUTTLER.

Fais cela, Macdonald: maintenant allez, choisissez dans le régiment, vingt, trente hommes bien déterminés; faites leur faire serment à l'empereur, et quand onze heures sonneront, quand les premières patrouilles seront passées, conduisez-les en silence au palais; moi-même je ne serai pas loin.

DEVEROUX.

Comment pourrons-nous traverser les gardes et les archers qui sont de garde dans la cour intérieure?

BUTTLER.

J'ai examiné les lieux, je vous conduirai par une porte de derrière qui est gardée par un seul homme. Mon rang et ma charge me donnent entrée à toute heure chez le duc; je vous précéderai, et sur-le-champ je frapperai l'archer d'un coup de poignard pour assurer votre passage.

DEVEROUX.

Et quand nous serons en haut, comment parviendrons-nous à la chambre du prince, sans que les domestiques s'éveillent et appellent au secours? car il doit être entouré d'une suite nombreuse.

BUTTLER.

Tous les domestiques logent dans l'aile droite; il craint le bruit et habite seul l'aile gauche.

DEVEROUX.

Je voudrais que cela fût déjà fait, Macdonald; cela me fait un effet extraordinaire, ou le diable m'emporte.

MACDONALD.

A moi aussi; c'est un si grand homme! Nous passerons pour deux scélérats.

BUTTLER.

Quand vous serez au milieu des honneurs, de l'éclat et des richesses, vous vous moquerez de l'opinion et des discours des hommes.

DEVEROUX.

S'il était seulement certain que cela n'est pas contre l'honneur.

BUTTLER.

Soyez tranquilles. Vous sauvez à Ferdinand sa couronne et son empire; la récompense ne sera pas petite.

DEVEROUX.

Ainsi, son dessein était vraiment de détrôner l'empereur?

BUTTLER.

Assurément. Il voulait lui ôter la couronne et la vie.

DEVEROUX.

Et il aurait péri de la main du bourreau, si nous l'eussions livré vivant à Vienne?

BUTTLER.

Il ne pouvait pas éviter ce sort-là.

DEVEROUX.

Viens, Macdonald. Ainsi il périra comme doit périr un général, et mourra comme un homme d'honneur, de la main d'un soldat.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le théâtre représente une salle, où aboutit une galerie qui se prolonge au loin.

WALLENSTEIN assis près d'une table; le capitaine suédois debout devant lui. Un instant après, la comtesse TERZKY.

WALLENSTEIN.

Présentez mes hommages à votre général. Je prends part à son heureux succès; et si vous ne me voyez pas témoigner autant de joie que cet avantage semble mériter, ce n'est pas défaut de bienveillance, car désormais les succès sont communs entre nous. Adieu; je vous remercie de vos soins: les portes de la place vous seront ouvertes demain

matin, quand vous arriverez. (*Le capitaine suédois sort. Wallenstein, absorbé dans de profondes réflexions, regarde fixement devant lui, la tête appuyée sur sa main. La comtesse Terzky entre, et se tient un moment près de lui sans qu'il la voie. Il fait un mouvement subit, l'aperçoit et se remet un peu.*) Venez-vous de la voir? Comment se trouve-t-elle? Que fait-elle?

LA COMTESSE.

Elle s'est trouvée plus calme après cet entretien, à ce que m'a dit ma sœur; elle dort maintenant.

WALLENSTEIN.

Sa douleur deviendra plus douce; elle pleurera.

LA COMTESSE.

Et vous aussi, mon frère, je ne vous trouve point tel qu'auparavant. Je m'attendais à vous voir plus serein après cette victoire. Demeurez ferme; soutenez notre courage: vous êtes notre flambeau, notre astre conducteur.

WALLENSTEIN.

Soyez tranquille; je n'ai rien. Où est votre mari?

LA COMTESSE.

A ce repas avec Illo.

WALLENSTEIN se lève et fait quelques pas dans la salle.

La nuit est déjà obscure; retournez dans votre appartement.

LA COMTESSE.

Ah! ne m'ordonnez pas de me retirer; permettez que je reste près de vous.

WALLENSTEIN s'est avancé vers la fenêtre.

Le ciel est orageux et troublé ; le vent agite l'étendard placé sur la tour ; les nuages passent rapidement ; le croissant de la lune jette à travers la nuit une lumière vacillante et incertaine. On ne voit pas une étoile ; la seule cassiopée montre une obscure lueur : c'est là qu'est Jupiter ; mais l'obscurité orageuse du ciel le cache entièrement.

(Il tombe dans une rêverie profonde et continue à regarder fixement.)

LA COMTESSE, apercevant sa tristesse, lui prend la main.

Quelle est votre pensée ?

WALLENSTEIN.

Je pensais que si je voyais cet astre, j'en ressentirais un heureux effet : c'est lui qui préside à ma vie ; et souvent j'ai senti son aspect accroître merveilleusement ma force.

LA COMTESSE, après un long silence.

Vous le reverrez.

WALLENSTEIN, qui était retombé dans une profonde préoccupation, se retourne aussitôt vers la comtesse.

Le revoir ? ah ! jamais.

LA COMTESSE.

Comment ?

WALLENSTEIN.

Il n'y est plus... Il gît dans la poussière.

LA COMTESSE.

A qui songez-vous donc ?

WALLENSTEIN.

Il est heureux ; son destin est accompli. Il n'a

plus à attendre l'avenir. Le destin ne le séduira plus par aucun artifice. Sa vie pure et brillant d'un doux éclat est fixée pour toujours, et ne peut recevoir aucune tache. Il ne sonnera point pour lui d'heures malheureuses. Il est maintenant au-dessus de la crainte et de l'espérance, et ne dépend plus en rien des planètes errantes et trompeuses. Ah! c'est lui qui est heureux ; qui sait ce que nous réserve l'heure qui va venir et que voile une sombre obscurité?

LA COMTESSE.

Vous parlez de Piccolomini... Hé bien, comment a-t-il péri? l'officier sortait d'avec vous quand je suis entrée. (*Wallenstein lui fait signe avec la main de finir ce discours.*) Ah! ne tournez pas vos regards en arrière, contemplons dans l'avenir des jours plus sereins, jouissez de la victoire, oubliez ce qu'elle a coûté : Ce n'est pas aujourd'hui que votre ami vous a été enlevé; il était mort pour vous, du moment qu'il vous a abandonné.

WALLENSTEIN.

Je supporterai cette douleur, je le sais bien ; car que ne supporte pas l'homme! Il se déshabitue du plus beau sort, comme du plus vulgaire, tant la force du temps le domine. Cependant, je sens bien tout ce que j'ai perdu en le perdant. La fleur de ma vie a disparu, et je vois devant moi un avenir froid et décoloré. Il était là, près de moi, comme l'image de ma jeunesse ; il changeait pour moi la réalité en un noble songe, et me faisait voir le train vulgaire des choses à travers les vapeurs dorées de l'aurore.

La chaleur de son tendre sentiment ennoblissait, à mes yeux surpris, le spectacle monotone de la vie commune. Et où maintenant peirvent tendre mes efforts? le beau a disparu de mon existence pour ne plus revenir, car un ami est au-dessus de tout ce qui fait le bonheur; c'est lui qui le crée en le ressentant, qui l'augmente en le partageant.

LA COMTESSE.

Ne vous affaiblissez pas par le découragement; votre cœur est assez rempli pour se suffire à lui-même. La vertu que vous aimiez, que vous admiriez en lui, c'était vous qui l'aviez cultivée et développée.

WALLENSTEIN, allant vers la porte.

Qui vient nous troubler encore à une heure si tardive?.. c'est le commandant. Il apporte les clefs de la forteresse. Laissez-nous, ma sœur, nous sommes déjà à la moitié de la nuit.

LA COMTESSE.

Je ne puis me résoudre à vous quitter aujourd'hui; je suis agitée d'inquiétude et de crainte.

WALLENSTEIN.

De crainte! et pourquoi?

LA COMTESSE.

Si vous partiez tout à coup cette nuit; si à notre réveil nous ne pouvions plus vous revoir!

WALLENSTEIN.

Pure imagination.

LA COMTESSE.

Mon âme est déjà depuis long-temps oppressée

par de tristes pressentimens, et si pendant la veille je parviens à les combattre, ils reviennent pendant le sommeil accabler mon cœur par des rêves affreux. La nuit dernière, je vous ai vu richement paré et assis à une table avec votre première épouse...

WALLENSTEIN.

Ce songe ne peut avoir qu'un sens favorable; c'est ce mariage qui a servi de fondement à ma fortune.

LA COMTESSE.

Et aujourd'hui, il me semblait dans mon rêve que j'allais vous chercher dans votre appartement, et comme j'y entrais, ce n'était plus votre appartement, c'était la chartreuse que vous avez fondée à Gitschin et où vous voulez être enseveli.

WALLENSTEIN.

Et votre esprit est troublé par tout cela?

LA COMTESSE.

Comment, ne croyez-vous pas, qu'il y a dans les songes un sens prophétique, qui nous fait entendre sa voix?

WALLENSTEIN.

Oui, sans doute de telles voix se font parfois entendre, mais on ne peut les appeler prophétiques que lorsqu'elles annoncent un sort inévitable. De même que l'image du soleil se fait voir dans l'atmosphère avant même qu'il soit sur l'horizon, de même une sorte de pressentiment précède les grands événemens, et ce qui doit arriver demain se fait déjà sentir aujourd'hui. J'ai toujours reçu une impression particulière de ce que nous lisons de la

mort de Henri IV. Ce roi sentit, dit-on, l'impression d'un poignard dans son sein, long-temps avant que l'assassin Ravaillac s'en fût armé; il ne pouvait trouver aucun repos; cette agitation le chassa de son Louvre, l'entraîna hors de la ville. Les apprêts du couronnement de la reine lui semblaient les apprêts d'un convoi funèbre, et il entendit d'une oreille inquiète les pas du meurtrier qui le cherchait à travers les rues de Paris.

LA COMTESSE.

Et cette voix intérieure et prophétique ne vous dit rien ?

WALLENSTEIN.

Rien; calmez-vous.

LA COMTESSE, toujours absorbée dans de sombres pensées.

Une autre fois vous couriez devant moi, je vous suivais d'un pas rapide, nous traversions une longue galerie, de vastes salles qui ne finissaient point; les portes s'ouvraient et se fermaient bruyamment; je marchais toujours après vous, respirant à peine et ne pouvant vous atteindre. Tout à coup je me suis sentie arrêtée en arrière par une main froide, c'était vous, vous m'avez embrassée et alors une draperie rouge a semblé nous envelopper.

WALLENSTEIN.

Mon appartement a une tenture rouge.

LA COMTESSE, le regardant.

S'il était en effet destiné à.... si vous qui êtes en ce moment devant moi dans la force de la vie...

(Elle se jette dans ses bras en pleurant.)

WALLENSTEIN.

C'est cette proscription de l'empereur qui agite vos esprits ; un vain papier ne blesse pas, il ne trouvera pas d'assassin.

LA COMTESSE.

S'il en trouvait, ma résolution est prise ; je porte avec moi de quoi me consoler ?

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN, GORDON, un instant après un DOMESTIQUE.

WALLENSTEIN.

Tout est-il tranquille dans la ville ?

GORDON.

La ville est tranquille.

WALLENSTEIN.

J'entends le bruit de la musique, le château est éclairé. Qui sont ces gens si joyeux ?

GORDON.

C'est un festin que l'on donne dans le château au comte Terzky et au feld-maréchal.

WALLENSTEIN.

C'est en l'honneur de cette victoire... ces gens-là ne savent se réjouir qu'à table. (*Il sonne, un domestique vient.*) Je veux me déshabiller pour aller dormir. (*Il prend les clefs de Gordon.*) Ainsi nous voici en sûreté contre les ennemis

et enfermés avec de fidèles amis. En effet ou la nature entière me trompe ou un visage tel que celui-ci (*Montrant Gordon.*) n'est pas celui d'un hypocrite. (*Le domestique lui ôte son manteau, son hausse-col et sa toison d'or.*) Prenez garde, il vient de tomber quelque chose.

LE DOMESTIQUE.

C'est la chaîne d'or qui vient de se rompre.

WALLENSTEIN.

Ah, elle a duré assez long-temps ; donnez. (*Il regarde la chaîne.*) C'est la première faveur que j'ai reçue de l'empereur ; pendant que nous faisions ensemble la guerre de Frioul et qu'il était encore archiduc, il la suspendit à mon cou, et je n'ai pas depuis cessé jusqu'à ce jour de la porter. C'est une superstition peut-être, mais elle a dû être pour moi un talisman, tant que j'ai pu m'en parer avec confiance, et le bonheur fugitif de ma vie a dû se rattacher à cette chaîne qui en avait été le premier gage. Hé bien ! c'en est fait ! il faut qu'une nouvelle fortune commence pour moi, puisque cet ancien talisman a perdu sa force. (*Le domestique se retire emportant le manteau. Wallenstein se lève, se promène dans la salle et enfin s'arrête tout pensif devant Gordon.*) Combien le souvenir de mes anciens temps me semble présent ! je me revois encore à la cour.... où nous étions ensemble, jeunes enfans. Nous disputions souvent ensemble, ton esprit était sage, tu avais coutume de prêcher la morale, tu me blâmais d'aspirer sans modération aux choses les

plus élevées, de me livrer à des songes exaltés, et tu me vantais les jours dorés de la médiocrité. Hé bien! ta sagesse s'est méprise, elle a de bonne heure décidé et arrêté ton sort, et si tu ne t'étais pas séparé de l'influence magnanime de mon étoile, tu ne serais pas aujourd'hui enseveli dans une obscure retraite.

GORDON.

Mon prince, le pauvre pêcheur vient sans peine rattacher sa frêle barque dans le port et voit le puissant navire submergé par la tempête.

WALLENSTEIN.

Ainsi tu es déjà dans le port, vieillard? et moi, une ardeur que rien n'a encore affaiblie, me pousse avec force et autorité sur la mer orageuse de la vie; c'est encore l'espérance qui est ma déesse, et me comparant à toi, je vois avec quelque orgueil que les années rapides ont passé sur ma tête sans la blanchir et sans exercer leur action. (*Il se promène à grands pas, puis s'arrête vis-à-vis Gordon, de l'autre côté du théâtre.*) Pourquoi dire que la fortune est trompeuse? elle a été fidèle pour moi, elle m'a élevé avec amour hors de la foule des hommes; d'un bras puissant et divin, elle m'a fait gravir rapidement tous les degrés de l'existence; il n'y a rien de vulgaire dans la route qu'a suivie mon sort, dans le sillon qu'a tracé ma main. Qui pourrait appliquer à ma vie les règles de la sagesse humaine? Il est vrai qu'en ce moment je semble profondément déchu; mais je vais me relever bientôt, et le flux va bientôt remonter la vague, que le reflux avait abaissée.

GORDON.

Et cependant je rappellerai ici l'antique maxime qu'on ne doit pas s'applaudir de la journée avant que le soir soit passé; un long bonheur n'est pas un motif d'espérance; c'est plutôt pour les malheureux que l'espérance est faite; l'homme heureux doit vivre environné de crainte, car les vagues du destin sont mobiles et agitées.

WALLENSTEIN, souriant.

Il me semble entendre encore le Gordon d'autrefois; je sais bien que les choses terrestres sont sujettes au changement, et que le dieu du mal a toujours ses droits à réclamer; les antiques païens ne l'ignoraient pas, lorsqu'ils s'imposaient un malheur volontaire pour apaiser les divinités envieuses; et des victimes humaines ont ensanglanté l'autel de Typhon. (*Il se tait et reprend tristement*) Aussi lui ai-je sacrifié. Mon plus cher ami a succombé.... et succombé par ma faute; aussi depuis que ce combat m'a plongé dans la tristesse, ne puis-je plus jouir de la faveur du destin, la jalousie du sort doit être assouvie; une vie a racheté l'autre et la foudre qui devait m'abattre et m'écraser est tombée sur sa tête innocente et chérie.

SCÈNE V.

Les précédens, SENI.

WALLENSTEIN.

N'est-ce pas Seni qui vient à nous? il semble hors de lui. Qui te conduit si tard ici, Baptiste?

SENI.

Mes craintes pour vous, monseigneur.

WALLENSTEIN.

Hé bien, qu'y a-t-il?

SENI.

Que votre altesse parte avant que le jour paraisse! ne vous confiez pas aux Suédois.

WALLENSTEIN.

Quelle idée t'est venue tout à coup?

SENI, élevant la voix.

Ne vous confiez pas aux Suédois.

WALLENSTEIN.

Et pourquoi cela?

SENI.

N'attendez pas l'arrivée de ces Suédois; un malheur prochain vous menace et viendra de perfides amis; des signes terribles se sont montrés et semblent vous entraîner à l'heure même dans l'abîme de votre ruine.

WALLENSTEIN.

Tu rêves, Baptiste, la crainte te rend insensé.

SENI.

Ah! ne croyez pas qu'une vaine terreur me trompe. Venez vous-même lire dans l'aspect des planètes; de perfides amis causeront votre infortune.

WALLENSTEIN.

Si la perfidie des amis doit causer ma perte, les signes auraient dû se montrer plus tôt; maintenant les étoiles n'ont plus rien à m'apprendre sur ce sujet.

SENI.

Ah! venez et voyez; croyez-en vos propres yeux. Un signe funeste se montre dans la demeure céleste de votre vie; un malin esprit, un ennemi secret s'est glissé sous les rayons de votre étoile; écoutez mes conseils, ne vous livrez pas à ces païens qui font la guerre à notre sainte église.

WALLENSTEIN, souriant.

Ne serait-ce pas là le motif de l'oracle? Ah! oui, je comprends maintenant; cette alliance avec les Suédois ne t'a jamais plu. Va dormir, Baptiste, de tels signes ne m'épouvantent point.

GORDON, qui pendant ce dialogue a paru fort agité, se tourne vers Wallenstein.

Mon prince, oserai-je parler? Souvent un avis utile est sorti d'une bouche méprisable.

WALLENSTEIN.

Parle librement.

GORDON.

Mon prince, si cependant ce n'était pas un vain fantôme enfanté par la crainte; si la miséricorde de Dieu se servait par miracle de cet organe pour vous sauver.

WALLENSTEIN.

Vous êtes en délire l'un et l'autre. Comment un malheur pourrait-il me venir des Suédois; ils recherchent mon alliance, ils y trouvent leur avantage.

GORDON.

Si cependant l'arrivée de ces Suédois.... Si c'était eux justement qui devaient attirer sur votre tête....

(*Il se met à genoux devant lui.*) Il en est encore temps, mon prince.

SENI se met à genoux aussi.

Écoutez-le, écoutez-le.

WALLENSTEIN.

Temps de quoi faire? Levez-vous, levez-vous, je le veux.

GORDON se lève.

Le Rheingrave est encore éloigné; ordonnez, et les portes de cette place vont lui être fermées. Il voudra nous assiéger, il l'essaiera; mais, si je m'en crois, et lui et toute son armée périront plutôt sous ces murs que de lasser notre constance et notre courage: il éprouvera ce que peut faire une troupe de héros animés par un chef héroïque, à qui il importe d'effacer sa faute. L'empereur en sera touché, et s'apaisera; son cœur penche volontiers vers la clémence; et Friedland revenant à lui avec repentir, s'élèvera dans sa faveur plus haut que s'il ne l'avait jamais perdue.

WALLENSTEIN le regarde avec une extrême surprise, garde long-temps le silence, et laisse voir une grande émotion intérieure.

Gordon, la chaleur de votre zèle vous a emporté bien loin: l'ami de ma jeunesse pouvait seul se permettre de tels discours. Le sang a coulé, Gordon, l'empereur ne peut jamais me pardonner; il le pourrait, que moi je ne pourrais consentir à recevoir un pardon. Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, si j'avais su qu'il m'en coûterait mon ami le plus cher, et que mon cœur m'eût fait entendre sa voix comme à présent... peut-être aurais-je pensé... peut-

être aussi que non.... Mais maintenant, qu'ai-je encore à ménager? Il s'est passé des choses trop graves pour qu'elles n'aboutissent à rien; eh bien! qu'elles suivent leur cours. (*Il va à la fenêtre.*) La nuit est avancée, on n'entend déjà plus de mouvement dans le château. Allons, que l'on m'éclaire. (*Le domestique, qui est entré en silence pendant cette scène, et qui a pris une attention visible, quoiqu'il fût resté dans l'enfoncement, s'avance tout ému, et se jette aux pieds du duc.*) Et toi aussi? Je sais bien pourquoi ce pauvre homme souhaite que je fasse ma paix avec l'empereur; il a une petite possession en Carinthie, et craint qu'on ne la lui saisisse, parce qu'il est chez moi. Suis-je donc devenu si pauvre, que je ne puisse indemniser mes serviteurs? Eh bien! je ne veux forcer personne; si tu crois que le bonheur m'a quitté, abandonne-moi aussi; déshabille-moi ce soir pour la dernière fois, et puis tu passeras chez ton empereur. Adieu, Gordon, je pense que je vais dormir long-temps, car les épreuves de ce jour ont été rudes. Ayez soin qu'on ne me réveille pas trop tard.

(Il sort; le domestique l'éclaire; Seni le suit. Gordon reste dans l'obscurité, et suit des yeux le duc dans la galerie jusqu'à ce qu'il ait disparu; alors il exprime sa douleur par toute sa contenance, et s'appuie tristement contre une colonne.)

SCÈNE VI.

GORDON, BUTTLER au fond du théâtre.

BUTTLER.

Demeurez tranquillement ici, jusqu'à ce que je donne le signal.

GORDON surpris.

C'est lui, il amène déjà les meurtriers.

BUTTLER.

Les lumières sont éteintes; tout est déjà dans un profond sommeil.

GORDON.

Que dois-je faire? Essaierai-je de le sauver? ferai-je entrer la garde dans l'intérieur de la maison?

BUTTLER, regardant derrière lui.

On aperçoit une lumière au fond de la galerie; elle conduit à la chambre du prince.

GORDON.

Mais, ne serait-ce point violer mes sermens à l'empereur? Et s'il s'échappe, et qu'il aille accroître la force des ennemis, n'est-ce pas charger ma conscience de ces terribles conséquences?

BUTTLER, avançant.

Silence! écoutons. Qui parle ici?

GORDON.

Hélas! il vaut mieux sans doute m'en remettre au Ciel; car, qui suis-je pour intervenir dans de si

grands événemens? S'il périt, ce n'est pas moi qui le tue; s'il est sauvé, ce sera moi qui en aurai été la cause, et je répondrai des suites.

BUTTLER, avançant encore.

Je reconnais cette voix.

GORDON.

Buttler!

BUTTLER.

C'est Gordon; que cherchez-vous ici? Le duc vous a-t-il congédié si tard?

GORDON.

Votre main est en écharpe!

BUTTLER.

Je suis blessé. Cet Illo s'est débattu comme un désespéré avant que nous ayons pu l'abattre.

GORDON avec horreur.

Ils sont morts!

BUTTLER.

Oui, c'est fait. Et lui, est-il couché?

GORDON.

Hélas! Buttler....

BUTTLER, insistant.

Est-il couché? Répondez; la chose ne peut demeurer long-temps cachée.

GORDON.

Qu'il ne meure point! qu'il ne tombe point de votre main! le Ciel s'y oppose. Vous le voyez, elle est blessée.

BUTTLER.

Mon bras ne sera pas nécessaire.

GORDON.

Les coupables ont péri ; c'en est assez pour satisfaire la justice. Que tout soit expié par ces victimes ! (*Le domestique revient par la galerie ; il met son doigt sur sa bouche pour recommander le silence.*) Il est endormi ; ah ! ne le tuez pas pendant l'heure sacrée du sommeil.

BUTTLER.

Non, il se réveillera pour mourir.

(Il veut sortir.)

GORDON.

Hélas ! son cœur est encore tout préoccupé des intérêts terrestres ; il n'a pas eu le temps de se préparer à paraître devant son Dieu.

BUTTLER.

La miséricorde de Dieu est grande.

(Il veut sortir.)

GORDON, le retenant.

Accordez-lui encore cette nuit.

BUTTLER.

Un instant de retard peut nous perdre.

GORDON.

Une heure seulement.

BUTTLER.

Laissez-moi aller. A quoi lui servirait un délai aussi court ?

GORDON.

Ah ! le Temps est une divinité miraculeuse ; en une heure l'horloge laisse écouler des milliers de grains de sable, et les pensées se succèdent non moins nombreuses, non moins rapides dans l'esprit

de l'homme. Une heure seulement, votre cœur peut changer, le sien aussi ; une nouvelle peut arriver; un événement heureux, décisif, salutaire, peut tout à coup tomber du ciel. Ah ! qu'une heure peut être importante !

BUTTLER.

Vous me rappelez combien une minute est précieuse.

(Il frappe du pied.)

SCÈNE VII.

Les précédens, MACDONALD, DEVEROUX avec des hallebardiers, puis UN DOMESTIQUE.

GORDON se jette entre Buttler et eux.

Non, barbare ! il te faudra d'abord passer sur mon corps, je ne souffrirai point une telle horreur.

BUTTLER, l'écartant.

Vieillard insensé !

(On entend des trompettes dans l'éloignement.)

MACDONALD et DEVEROUX.

Les trompettes des Suédois. Voilà les ennemis devant Égra, hâtons-nous.

GORDON.

Dieu ! Dieu !

BUTTLER.

Allez à votre poste, gouverneur.

(Gordon sort en toute hâte.)

UN DOMESTIQUE entre.

Qui fait du bruit ici ? Silence ! le duc repose.

DEVEROUX, d'une voix terrible et élevée.

Ami, c'est ici le moment d'en faire, du bruit.

LE DOMESTIQUE, poussant un cri.

Au secours, au meurtre!

LE DOMESTIQUE, frappé par Deveroux, tombe à l'entrée de la galerie.

Jésus Maria!

BUTTLER.

Ouvrez les portes.

(Ils passent sur le corps du domestique, et entrent dans la galerie; on entend dans l'éloignement deux portes s'ouvrir successivement. Des cris sourds, un bruit d'armes, puis tout d'un coup un profond silence.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE TERZKY, un flambeau à la main.

Elle n'est point dans sa chambre, on n'a pu la trouver nulle part; Neubrunn qui veillait auprès d'elle est absente aussi. Aurait-elle pris la fuite? où serait-elle allée! Il faut se hâter de la suivre, il faut que tout le monde se mette en mouvement! Comment le duc apprendra-t-il cette nouvelle terrible? Si mon mari était seulement revenu de ce festin? si le duc était encore éveillé? Il m'avait semblé entendre ici marcher et parler, je vais aller prêter l'oreille à sa porte. Écoutons. Qui vient? On marche à pas précipités!

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, GORDON, puis BUTTLER.

GORDON arrive précipitamment, respirant à peine.

C'est une erreur, ce ne sont pas les Suédois, ne précipitez rien, Buttler! Dieu, où est-il? (*Il aperçoit la comtesse.*) Comtesse, dites-moi...

LA COMTESSE.

Vous venez du château? où est mon mari?

GORDON, saisi d'horreur.

Votre mari? ne m'interrogez pas. Sont-ils entrés...

(Il veut aller vers l'appartement.)

LA COMTESSE l'arrête.

Non, auparavant, il faut m'expliquer...

GORDON, l'écartant vivement.

Le sort du monde dépend de cet instant! Au nom de Dieu, allez. Pendant que nous parlons, Dieu du ciel! (*Il crie.*) Buttler, Buttler!

LA COMTESSE.

Il est au château avec mon mari.

(Buttler sort de la galerie.)

GORDON, l'apercevant.

C'était une erreur; ce ne sont pas les Suédois, ce sont les Autrichiens qui ont pénétré jusqu'ici. Le lieutenant général m'envoie ici, lui-même y sera tout à l'heure; suspendez tout.

BUTTLER.

Il arrive trop tard.

GORDON appuie sa tête contre le mur.

Dieu de miséricorde!

LA COMTESSE, inquiète.

Comment, trop tard? qui va donc venir ici? Piccolomini a pénétré dans Égra? Trahison! trahison! Où est le duc?

(Elle sort par la galerie.)

SCÈNE X.

Les précédens; SENI, puis UN PAGE; LE BOURGMESTRE, UNE FEMME DE CHAMBRE. Des domestiques épouvantés courent sur le théâtre.

SENI sort de la galerie avec tous les signes de l'effroi.

Ah! sanglant et horrible événement!

LA COMTESSE.

Qu'est-il arrivé, Seni?

UN PAGE entre.

O pitoyable spectacle!

(Des domestiques avec des flambeaux.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce, au nom de Dieu?

SENI.

L'ignorez-vous encore? Le prince vient d'être assassiné, et votre mari a été tué au château.

(La comtesse demeure glacée à ces paroles.)

UNE FEMME DE CHAMBRE accourt.

Secourez, secourez la duchesse!

LE BOURGMESTRE entre plein d'épouvante.

Quels sont ces cris de désespoir qui troublent le sommeil de toute cette maison?

GORDON.

La malédiction éternelle est sur votre maison... Dans votre maison, le prince gît assassiné.

LE BOURGMESTRE.

Dieu nous en préserve!

(Il sort précipitamment.)

UN DOMESTIQUE.

Fuyez, fuyez; ils veulent nous tuer tous!

SECOND DOMESTIQUE, portant de l'argenterie.

Toutes les issues sont gardées.

(On entend crier derrière la scène.)

Place, place au lieutenant général!

(Pendant ce moment, la comtesse sort de sa stupeur, se remet et sort promptement.)

(On entend crier derrière le théâtre.)

Gardez les portes! empêchez le peuple d'entrer!

SCÈNE XI.

Les précédens sans la comtesse; OCTAVIO PICCOLOMINI entre avec sa suite; DEVEROUX et MACDONALD paraissent au fond du théâtre avec les hallebardiers. On apporte sur la scène le corps de Wallenstein enveloppé d'un drap rouge.

OCTAVIO entre précipitamment.

Cela n'est pas, cela est impossible, Buttler, Gordon: je ne puis le croire; dites-moi que cela n'est pas.

Gordon, sans répondre, montre de la main le corps de Wallenstein au fond du théâtre. Octavio y jette les yeux, et demeure saisi d'horreur.

DEVEROUX, à Buttler.

Voici l'épée du prince et sa toison d'or.

MACDONALD.

Vous ordonnerez qu'à la chancellerie on....

BUTTLER, montrant Octavio.

Voici celui qui seul peut maintenant donner des ordres.

(Deveroux et Macdonald se retirent respectueusement. Tout le monde disparaît en silence. Buttler, Octavio et Gordon restent seuls sur la scène.)

OCTAVIO, se tournant vers Buttler.

Était-ce cela, Buttler, dont nous étions convenus? Dieu juste, j'en lève la main au ciel. Je suis innocent de cette action criminelle.

BUTTLER.

Oui, votre main est pure. Vous vous êtes servi de la mienne.

OCTAVIO.

Scélérat, devais-tu abuser ainsi des ordres de ton souverain, et mêler le nom de l'empereur dans un meurtre horrible et sanglant?

BUTTLER, avec sang-froid.

Je n'ai fait qu'exécuter la sentence portée par l'empereur.

OCTAVIO.

O malédiction attachée au pouvoir des rois! Leurs paroles ont une force si terrible, que leur pensée fugitive devient sur-le-champ une action irréparable. Devais-tu donc obéir si rapidement? Devais-tu ravir à la clémence le pouvoir de faire grâce? Le temps est l'ange sauveur des hommes. Faire succéder sans délai l'exécution à la sentence, ne convient qu'à la justice infaillible de Dieu.

BUTTLER.

De quoi me blâmez-vous? Quel est mon crime? J'ai fait une bonne action; j'ai délivré l'empire d'un ennemi redoutable, et j'ai droit à une récompense. Entre votre conduite et la mienne, la seule différence, c'est que vous avez aiguisé le glaive, et que j'ai frappé. Vous avez demandé du sang, et maintenant vous êtes saisi d'étonnement parce que le sang a coulé. Pour moi, j'ai toujours su ce que je faisais, et ne suis surpris, ni effrayé des suites. Était-ce donc de vains ordres que vous aviez à me donner? Je vais à Vienne, d'un pas assuré, porter mon épée sanglante devant le trône de l'empereur, et réclamer l'approbation que mérite la prompte et stricte obéissance à une juste sentence.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

OCTAVIO, GORDON; la comtesse TERZKY entre pâle et défigurée, sa voix est faible, lente et sans chaleur.

OCTAVIO, allant à sa rencontre.

Ah comtesse Terzky, un tel dénouement devait-il arriver? Ce sont les suites de ces malheureux projets.

LA COMTESSE.

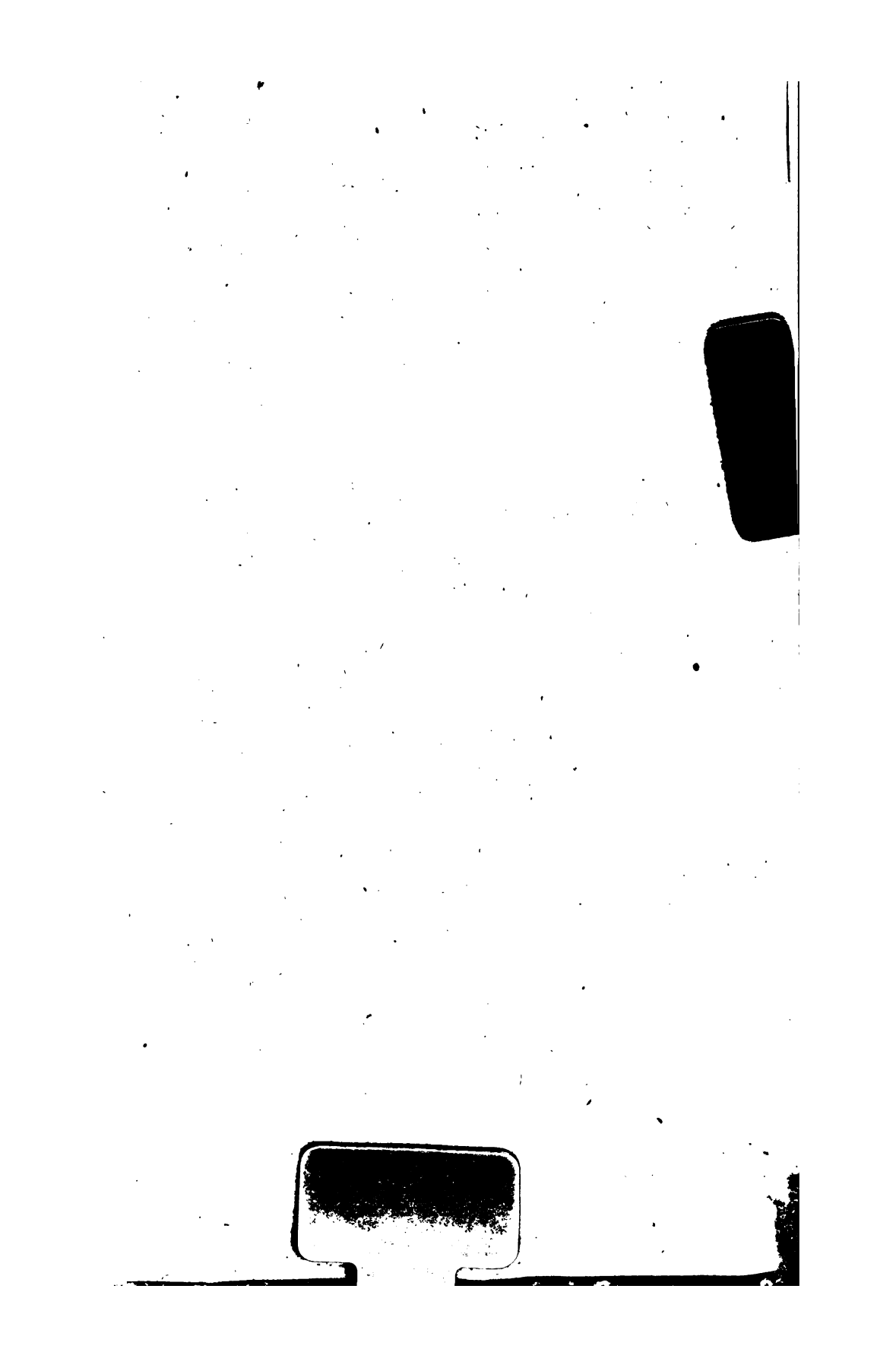
Ce sont les fruits de ce que vous avez fait. Le duc est mort, mon mari est mort, la duchesse lutte contre la mort, ma nièce a disparu. Cette maison souveraine et glorieuse et maintenant est déserte; les serviteurs épouvantés se précipitent hors des portes. Je reste la dernière, je puis fermer cette noble demeure et en emporter les clefs.

OCTAVIO, avec une douleur profonde.

Ah comtesse, ma maison est aussi déserte!

LA COMTESSE.

Il ne reste plus personne à faire périr. Il ne doit plus y avoir de rigueur à exercer. Le duc est mort; la vengeance de l'empereur doit être assouvie. Épargnez tous ces serviteurs; que leur amour et leur fidélité ne leur soient point imputés à crime. Mon frère a été surpris par le sort; il n'a pu songer à eux.

OCTAVIO.

Non, il n'y aura plus de rigueur, il n'y aura plus de vengeance. De grandes fautes ont subi une